

Puzzle chinois

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Puzzle chinois

Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON



RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

n° 3

PUZZLE CHINOIS

PLON

Traduit de l'américain par
France-Marie Watkins

Titre original :
CHINESE PUZZLE

ISBN : 2-259-00285-4

Dépôt légal : 4ème trimestre 1977

CHAPITRE PREMIER

Il ne voulait pas de café, de thé ni de lait. Il ne voulait pas d'oreiller pour sa tête et pourtant l'hôtesse de la B.O.A.C. voyait bien qu'il sommeillait.

Quand elle tenta de glisser un petit coussin blanc derrière son cou épais, deux hommes plus jeunes l'arrachèrent et lui firent signe d'aller vers l'arrière de l'avion, puis vers l'avant. N'importe où, pourvu qu'elle s'éloignât de l'homme aux yeux fermés dont les mains se croisaient sur une serviette de cuir marron retenue à son poignet par une chaînette.

Elle se sentait mal à l'aise auprès de ces Orientaux-là, avec leur mine sombre, leurs lèvres de ciment certainement entraînées dès l'enfance à ne jamais sourire.

Elle supposait qu'ils étaient chinois. En général, les Chinois étaient tout à fait agréables, souvent charmants, toujours intelligents. Ceux-là étaient en pierre. Elle alla vers l'avant, vers le poste de pilotage, en passant devant la cuisine avant où elle chipa un bout de brioche à la cannelle qu'elle avala rapidement. Pour maigrir, elle se passait de déjeuner et puis elle faisait ce qu'elle faisait toujours quand elle n'avait rien mangé à midi. Elle dévorait quelque chose de grossissant pour calmer sa faim. Cependant, avec le régime et malgré les petits extra, si elle ne perdait pas de kilos elle restait assez svelte pour conserver son emploi.

La brioche était délicieuse, un peu trop sucrée peut-être. Pas étonnant que le Chinois en ait réclamé davantage. C'était peut-être ce qu'il préférerait. Pour la première fois aujourd'hui, on avait servi des brioches à la cannelle. Elles ne figuraient même pas au menu.

Mais il les avait aimées. Elle avait vu ses yeux briller quand elle l'avait servi. Et les deux hommes qui avaient arraché l'oreiller avaient reçu l'ordre de lui donner les leurs.

Elle ouvrit avec sa clef la porte du poste de pilotage et se pencha à l'intérieur.

— Le déjeuner, messieurs, annonça-t-elle au pilote et au copilote.

— Non, merci, répondirent-ils et puis le commandant de bord dit : « Nous allons bientôt survoler Orly. Qu'est-ce qui vous a

retenue ? »

— Je ne sais pas. Ça doit être la saison. Presque tout le monde dort, là derrière. J'ai dû cavalier pour distribuer des oreillers. Vous ne trouvez pas qu'il fait chaud, ici ?

— Non, il fait plutôt frais, répondit le copilote. Ça ne va pas ?

— Si. Si. Je trouve simplement qu'il fait chaud.

Elle se retourna mais le copilote ne l'entendit pas refermer la porte. Il y avait à cela une excellente raison. Elle ne l'avait pas fermée parce que soudain elle s'était endormie, à plat ventre sur le tapis de la cabine, la jupe remontée sur les fesses. Et avec cette bizarrerie qui accompagne souvent l'inattendu, la première pensée du copilote fut idiote. Il se demanda si elle ne s'exhibait pas aux passagers.

Son inquiétude était superflue. Sur les cinquante-huit passagers, vingt-neuf étaient délivrés de tous les soucis du monde et la plupart des autres étaient en proie à la panique.

Le copilote entendit un hurlement de femme.

— Oh non ! Oh non ! Mon Dieu ! Non ! Non ! Non !

Des hommes criaient aussi, alors le copilote déboucla sa ceinture et sauta par-dessus l'hôtesse pour se précipiter dans la cabine, entre les rangées de sièges, où une jeune femme giflait un jeune garçon de toutes ses forces en le suppliant de se réveiller ; où un jeune homme ahuri errait dans la travée ; où une fille collait désespérément une oreille sur la poitrine d'un homme d'âge mûr ; et où deux jeunes Chinois se penchaient sur le corps d'un vieux monsieur chinois. Ils avaient tous deux un revolver à la main.

Où diable étaient les autres stewards ? Merde ! Il y en avait un à l'arrière. Endormi.

Il sentit l'avion vibrer et plonger. Un atterrissage d'urgence.

Incapable de penser à autre chose, il cria aux passagers qu'ils allaient atterrir pour un cas d'urgence et qu'ils devaient attacher leur ceinture. Mais sa voix ne fit pas la moindre impression. Il retourna précipitamment vers l'avant en repoussant l'homme ahuri sur un siège. Un vieux couple voisin ne leva même pas les yeux. Ils semblaient dormir aussi dans le tumulte.

Il arracha le micro de l'hôtesse de son crochet dans le petit compartiment près de la première rangée de sièges et annonça l'atterrissage d'urgence à l'aéroport d'Orly, répétant que tous les passagers devaient attacher leur ceinture.

— Attachez immédiatement vos ceintures, répéta-t-il fermement et il vit une femme attacher celle du petit garçon endormi avant de se remettre à le gifler pour tenter de le réveiller.

L'avion piqua dans la nuit brumeuse, guidé par un signal de la tour de contrôle que le pilote suivait aveuglément. Dès qu'il eut touché le sol, l'appareil ne reçut pas l'autorisation de rouler jusqu'à

l'aérogare mais fut dirigé sur un hangar où attendaient des ambulances, des infirmières et des médecins. Dès qu'il eut ouvert la porte au sommet de la passerelle, le copilote fut violemment repoussé par deux hommes en costume gris, revolver au poing. Ils s'engouffrèrent dans l'avion en écartant deux passagers. Quand ils atteignirent la place du vieux monsieur chinois, ils rengainèrent leurs armes et l'un d'eux adressa un signe de tête à l'un des jeunes Chinois qui remontèrent au galop la travée, renversèrent une infirmière et un médecin et dévalèrent la passerelle.

Cette nuit-là, seules les personnes transportées à la morgue ou dans des hôpitaux quittèrent l'aéroport. Les survivants ne purent repartir qu'à minuit le lendemain soir. Ils n'avaient pas eu le droit de voir un journal ni d'écouter la radio. Ils avaient répondu à une infinité de questions jusqu'à ce que réponses et questions semblent se confondre en un flot continu de paroles. Ils durent parler à des Blancs, à des Jaunes, à des Noirs. Et très peu de ces questions avaient un sens.

Pas plus que n'en eurent les manchettes des journaux quand ils purent enfin les lire :

VINGT-NEUF MORTS DE BOTULISME DANS LE VOL B.O.A.C.

Nulle part, remarqua le copilote, il n'était question du vieux monsieur chinois et de ses deux assistants, pas même dans la liste des passagers.

— Tu sais, chérie, dit-il à sa femme après avoir lu l'article trois fois, ces gens n'ont pas pu mourir de botulisme. Il n'y a pas eu de convulsions. Je t'ai dit comment ils étaient. Et d'ailleurs, nous n'avons que des aliments frais.

Il déclara cela dans son petit appartement de Londres.

— Tu devrais aller le dire à Scotland Yard, tu ne crois pas ?

— C'est une bonne idée. Il y a quelque chose de louche dans cette histoire.

Ce qu'il avait à raconter intéressa beaucoup Scotland Yard. Ainsi que deux individus américains. Tout le monde se montra si intéressé que l'on voulut réentendre son histoire, inlassablement. Et afin que le copilote n'oublîât rien, on lui donna une chambre, pour lui tout seul, qui resta constamment verrouillée. Et on ne le laissa pas partir. Ni téléphoner à sa femme.

Le président des États-Unis était assis dans le grand fauteuil moelleux, au coin de son bureau principal, ses pieds déchaussés reposant sur un pouf vert, son regard fixé sur la fin de la nuit de Washington, c'est-à-dire les projecteurs illuminant la pelouse de la

Maison Blanche. Son crayon tapotait une liasse de papiers reposant entre ses genoux et son ventre.

Son conseiller le plus proche résumait l'affaire à sa manière professorale. La pièce sentait encore le cigare du directeur de la C.I.A. qui était parti une heure plus tôt. Le conseiller parla, de la voix gutturale de son enfance allemande, de possibilités et de probabilités de répercussions internationales et de la raison pour laquelle ce n'était pas aussi grave que ça en avait l'air.

— Il ne convient pas de minimiser ce qui s'est passé. Le mort était, après tout, un émissaire personnel du Premier ministre. Mais l'important, c'est que la visite du ministre dans ce pays n'a pas été annulée. D'abord, l'émissaire n'a pas été empoisonné au-dessus du territoire des États-Unis. Il a pris l'avion en Europe et devait prendre une correspondance à Montréal pour regagner son pays. À cause de cela, il apparaît que le Premier ministre ne croit pas que nous y soyons mêlés. C'est évident car il a indiqué qu'il était tout prêt à envoyer un autre émissaire pour organiser sa visite chez nous.

Le conseiller sourit et reprit :

— De plus, monsieur le président, le ministre envoie un ami intime. Un confrère. Un homme qui a participé avec lui à la Longue Marche, qui était avec lui pendant les sombres jours dans les grottes du Yenan. Non, je suis absolument convaincu qu'ils savent que nous ne sommes pas responsables. S'ils pensaient autrement, ils n'enverraient pas le général Liu. Sa présence au sein de cette mission est la preuve qu'ils croient à notre bonne volonté. Par conséquent, la visite officielle du Premier ministre aura lieu comme prévu.

Le président se redressa et posa les mains sur son bureau. C'était l'automne à Washington et toutes les pièces où il vivait et travaillait étaient surchauffées. Mais le bureau lui parut froid au toucher.

— Quand doit arriver Liu, au juste ? demanda-t-il.

— Ils ne veulent pas nous le dire.

— Ce n'est pas la preuve d'une confiance débordante.

— Nous n'avons pas précisément été leurs fidèles alliés, monsieur le président.

— Mais s'ils nous indiquaient au moins sa route, nous pourrions fournir aussi une protection.

— Entre nous, monsieur le président, je suis très heureux que nous ne connaissions pas le trajet du général Liu. Si nous le connaissions, alors nous serions responsables de lui jusqu'à son arrivée à Montréal. Comme ça, non. Nous apprendrons par l'ambassade de Pologne son heure d'arrivée. Mais il vient. Puis-je souligner une fois de plus qu'ils nous ont annoncé sa venue, à un jour seulement de la tragédie ?

— C'est bien. Ça prouve qu'ils ne changent pas de politique.

La table était toujours froide au toucher et le président avait l'impression que ses mains étaient mouillées.

— Bon. Très bien, dit-il sans beaucoup de joie. Les gens qui ont empoisonné l'émissaire chinois ? Qui ça peut être ? Nous n'avons absolument aucun indice de nos services de renseignements. Les Russes ? Formose ? Qui ?

— Je m'étonne, monsieur le président, que les S.R. n'aient pas envoyé une bibliothèque entière, sur tous ceux qui désireraient que le Premier ministre chinois ne visite pas les États-Unis.

Le conseiller tira de sa serviette un dossier épais comme un roman russe. Le président leva la main gauche, pour écarter le rapport.

— Je ne veux pas de cours d'histoire, professeur. Je veux de l'information. Des faits précis, m'apprenant comment le système de sécurité des Chinois peut être mis en échec.

— Nous n'en savons rien pour le moment.

— Bon, alors c'est décidé, nom de Dieu !

Le président se leva, serrant toujours contre lui la liasse de documents qu'il posa sur son bureau.

— À un niveau, nous allons poursuivre suivant les procédures normales des S.R. et de la sécurité locale. Vous n'avez qu'à continuer.

Le conseiller l'interrogea du regard.

— Oui ?

— C'est tout. Je ne peux vous en dire plus. Je suis heureux de vous avoir, vous êtes aussi précieux qu'on peut l'être. Vous faites du bon boulot, professeur. Bonne nuit.

— Monsieur le président, nous avons bien travaillé ensemble parce que vous ne me cachez pas de renseignements pertinents. Me laisser dans le noir, dans un moment pareil, est contre-productif.

— Je suis entièrement d'accord avec vous, répliqua le président. Cependant, la nature même de ce domaine m'interdit de le partager avec qui que ce soit. Je regrette, mais je ne peux pas vous donner de plus amples explications. Je ne peux vraiment pas.

Le conseiller s'inclina.

Le président le regarda quitter la pièce. La porte se ferma presque sans bruit. Au dehors, la lumière crue des projecteurs s'éteindrait dans deux heures, remplacée par le soleil encore brûlant à Washington en ce début d'automne.

Il était seul, comme l'ont toujours été les chefs d'État de n'importe quelle nation quand les décisions difficiles doivent être prises. Il décrocha un téléphone qui n'avait servi qu'une seule fois depuis qu'il était entré en fonctions.

Il était inutile de former un numéro, bien que le téléphone fût équipé d'un cadran. Il attendit. Il savait qu'il n'entendrait pas de

sonnerie. Il ne devait pas y en avoir. Finalement, une voix ensommeillée lui répondit.

— Bonjour, dit le président. Navré de vous réveiller. J'ai besoin des services de cette personne... Il s'agit d'une crise grave... Si vous venez me voir, je vous expliquerai tout ça... Oui, je dois vous voir en personne... Et venez avec lui, s'il vous plaît. Je veux lui parler... Eh bien ! dites-lui simplement de se tenir prêt pour une mission immédiate... Très bien. Parfait. Oui. Ce sera très bien pour le moment... Oui, je comprends, ce n'est qu'un état d'alerte. Pas d'engagement. Vous le mettrez en état d'alerte, c'est ça... Merci. Vous ne pouvez pas savoir à quel point le monde a besoin de lui maintenant.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo.

Il venait de lacer sur ses jambes l'uniforme de coton noir moulant quand le téléphone sonna dans sa chambre de l'hôtel National, à San Juan de Porto Rico.

Il décrocha de la main gauche tout en continuant de se noircir, de l'autre, la figure au bouchon brûlé. La standardiste lui annonça qu'elle venait de recevoir un appel longue distance de la société Firmifex de Sausalito, en Californie. L'employée de la Firmifex lui faisait dire que la cargaison de marchandises arriverait dans deux jours.

— Bien, merci, dit-il et il raccrocha, en prononçant un seul mot : Crétins !

Il éteignit, plongeant la chambre dans l'obscurité totale. Par la fenêtre ouverte, la brise soufflait de la mer des Caraïbes sans rafraîchir Porto Rico, se contentant simplement de redistribuer la chaleur de l'automne. Il passa sur le balcon à la balustrade en tubes d'aluminium soutenus par des montants de métal arrondis.

Il mesurait près d'un mètre quatre-vingt-cinq et le seul soupçon de muscle n'était qu'une légère épaisseur du cou, des poignets et des chevilles mais il franchit d'un bond la balustrade pour sauter sur la corniche, comme si ce n'était qu'une allumette horizontale.

Il s'adossa contre le mur de brique lisse de l'hôtel Nacional, sentant son humidité salée, la fraîcheur de la corniche sous ses pieds. Les briques étaient blanchies mais elles paraissaient grises dans la pénombre de l'aube naissante.

Il s'efforça de se concentrer, de ne pas oublier de se coller contre la façade et non de s'en écarter ; mais le coup de téléphone l'énervait. Un coup de téléphone à trois heures et demie du matin pour l'informer d'une livraison de produits manufacturés. Quelle couverture stupide pour une alerte. Ils auraient aussi bien pu passer un message publicitaire à la télévision à une heure de grande écoute. Ils auraient aussi bien pu lui braquer un projecteur dessus.

Remo regarda au pied des neuf étages et chercha le vieux monsieur. Il ne vit rien. Rien que l'obscurité de la végétation tropicale

coupée d'allées blanches, et le rectangle brillant de la piscine, à mi-chemin entre l'hôtel et la plage.

— Eh bien ? lança d'en bas une voix orientale aiguë.

Remo se laissa tomber de la corniche et se rattrapa avec les mains. Il resta un moment suspendu, les jambes dans le vide. Puis il commença à se balancer d'avant en arrière, étudiant la texture du mur, accélérant son balancement, et enfin il lâcha tout et se laissa tomber.

Le balancement de son corps le projeta contre la façade de l'hôtel où ses orteils nus glissèrent sur la brique blanche. Ses doigts, crispés comme des griffes, trouvèrent à se coller à la surface des pierres.

La partie inférieure de son corps rebondit du mur, il relâcha ses doigts, son corps tomba. Encore une fois, ses pieds freinèrent sa descente contre le mur de l'hôtel, et encore une fois ses puissants doigts noircis au charbon de bois se pressèrent comme des serres contre la façade de l'hôtel Nacional.

Il sentit l'humidité gluante des Caraïbes contre la pierre. S'il avait essayé de s'accrocher, même momentanément, il aurait plongé vers la mort. Mais il se rappelait le précepte : le secret est en dedans, pas en bas.

L'esprit de Remo se concentrait furieusement sur la position de son corps. Il devait rester constamment en mouvement, mais sa force devait toujours se diriger vers l'intérieur, pour surmonter l'attraction verticale de la nature.

Il respira plus qu'il ne sentit la brise en se repoussant à nouveau du mur avec les jambes pour tomber d'un mètre encore, avant que ses orteils et ses mains ralentissent sa descente le long du mur.

Il se demanda, brièvement, s'il était vraiment prêt. Ses mains étaient-elles assez fortes, son minutage assez précis, pour vaincre la gravité par la technique de balancement interrompu perfectionnée au Japon par les Ninja – les guerriers sorciers – plus de dix siècles plus tôt ?

Remo se rappela l'histoire de l'homme qui tombe du trentième étage d'un gratte-ciel. Comme il passe devant une fenêtre du quinzième, quelqu'un lui crie : « Comment ça va ? » et il répond : « Jusqu'ici, pas de pépin ».

Jusqu'ici, pas de pépin, pensa Remo.

Il avait maintenant trouvé son rythme, une irrésistible succession de balancements extérieurs, intérieurs, et lente chute le long du mur. Et on recommence. À l'extérieur, plonger, à l'intérieur, ralentir contre le mur en défiant la gravité, en défiant les lois de la nature, son souple corps musclé d'athlète utilisant sa force et sa cadence pour coller au mur, au lieu de plonger vers la mort qui le guettait.

Il était maintenant à mi-chemin, il rebondissait littéralement

contre le mur, mais l'attraction devenait plus forte et en se repoussant de la façade il fit pression avec les muscles de ses jambes vers le haut pour compenser l'attraction.

Un point noir dans la nuit noire, un professionnel se livrant à de la magie professionnelle, glissant le long d'un mur.

Enfin ses pieds touchèrent le toit de tuiles de l'allée couverte et il détendit ses mains, se ramassa sur lui-même pour un saut périlleux et atterrit sans bruit et sur ses pieds nus sur le trottoir de ciment derrière l'hôtel obscur. Il avait réussi.

— Pitoyable, dit la voix.

L'homme secouait la tête, nettement visible à présent grâce aux fines mèches de la longue barbe blanche, les cheveux légers de bébé couronnant la tête chauve d'Oriental. Le blanc des cheveux était comme un cadre frémissant dans la brise du petit matin. Il avait l'air d'un mort d'inanition ressuscité du tombeau. Il s'appelait Chiun.

— Pitoyable, répéta l'homme dont la tête arrivait à peine à l'épaule de Remo. Pitoyable.

Remo sourit largement.

— J'ai réussi.

Chiun continua de hocher tristement la tête.

— Oui. Tu as été magnifique. Uniquement égalé dans ton art par l'ascenseur qui m'a transporté en bas. Il t'a fallu quatre-vingt-dix-sept secondes.

C'était une accusation, pas une révélation.

Chiun n'avait pas consulté sa montre. Il n'en avait pas besoin. Son horloge interne était d'une précision infaillible, encore qu'à l'approche des quatre-vingts ans, avait-il confié un jour à Remo, il lui arrivait de dévier de dix secondes par jour.

— Au diable vos quatre-vingt-dix-sept secondes, protesta Remo. J'y suis arrivé !

Chiun leva les bras au ciel dans une invocation muette à ses dieux innombrables.

— La fourmi des champs la plus misérable y arriverait en quatre-vingt-dix-sept secondes. Est-ce que ça rend la fourmi dangereuse ? Tu n'es pas un Ninja. Tu ne vaux rien. Tu n'es qu'un morceau de fromage. Toi et tes purées de pomme de terre. Tes rosbifs et ton alcool. En quatre-vingt-dix-sept secondes, on peut remonter le mur.

Remo leva les yeux vers la lisse façade blanche de l'hôtel, sans la moindre corniche, la moindre aspérité, une plaque de pierre brillante. Il sourit de nouveau à Chiun.

— De la merde.

Le vieil Oriental laissa fuser son souffle.

— Rentre, gronda-t-il. Monte dans la chambre.

Remo haussa les épaules et se tourna vers la porte donnant dans

l'obscur couloir de service. Il la tint ouverte, et se retourna pour laisser Chiun passer devant. Du coin de l'œil, il vit la robe de brocart disparaître sur le toit couvrant la galerie. Il allait monter contre le mur. C'était impossible. Personne ne pouvait escalader ce mur.

Il hésita un instant, ne sachant trop s'il ne devrait pas tenter de dissuader Chiun. Pas moyen, se dit-il, alors il entra rapidement et appuya sur le bouton de l'ascenseur. Le voyant indiquait que la cabine était au douzième. Remo pressa plus fortement le petit bouton de plastique. Le voyant resta au douzième.

Remo ouvrit la porte à côté donnant sur l'escalier et se mit à courir, trois marches à la fois, en essayant de calculer le temps. Il n'y avait pas plus de trente secondes qu'il avait quitté Chiun.

Il grimpa à toute allure, ses pieds silencieux sur les marches de pierre. En courant, il poussa la porte du couloir du neuvième. Il alla jusqu'à sa porte en haletant, s'arrêta et tendit l'oreille. Aucun bruit à l'intérieur. Parfait, Chiun grimpait toujours. Son orgueil oriental allait en prendre un sale coup.

Mais s'il était tombé ? Il avait quatre-vingts ans. Et si son corps brisé gisait au pied du mur de l'hôtel ?

Remo saisit le bouton de porte, le tourna et poussa le lourd battant d'acier. Chiun était au milieu de la pièce, ses yeux noisette brillant les yeux sombres de Remo.

— Quatre-vingt-trois secondes, annonça Chiun. Même pour monter un escalier, tu ne vaux rien.

— J'ai attendu l'ascenseur, prétendit Remo.

— La vérité n'est pas en toi. Même dans ton état lamentable, on ne s'essouffle pas en montant par l'ascenseur.

Il tourna le dos. Il tenait à la main l'inférieur rouleau de papier hygiénique.

Chiun était allé prendre un rouleau dans la salle de bains et maintenant il le déroulait sur l'épaisse moquette. Il le lissa, puis il retourna dans la salle de bains. Il revint avec un verre d'eau qu'il versa sur le papier. Deux fois, il alla remplir le verre au lavabo, jusqu'à ce que finalement tout le papier soit imprégné.

Remo avait refermé la porte. Chiun alla s'asseoir sur le lit. Il se tourna vers Remo.

— Entraîne-toi, dit-il, et il ajouta presque pour lui-même : Les animaux n'ont pas besoin de s'entraîner. Mais aussi ils ne mangent pas de la purée de pomme de terre. Et ils ne commettent pas d'erreurs. Quand l'homme perd son instinct, il doit le retrouver par l'entraînement.

Avec un soupir, Remo considéra les cinq mètres de papier hygiénique trempé. C'était une ancienne technique d'entraînement orientale adaptée au XX^e siècle. Courir sur une bande de léger papier

mouillé, sans le déchirer. Ou, en se pliant aux normes de Chiun, sans le froisser. C'était l'ancien art du *ninjutsu*, attribué au Japon mais que Chiun assurait être coréen. Ses adeptes étaient appelés hommes invisibles, et selon la légende ils pouvaient s'évaporer dans un nuage de fumée ou se transformer en animaux, ou traverser des murs de pierre.

Remo avait horreur de cet exercice et il s'était moqué de la légende la première fois qu'on la lui avait racontée.

Mais... Mais dans un gymnase, il y avait bien des années, il avait tiré six fois à bout portant sur Chiun alors que le vieillard courait vers lui. Et pas une balle ne l'avait touché [1].

— Entraîne-toi, répéta Chiun.

CHAPITRE III

À Jerome Avenue, dans le Bronx, personne n'entendit les coups de feu. C'était l'heure de pointe et ce fut seulement quand la limousine noire aux rideaux tirés dérapa et emboutit un des piliers du métro aérien que les gens remarquèrent que le conducteur semblait mordre son volant et que du sang jaillissait de sa nuque. L'homme assis à côté de lui avait laissé tomber sa tête sur le tableau de bord et avait l'air de vomir du sang. Les rideaux fermés cachaient l'arrière de la voiture et le moteur continuait de tourner, la boîte automatique bloquée en prise.

Une voiture grise transportant quatre hommes coiffés de chapeaux s'arrêta vivement juste derrière la limousine. Les hommes en sautèrent, pistolet au poing, et coururent à la voiture noire qui s'efforçait toujours d'avancer, retenue par le pilier, son capot enfoncé contre le socle de béton.

Un des quatre hommes saisit la poignée de la portière arrière. Il tira, tira encore, puis il s'attaqua à celle de l'avant, verrouillée aussi. Il leva son automatique camus et tira dans la serrure.

C'était tout ce que pouvait se rappeler Mabel Katz, du 126 Osiris Avenue, juste au coin après la charcuterie. Elle l'expliqua de nouveau avec précision au charmant jeune homme qui n'avait pas le type juif mais un nom qui pouvait l'être, bien que le F.B.I. ne fût pas exactement une organisation pour un jeune avocat juif. Tout le quartier parlait à des hommes comme celui-là, alors Mrs Katz répondait aussi aux questions. Pourtant, elle était pressée de rentrer pour faire le dîner de Marvin. Marvin ne se sentait pas bien, et il n'était pas question qu'il se passe de son souper.

— Les hommes à l'avant avaient l'air chinois ou japonais. Peut-être du Viet-cong, ajouta-t-elle finement.

— Avez-vous vu quelqu'un quitter la voiture ? demanda le jeune homme.

— J'ai entendu le bruit de l'accident et j'ai vu des hommes courir à la voiture et faire sauter la serrure, mais il n'y avait personne à l'arrière.

— Vous n'avez vu personne de... disons, de suspect ?

Mrs Katz secoua la tête. Qu'est-ce qu'il pouvait encore y avoir de suspect, quand des gens tiraient des coups de feu, que des voitures s'écrasaient et que des personnes posaient des questions ?

— Est-ce que les deux messieurs blessés s'en tireront ?

— À part les deux hommes assis à l'avant, vous n'avez pas vu d'Orientaux par ici ?

— Non.

— Et la blanchisserie d'en face ?

— Ah ça ! c'est Mr Pang. Il est du quartier.

— Eh bien ! c'est un Oriental.

— Si vous voulez. Mais j'ai toujours cru qu'oriental ça voulait dire, vous savez, quoi ; lointain et exotique.

— Vous l'avez vu près de la voiture ?

— Mr Pang ? Non. Il est sorti en courant, comme tout le monde. Et c'est tout. Est-ce que je vais passer à la télévision ?

— Non.

Mrs Katz ne passa pas ce soir-là à la télévision. À vrai dire, quelques secondes à peine furent consacrées à l'affaire, et il ne fut pas question du quartier soudain envahi par des enquêteurs de toute espèce. On parlait d'une guerre de « tongs », d'un règlement de comptes et un commentateur fit brièvement l'historique des guerres de tongs. Il ne fit même pas allusion à tous les agents du F.B.I. qui grouillaient dans le quartier, il n'annonça pas que quelqu'un assis à l'arrière avait disparu.

Quand elle regarda le journal télévisé de six heures Mrs Katz fut vexée. Mais pas autant que l'homme pour qui elle avait voté. Et dont le plus proche conseiller était aussi très vexé.

— Il devait arriver en cortège parce que c'était le moyen le plus sûr. Comment a-t-il pu disparaître comme ça ?

Des chefs de service et des ministres étaient assis presque au garde-à-vous avec leurs rapports uniformément désastreux, à une longue table de bois. La journée était longue aussi, et sombre. Ils étaient là depuis le début de l'après-midi et s'ils ne pouvaient voir le ciel, leurs montres leur disaient qu'il faisait nuit sur Washington. Toutes les demi-heures, des messagers apportaient de nouveaux rapports.

Le plus proche conseiller du président désigna un homme à la figure de bouledogue, de l'autre côté de la table.

— Dites-nous encore comment c'est arrivé.

L'homme entama son récit, en se reportant à des notes étalées devant lui. La voiture du général Liu avait quitté le cortège vers onze heures quinze et avait été suivie par des agents de la sécurité qui avaient frénétiquement tenté de le ramener sur la voie express. La

voiture du général avait emprunté Jerome Avenue, dans le Bronx, et une autre voiture s'était insinuée entre elle, et celle des agents. Les hommes des services de sécurité avaient réussi à rejoindre la limousine du général Liu à onze heures trente-trois, juste au-delà du terrain de golf municipal. La voiture s'était jetée contre un des piliers de soutènement du métro aérien quand les agents la retrouvèrent. Le général n'était plus là. Son chauffeur et son aide de camp étaient morts d'une balle dans la nuque. Les corps avaient été transportés à l'hôpital Montefiore voisin pour une autopsie immédiate et l'extraction des balles, qui étaient en ce moment examinées par les services de la balistique.

— Assez ! cria le conseiller présidentiel. Je n'ai que faire de votre routine policière. Comment pouvons-nous perdre une personne placée sous notre protection ? Perdre ! Il a complètement disparu ! Est-ce que quelqu'un l'a vu ? Lui ou ceux qui l'ont enlevé ? À quelle distance étaient vos gens ?

— Environ deux longueurs de voiture. Une autre bagnole s'était placée entre eux.

— Elle s'était simplement placée entre eux, comme ça ?

— Oui.

— Personne ne sait où cette voiture est allée, ni qui était dedans ?

— Non.

— Et personne n'a entendu de coups de feu ?

— Non.

— Et alors vous avez découvert les deux aides de camp du général Liu, morts, et pas de général Liu, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— Messieurs, je n'ai pas besoin d'insister encore sur l'importance de cette affaire, ni de vous répéter combien le président est concerné. Je puis simplement dire que je considère cela comme la plus incroyable des incompétences.

Personne ne répondit.

Le conseiller regarda au bout de la table un petit homme presque frêle, à la figure de citron ornée de grandes lunettes. Il n'avait pas dit un mot, il avait simplement pris des notes.

— Vous, dit le conseiller. Avez-vous des suggestions ?

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Non, répondit l'homme.

— Pourriez-vous me faire l'honneur de m'expliquer pourquoi le président vous a convié à cette réunion ?

— Non, dit l'homme aussi calmement que si on lui avait demandé du feu et qu'il n'en avait pas.

Les personnalités assises autour de la table le regardèrent

fixement. Un des hommes plissa les yeux comme si cette tête lui disait quelque chose et se détourna vivement.

La tension fut rompue quand la porte s'ouvrit pour laisser passer le messenger de cette demi-heure-là. Le conseiller du président tambourina du bout des doigts sur la pile de rapports entassés devant lui. De temps en temps le voyant d'un téléphone s'allumait devant un des directeurs et il repassait les renseignements qu'il venait de recevoir. Aucun ne s'était allumé devant l'homme à la figure de citron assis au bout de la table.

Cette fois, le messenger se pencha et chuchota à l'oreille du conseiller. Le conseiller hocha la tête. Le messenger s'approcha ensuite de l'homme à figure de citron et lui murmura quelques mots, et l'homme quitta la pièce.

Il accompagna le messenger dans un long couloir et fut introduit dans un vaste bureau sombre où une seule lampe éclairait une large table. La porte se referma derrière lui. Malgré la pénombre, il distinguait le visage soucieux de celui qui était assis derrière le bureau.

— Oui, monsieur le président ? dit l'homme.

— Eh bien ? demanda le président.

— J'aimerais tout d'abord faire observer, monsieur le président, que toute cette affaire me paraît assez irrégulière. C'est pour moi une violation incroyable de notre contrat originel, non seulement d'apparaître à la Maison Blanche mais de participer à une réunion où je crois bien avoir été reconnu. Je vous accorde que l'homme qui m'a reconnu est de la plus haute intégrité. Mais le fait que je puisse être vu supprime la raison même de notre existence.

— Personne ne connaît votre nom à part cet homme ?

— Là n'est pas la question, monsieur le président. Si notre mission est connue, ou même soupçonnée, alors nous n'aurions jamais dû exister. Maintenant, à moins que vous considériez ce qui arrive comme suffisamment important pour mettre fin à nos opérations, j'aimerais prendre congé.

— Je considère que ce qui arrive est assez important pour que vous risquiez toute votre organisation. Sinon, je ne vous aurais pas fait venir ici.

La voix du président était lasse mais pas tendue ; c'était une voix forte qui savait subir, subir et encore subir et ne se brisait pas.

— Il s'agit aujourd'hui de la paix mondiale. Ce n'est pas plus compliqué, ajouta-t-il.

— En ce qui me concerne, monsieur le président, répliqua le D^r Harold W. Smith, c'est la sauvegarde de la Constitution des États-Unis. Vous avez l'armée. Vous avez la marine. Vous avez l'Air Force et le F.B.I. et la C.I.A. et la police, des inspecteurs, des fonctionnaires et

tout le reste.

— Et ils ont échoué.

— Qu'est-ce qui vous donne à penser que nous ferons mieux qu'eux ?

— Lui. Cette personne.

Le Dr Harold W. Smith ne répondit pas. Le président poursuivit :

— Nous avons été en contact avec l'ambassadeur de Pologne, ici, qui nous sert d'intermédiaire pour traiter avec Pékin. Si nous ne retrouvons pas le général Liu en une semaine, on me dit qu'en dépit de son désir de venir en visite officielle chez nous, le Premier ministre chinois devra s'abstenir. Il a aussi ses éléments nationalistes. Et il doit compter avec eux. Nous devons retrouver le général Liu.

— Dans ce cas, monsieur le président, pourquoi avons-nous besoin de la personne en question ?

— Cet homme ferait le meilleur des gardes du corps possible, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas pu protéger le général Liu avec la quantité. Peut-être avec une qualité redoutable ?

— Est-ce que ça ne revient pas à placer le meilleur verrou du monde sur la porte de l'écurie une fois que le cheval s'est échappé ?

— Pas précisément. Il va participer aux recherches. Nous allons trouver le général Liu.

— J'ai redouté ce moment, monsieur le président. Quand je ne l'ai pas attendu avec ferveur.

Le Dr Harold W. Smith s'interrompt pour choisir ses mots avec soin, pas simplement parce qu'il était en présence du président des États-Unis, mais à cause d'une intégrité fortement implantée chez lui depuis l'enfance.

C'était pour cette intégrité, il le savait, qu'un autre Président avait eu confiance en lui. Smith appartenait alors à la Central Intelligence Agency et en huit jours il avait eu trois entrevues avec des supérieurs. Tous trois lui avaient dit qu'ils ignoraient tout de la mission qui l'attendait mais l'un d'eux, un ami personnel, lui avait confié qu'il s'agissait d'une mission présidentielle. Smith avait immédiatement et tristement pris note de l'indiscrétion de son ami. Pas une note écrite, mais le genre d'analyse constante que fait tout bon administrateur. On lui avait demandé une analyse de ses trois entrevues par une matinée ensoleillée. C'était la première fois qu'il s'adressait à un président des États-Unis.

— Eh bien ? demanda le jeune homme.

Il avait d'épais cheveux châtain clair, un costume gris clair très soigné. Il se tenait un peu voûté, à cause d'une vieille blessure dans le dos qui le faisait souffrir.

— Eh bien quoi, monsieur le président ?

— Que pensez-vous des personnes qui vous ont posé des

questions sur vous-même ?

— Elles ont fait leur travail, monsieur le président.

— Mais comment les évaluez-vous ?

— Je ne les évalue pas. Pas pour vous, monsieur le président.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas ma fonction. Je suis sûr que vous avez des gens qui sont experts à ce genre de choses.

— Je suis le président des États-Unis. Votre réponse est toujours non ?

— Oui, monsieur le président.

— Merci. Au revoir. Au fait, vous venez de perdre votre place.

Que répondez-vous à présent ?

— Au revoir, monsieur le président.

— Docteur Smith, que diriez-vous si je vous annonçais que je peux vous faire tuer ?

— Je prierais pour notre nation.

— Mais vous ne répondriez pas à ma question ?

— Non.

— Très bien. Vous gagnez. Choisissez votre emploi.

— N'y pensez plus, monsieur le président.

— Vous pouvez partir, dit le beau jeune homme. Vous avez une semaine pour réfléchir.

Huit jours plus tard, il se retrouvait dans le même bureau et refusait encore une fois de donner au président l'évaluation demandée. Finalement, le président lui avait déclaré :

— Assez joué, docteur Smith. J'ai une très mauvaise nouvelle pour vous.

Sa voix n'était plus insinuante mais franche, et un peu effrayée.

— Je vais être tué ?

— Vous regretterez peut-être de ne pas l'avoir été.

Tout d'abord, je veux vous serrer la main et vous assurer de mon profond respect.

Le Dr Smith n'avait pas pris la main tendue.

— Non, bien sûr, avait murmuré en soupirant le jeune président.

Docteur Smith, cette nation deviendra une dictature en moins de dix ans. Cela ne fait aucun doute. Machiavel a noté que dans le chaos se trouvent les graines de la dictature. Nous entrons dans le chaos. La Constitution ne nous permet pas de combattre le crime organisé. Nous ne pouvons pas contrôler les révolutionnaires. Il y a bien des choses qui échappent à notre contrôle... selon les termes de la Constitution. Docteur Smith, j'aime ce pays et je crois en lui. Je crois que nous vivons des temps difficiles, mais qu'ils passeront. Mais je crois aussi que notre gouvernement a besoin de l'aide d'une force extérieure pour survivre en tant que démocratie.

« Vous, docteur Smith, dirigerez cette force extérieure. Votre mission sera de travailler en dehors de la Constitution pour préserver ce régime. Là où il y a de la corruption, vous interviendrez et y mettrez fin. Vous jugulerez le crime. Par tous les moyens que vous voudrez, sauf la mort. Aidez-moi à protéger notre nation, docteur. »

La voix du président était angoissée. Smith avait attendu un long moment, avant de répondre :

— C'est dangereux. Et si j'en profitais pour prendre le pouvoir ?

— Je ne vous ai pas précisément ramassé dans la rue.

— Je vois. Je suppose, monsieur le président, que vous avez mis au point un programme quelconque pour démanteler ce projet s'il le faut ?

— Vous voulez le connaître ?

— Si j'entreprends cette mission, non.

— Je ne le pensais pas, dit le président en lui remettant un dossier. Vos procédures budgétaires, vos instructions opérationnelles, tout ce que j'ai pu prévoir se trouve dans ces notes. Il y a de nombreux détails. Des couvertures pour vous et votre famille. Acquisition de biens. Embauche de personnel. Ce sera difficile, puisque personne ne sera au courant à part vous et moi. J'en informerai mon successeur, et il en parlera à son successeur et, au cas où vous mourriez, docteur Smith, votre organisation serait automatiquement dissoute.

— Et si vous mouriez, monsieur le président ?

— Mon cœur va très bien et je n'ai pas l'intention d'être assassiné.

— Et si vous étiez assassiné sans que ce soit votre intention ?

— Alors ce sera à vous d'informer le président suivant.

Ainsi, par une froide journée de novembre, le Dr Smith informa le nouveau président des États-Unis de son organisation. Et cette fois, ce président avait simplement dit avec son accent du Texas :

— Par exemple. Vous voulez dire que si je veux me débarrasser de quelqu'un, éliminer n'importe qui, je n'ai qu'un mot à dire ?

— Non.

— Tant mieux. Parce que sans ça, je vous jure que je vous aurais tous collés dans un corral pour cueillir des pâquerettes.

Et ce président-là avait mis au courant ce président-ci, en lui montrant le téléphone grâce auquel on pouvait joindre le quartier général de l'organisation secrète, CURE. Et en l'avertissant que les seules choses que pouvait faire un président, c'était de dissoudre l'organisation ou demander quelque chose dépendant de sa mission. Il ne pouvait pas lui donner d'autorité une autre mission.

Et maintenant, un autre président exigeait.

À part la lampe sur le bureau la pièce était plongée dans l'obscurité. Comme l'homme qu'il avait devant lui hésitait, le

président insista :

— Eh bien ?

— J'aimerais bien que vos gens, au sein du gouvernement, fassent ce travail.

— Moi aussi, mais ils ont échoué.

— Je dois sérieusement envisager de démanteler l'organisation.

Le président soupira.

— Il est parfois bien difficile d'être président. Je vous en prie, docteur Smith.

Et il se pencha sur son bureau, avançant sous la lampe son pouce et son index rapprochés.

— Nous sommes à ça de la paix, docteur. À ça.

Smith distinguait le courage las sur les traits du président, la discipline d'acier qui poussait cet homme vers son but de paix.

— Je ferai ce que vous demandez, monsieur le président, mais ce sera dur. Exposer cette personne comme garde-du-corps ou même comme investigateur risque de l'amener en présence de quelqu'un qui l'a connu de son vivant, qui reconnaîtrait sa voix.

— De son vivant ?

Smith ne répondit pas. Il se leva et le président aussi.

— Bonne chance, monsieur le président.

Il serra la main tendue, alors qu'il avait refusé de prendre celle d'un autre président autrefois et l'avait si souvent regretté. Avant d'ouvrir la porte, il ajouta :

— Je vais alerter cette personne.

CHAPITRE IV

Remo était en alerte de pointe. Il vit le vieux Coréen examiner le papier hygiénique en cherchant le moindre endroit froissé et, n'en trouvant point, lever des yeux surpris. Il y avait maintenant un an qu'il entraînait Remo, depuis qu'une erreur de calcul avait maintenu Remo en alerte de pointe pendant trois mois de suite.

Remo n'attendit pas un compliment qui ne viendrait pas. En sept ans d'entraînement intermittent, les compliments avaient été rares. Remo ôta la combinaison de ninja et enfila un caleçon, un tee-shirt, un pantalon et une chemise de sport verte. Il glissa ses pieds dans des sandales et brossa ses cheveux courts. Il s'était habitué à sa nouvelle figure, aux pommettes hautes, au nez plus droit, à son front un peu plus dégarni. Il avait presque oublié la figure qu'il avait dans le temps, avant d'avoir été condamné pour un meurtre qu'il n'avait pas commis et escorté à une chaise électrique qui ne fonctionnait pas parfaitement et que tout le monde à part ses nouveaux patrons croyait en excellent état de marche.

— Assez bien, dit Chiun et Remo cligna des yeux.

Un compliment ? De Chiun ? Il se conduisait bizarrement depuis le mois d'août, mais un compliment pour avoir fait quelque chose de bien après avoir si souvent échoué était incroyablement singulier.

— Assez bien ? répéta Remo.

— Pour un homme blanc dont le gouvernement est assez stupide pour reconnaître la Chine, oui.

— Je vous en prie, Chiun, ne recommençons pas, s'exclama Remo avec exaspération.

On ne pouvait pas dire que Chiun en voulait à l'Amérique de reconnaître la Chine populaire, il en voulait à tous ceux qui reconnaissaient n'importe quelle Chine. Et cela avait provoqué les incidents.

Remo était incapable de pleurer mais il sentit quelque chose lui picoter les yeux.

— Même pour un Coréen, petit père ?

Il savait que Chiun aimait ce titre. Quand Remo l'avait utilisé

dans les premiers jours, alors que son front, ses poignets et ses chevilles portaient encore les traces de brûlures, là où les électrodes avaient été placées, Chiun l'avait rembarqué. Peut-être à cause de la voix moqueuse ; peut-être Chiun n'avait pas cru que Remo vivrait. C'était loin, dans ces premiers temps où Remo avait découvert les premières personnes qui croyaient aussi que, policier de Newark, il n'avait pas abattu ce revendeur de drogue dans une ruelle.

Il savait qu'il ne l'avait pas fait. Et c'était là qu'avait commencé la folle aventure. Avec le moine qui lui avait administré les derniers sacrements avec une petite pilule au pied d'une croix, qui lui avait demandé s'il voulait sauver son âme ou son cul. Et la pilule dans sa bouche, et le dernier trajet vers la chaise électrique, la pilule mordue, l'évanouissement en pensant que c'était ainsi que l'on traitait tous les condamnés à mort, en leur mentant, en leur faisant croire qu'ils seraient sauvés.

Et puis il s'était réveillé et avait découvert que d'autres savaient qu'il était la victime d'un coup monté parce qu'eux-mêmes avaient monté le coup. C'était en partie le prix qu'il devait payer pour être orphelin. Il n'avait pas de parents, et, n'en ayant point, il ne manquerait à personne. Et c'était aussi le prix qu'il devait payer pour avoir été vu en train de tuer efficacement des guérilleros au Viêt-Nam.

Ainsi il s'était réveillé dans un lit d'hôpital, avec un choix. Commencer simplement un entraînement. C'était un de ces superbes premiers petits pas qui peuvent mener à n'importe quoi. À un voyage de deux mille kilomètres, un roman d'amour d'une vie entière, une grande philosophie, ou une vie de mort. Rien qu'un pas à la fois.

Ainsi CURE, l'organisation qui n'existait pas, avait obtenu son homme qui n'existait pas, avec une nouvelle figure et un nouvel esprit. Ce n'était pas l'esprit, ni le corps, qui faisaient de Remo Williams Remo Williams. Qu'il soit Remo Cabell ou Remo Pelham ou tous les autres Remo qu'il avait été. Il ne pouvait changer ni sa voix ni sa réaction instinctive à son prénom. Mais ils l'avaient changé, lui, les salauds. Un pas à la fois, il les avait aidés, tout de même. Il avait fait le premier pas quand il avait commencé à retenir, en s'amusant, les leçons de Chiun. Maintenant il respectait le vieil Oriental comme il n'avait jamais respecté personne. Et cela l'attristait de voir Chiun réagir d'une manière si peu Chiun aux pourparlers de paix avec la Chine. De cela il se moquait un peu. On lui avait appris à s'en désintéresser. Mais il trouvait étrange qu'un homme aussi sage puisse se comporter aussi déraisonnablement. Ce même sage qui avait dit une fois : « On conserve toujours les dernières petites folies de l'enfance. Les garder toutes, c'est une maladie. Les comprendre, c'est la sagesse. Les abandonner toutes, c'est la mort. Elles sont nos premières graines de joie, et l'on doit toujours avoir des plantes à arroser. »

Et dans une chambre d'hôtel, bien des années après avoir écouté ces premières bribes de sagesse du petit père, Remo demanda :

— Même pour un Coréen, petit père ?

Il vit le vieillard sourire. Et attendre avant de murmurer :

— Pour un Coréen ? Franchement, je dois dire oui.

Remo insista :

— Même pour le village de Sinanju ?

— Tu as de grandes ambitions, répliqua Chiun.

— Mon cœur se tend vers le ciel.

— Pour Sinanju, tu es bien. Simplement bien.

— Est-ce que votre gorge va bien ?

— Pourquoi ?

— Ça a dû vous faire mal de me dire ça.

— C'est certain.

— C'est un honneur, petit père, d'être votre fils.

— Autre chose, dit Chiun. Un homme qui est incapable de faire des excuses n'est pas un homme. Ma mauvaise humeur de l'autre soir venait de mon soulagement, après ma peur que tu te blesses. Tu es descendu du mur à la perfection. Même s'il t'a fallu quatre-vingt-dix-sept secondes.

— Vous êtes monté à la perfection, petit père. Et encore plus vite.

— N'importe quel *schmuck* peut faire une escalade parfaite, mon fils.

Chiun avait encore appris un de ces mots juifs. Il les tenait des vieilles dames juives avec qui il aimait bavarder, en parlant de leur intérêt commun : la trahison de leurs enfants et le chagrin qu'ils causaient.

Mrs Solomon était la dernière amie de Chiun. Ils se retrouvaient tous les jours pour le petit déjeuner dans le restaurant face à la mer. Elle lui répétait comment son fils l'avait envoyée à San Juan pour ses vacances et ne téléphonait pas, alors qu'elle avait attendu près du téléphone pendant tout le premier mois.

Chiun lui confiait que le fils qu'il avait le plus aimé cinquante ans plus tôt faisait une chose innommable. Et Mrs Solomon portait une main à sa bouche, en partageant sa détresse. Il y avait dix jours que cela durait. Et Chiun ne lui avait pas encore dit quelle était cette chose innommable.

Il était heureux, pensait Remo, que personne n'eût l'idée de se moquer du couple qu'ils formaient. Parce que ceux-là se seraient sûrement retrouvés avec une cage thoracique supplémentaire.

Cela avait bien failli arriver le jour où le jeune garçon portoricain avait répliqué avec insolence à Mrs Solomon qui se plaignait que les brioches n'étaient pas fraîches. Le garçon était le champion amateur poids-moyen de l'île et travaillait simplement au Nacional en

attendant de passer professionnel.

Un jour, il décida qu'il ne voulait pas devenir professionnel. C'était approximativement au moment où il vit le mur se précipiter vers lui et la brioche entamée s'envoler vers la mer.

Mrs Solomon s'était plainte en personne du jeune voyou qui avait attaqué un charmant vieux monsieur distingué. Chiun avait regardé en toute innocence les ambulanciers transporter le garçon inconscient hors de la salle à manger et dans l'ambulance.

Comment le jeune homme avait-il attaqué le vieux monsieur ? voulait savoir la police portoricaine.

— En se penchant, je crois, hasarda Mrs Solomon.

C'était bien ce qu'elle pensait. Après tout, Mr Parks n'aurait certainement pas pu se pencher en travers de la table et projeter une personne contre un mur. Voyons, il était assez vieux pour être son... enfin, son oncle.

— Eh bien, il y a eu comme un petit hennissement de ce jeune homme et j'ai soudain vu, eh bien, il avait l'air d'embrasser le mur et de retomber à la renverse. C'était tout à fait bizarre. Est-ce qu'il se remettra bien ?

— Il se remettra, dit un agent.

— Tant mieux. Mon ami en sera certainement très soulagé.

Son ami s'était incliné à la mode orientale. Et Mrs Solomon trouvait absolument adorable un homme qui portait le fardeau d'un fils qui avait fait une chose innommable. Remo fut contraint de sermonner encore une fois Chiun. Ces sermons étaient devenus plus fréquents depuis que le président avait annoncé son projet de visite de la Chine rouge.

Ils s'assirent tous deux sur la plage, regardant le ciel des Caraïbes devenir rouge, puis gris et enfin noir et quand Remo vit qu'ils étaient seuls il ramassa une poignée de sable qu'il laissa couler entre ses doigts et déclara :

— Petit père, il n'y a pas un homme que je respecte autant que vous.

Chiun ne dit rien. Il respirait profondément comme s'il se gorgeait de sa ration quotidienne de sel.

— Il y a des moments qui me sont pénibles, petit père, reprit Remo. Vous ne savez pas pour qui nous travaillons. Moi si. Et sachant cela, je sais à quel point il est important que nous n'attirions pas l'attention. Je ne sais pas quand ce nouvel entraînement prendra fin et quand nous nous séparerons. Mais quand vous êtes avec moi... Nous avons beaucoup de chance que ce garçon de restaurant s'imagine qu'il a glissé sur quelque chose. Nous avons aussi eu de la chance à San Francisco le mois dernier. Mais comme vous me l'avez dit vous-même, tout comme la chance est donnée, elle est ôtée. La chance est ce qu'il y

a de moins sûr au monde.

Les vagues claquaient légèrement le sable et murmuraient, et l'air fraîchissait. Chiun dit tout bas quelque chose et Remo crut entendre « kvinch ».

— Comment ?

— Kvetcher, dit Chiun.

— Je ne connais pas le coréen.

— Ce n'est pas du coréen mais le mot convient quand même. Mrs Solomon l'emploie. C'est un nom commun.

— Je suppose que vous voulez que je vous demande ce que ça veut dire.

— C'est sans importance. On est ce que l'on est.

— C'est bon, Chiun. Qu'est-ce qu'un kvetcher ?

— Je ne sais pas si c'est bien traduisible.

— Depuis quand fréquentez-vous l'école rabbinique ?

— C'est du yiddish, pas de l'hébreu.

— Je ne vous fais pas passer une audition pour le *Violon sur le toit* ?

— Un kvetcher est une personne qui se plaint et qui geint et qui s'inquiète et qui se plaint pour tout et rien.

— Ce garçon ne marchera pas sans béquilles avant des mois.

— Ce garçon ne sera plus insolent. Je lui ai donné une leçon inestimable.

— Qu'il ne devrait jamais être en déséquilibre quand vous piquez vos crises ?

— Qu'il devrait traiter avec respect les personnes âgées. Si plus de jeunes respectaient les vieux, le monde serait un endroit beaucoup plus paisible. Cela a toujours été l'ennui, avec la civilisation. Le manque de respect pour l'âge.

— Vous voulez dire que je ne dois pas vous parler comme ça ?

— Tu entends ce que tu entends et je dis ce que je dis. C'est ce que je te dis.

— Il va peut-être me falloir mettre fin à cet entraînement à cause de ce qui s'est passé, dit Remo.

— Tu feras ce que tu feras et je ferai ce que je veux faire.

— Est-ce que vous voudrez ne pas faire ce que vous avez fait ?

— Je prendrai en considération ton inquiétude pour des riens.

— Ces joueurs de football, c'étaient des riens ?

— Si l'on veut s'inquiéter, on ne trouve pas pénurie de sujets d'inquiétude.

Remo leva les bras au ciel et renonça. L'invincible ignorance était l'invincible ignorance.

Dans la soirée, le téléphone sonna. Signal de fin d'alerte, probablement. Dix alertes par an, et si Remo passait à l'action une

seule fois, c'était tout le bout du monde.

— Oui ? répondit Remo.

— Neuf heures ce soir au casino. Votre mère sera là, dit une voix et puis on raccrocha.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Remo.

— Tu as parlé ?

— Je dis qu'une bande de crétins se comporte assez singulièrement.

— La manière américaine, dit joyeusement Chiun.

Remo ne répondit pas.

CHAPITRE V

Le casino ressemblait à un vaste salon, avec des bruits étouffés anxieux et des lumières tamisées. Remo arriva à neuf heures précises. Il avait vérifié sa montre quarante-cinq minutes plus tôt et s'entraînait à connaître l'heure à la minute près. Quarante-cinq minutes c'était parfait parce que ça faisait exactement trois laps de temps courts, les unités de temps sur lesquelles Remo avait basé son jugement.

Il jeta un coup d'œil à l'aiguille des secondes en entrant dans le casino. Il s'était trompé de quinze secondes. Ce qui était bien. Ça n'égalait pas Chiun, mais c'était bien.

Remo portait un costume croisé sombre et une chemise bleu pâle, avec une cravate bleu marine. Les poignets de la chemise avaient deux boutons. Il ne portait jamais de boutons de manchettes parce que de petits bouts de métal pendant de ses poignets ne pouvaient jamais être contrôlés.

— Où autorise-t-on les mises les plus basses ? demanda Remo à un Portoricain en smoking dont l'aplomb indiquait qu'il travaillait là.

— À la roulette, dit l'homme en désignant deux tables contre le mur, entourées d'un troupeau de gens identique aux autres troupes de gens entourant d'autres tables.

Remo se fraya souplement un passage dans la foule, avisa un pickpocket au travail et nota machinalement sa technique. Ses mouvements étaient trop saccadés ; il n'avait sûrement pas d'avenir dans la profession.

Ses oreilles perçurent une discussion sur l'importance des enjeux et il fut à peu près certain, de par sa nature, que le D^r Smith y était mêlé.

— L'enjeu minimum est un dollar, monsieur, répéta le croupier.

— J'ai acheté ces jetons de vingt-cinq centimes et vous me les avez vendus, ce qui constitue un contrat mutuel. Votre vente de jetons de vingt-cinq centimes vous engage à autoriser les mises de vingt-cinq centimes.

— Par moments, nous les autorisons. Mais pas en ce moment, monsieur. L'enjeu minimum est d'un dollar.

— Scandaleux. Appelez-moi le gérant.

Une petite conférence chuchotée suivit, entre deux employés du casino. Finalement l'un d'eux déclara :

— Si vous le désirez, monsieur, vous pouvez changer vos jetons. Ou, si vous insistez, vous pouvez miser vingt-cinq centimes.

— Très bien, dit l'homme à la figure amère. Allez-y.

— Allez-vous placer vos enjeux maintenant ?

— Non. Je veux d'abord voir comment tourne la roue.

— Bien, monsieur, grommela le croupier puis il annonça que les jeux étaient « faits » et il lança la roulette.

— Bonsoir, monsieur, dit Remo en se penchant sur le Dr Smith et en frôlant très légèrement sa veste. Vous perdez ?

— Non, j'ai gagné soixante-quinze-centimes. Savez-vous que dès que quelqu'un commence à gagner, ils essayent de changer le règlement ?

— Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Une heure.

— Ah ?

Remo fit semblant de tirer de sa poche la liasse de billets qu'il venait d'extraire de celle de Smith. Il l'examina brièvement. Il y avait plus de deux mille dollars. Remo acheta des tas et des tas de jetons à vingt-cinq dollars. Pour deux mille dollars. Il en recouvrit la table.

— Que faites-vous ? demanda le Dr Smith.

— Je joue, répondit Remo.

La petite boule bondit et dansa et cliqueta et s'arrêta. Presque instantanément, le croupier se mit à ratisser les enjeux et à payer les gagnants. Remo se retrouva à égalité.

Encore une fois, il étala son argent. Il recommença cinq fois en regardant monter la rage contenue du Dr Smith. Comme Remo était manifestement cinglé, les croupiers se gardèrent de lui imposer le plafond de vingt-cinq dollars sur un numéro. Si bien qu'au sixième tour, Remo avait cent dollars sur le 23 quand il sortit et il empocha trois mille cinq cents dollars.

Il changea ses jetons et partit, suivi par le Dr Smith. Ils se rendirent au cabaret de l'hôtel, qui serait bruyant et où s'ils s'asseyaient en bordure de piste et affrontaient le vacarme, ils pourraient causer sans être entendus. Parler dans le bruit fournit un excellent écran sonore.

Quand ils furent assis, ostensiblement fascinés par les seins tressautants baignés de néon et les incroyables costumes métalliques, le Dr Smith dit :

— Vous avez donné à cet homme un pourboire de cent dollars. Cent dollars ! Avec quel argent pensiez-vous jouer ?

— Ah pardon, j'allais oublier, dit Remo en tirant de sa poche un

rouleau de billets pour en détacher deux mille dollars. C'était le vôtre. Tenez.

Smith tapota sa poche, la trouva vide et prit l'argent sans autre commentaire. Il changea de conversation.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous contacte directement, sans établir de coupures dans la chaîne.

C'était précisément ce que Remo se demandait. Son feu vert originel était une petite annonce dans le journal du matin, sur quoi il devait sauter dans un avion à destination de l'aéroport Kennedy, le premier vol après six heures du matin, puis à l'arrivée se rendre aux lavabos des hommes les plus proches du guichet de la Pan Am, attendre qu'il n'y ait personne et marmonner une réflexion sur les fleurs et le soleil.

Un portefeuille lui était alors tendu d'une des toilettes, sous la porte qui n'allait pas jusqu'au sol. Il fallait qu'il examine le portefeuille pour s'assurer que le sceau était intact. S'il ne l'était pas, il tuait l'homme dans les toilettes. Mais s'il n'était pas brisé, il échangeait ce portefeuille contre le sien et s'en allait sans laisser l'homme voir sa figure. Puis il ouvrait le nouveau portefeuille et connaissait non seulement sa nouvelle identité mais le lieu de rendez-vous avec Smith.

C'était la première fois que Smith le contactait directement.

— Oui, je me posais la question.

— Eh bien nous n'avons pas le temps d'en discuter. Vous irez accueillir une femme chinoise à l'aéroport Dorval à Montréal. Votre couverture, c'est que vous êtes son garde du corps, fourni par le service secret des États-Unis. Vous resterez auprès d'elle pendant qu'elle recherchera le général Liu. Vous l'aidez à le retrouver si vous pouvez. Il ne reste que six jours pour réussir. Quand le général Liu sera retrouvé, vous resterez avec lui et vous veillerez aussi sur sa sécurité, jusqu'à ce que tous deux rentrent en Chine sains et saufs.

— Et ?

— Et quoi ?

— Quelle est ma mission ?

— C'est ça, votre mission.

— Mais je n'ai pas été entraîné comme garde du corps. Ce n'est pas ma fonction.

— Je sais.

— Mais c'est vous qui avez bien souligné que je ne devais accomplir que ma fonction. Si je voulais faire autre chose pour le gouvernement, vous m'avez suggéré de me porter volontaire pour aider au ramassage d'ordures. C'est ce que vous avez dit.

— Je sais.

— Docteur Smith, toutes cette histoire est stupide. Incompétente.

- Dans un sens, oui.
- Et dans quel sens non ?
- Dans l'infime distance qui nous sépare du commencement de la paix. Une paix durable pour l'humanité.
- Ce n'est pas une raison pour me changer de fonctions.
- Ce n'est pas à vous de décider.
- C'est un sacré moyen de me faire tuer.
- Et autre chose, reprit Smith sans relever le propos.
- Quoi encore ?

L'éclat strident des trompettes cessa quand un nouveau numéro commença, accompagné de musique douce, pour un nouvel échantillon de déshabillage. Les deux hommes assis à la table regardèrent droit devant eux, sans rien dire, jusqu'à ce que la musique tonitruante reprenne.

— Vous emmènerez Chiun. C'est pourquoi je viens vous rencontrer ici. Il doit agir comme votre interprète puisqu'il parle à la fois le cantonais et le mandarin.

— Désolé, docteur, mais ça, ça fout tout en l'air. Pas question. Je ne peux pas emmener Chiun. Pas sur un truc avec des Chinois. Il hait les Chinois presque autant que les Japonais.

— C'est tout de même un professionnel. Il est professionnel depuis l'enfance.

— Il est aussi un Coréen du village de Sinanju depuis l'enfance. Je ne l'avais encore jamais vu hair, avant cette histoire de visite officielle du Premier ministre chinois aux U.S.A. Mais je le vois maintenant, et il m'a aussi appris que la compétence diminue avec la colère.

Dans le vocabulaire de Remo, « incompétence » était le mot le plus vil. Quand votre vie dépend d'un mouvement ou d'une décision corrects, le péché capital numéro un est l'incompétence.

— Voyons, dit Smith, les Asiatiques sont tout le temps en train de se battre entre eux.

— Contrairement à qui ?

— Bon, d'accord. Mais sa famille a signé des contrats avec les Chinois depuis des siècles.

— Et il les hait.

— Et il prendrait quand même leur argent.

— Vous allez me faire tuer. Vous n'avez pas encore réussi. Mais vous y arriverez.

— Vous acceptez la mission ?

Remo garda un moment le silence tandis que de nouveaux jeunes seins bien rebondis surmontant des hanches et des fesses bien galbés, surmontés eux-mêmes de visages charmants paraient en dansant au son des trompettes.

— Eh bien ? insista Smith.

On avait pris le corps humain, le magnifique corps humain et on l'avait emballé dans du clinquant, des lumières et du bruit et on en avait fait un spectacle obscène. On avait visé au plus bas du goût humain et on avait fait mouche. C'était pour cette ordure qu'il devait donner sa vie ?

Remo était – et c'était son secret – prêt à vivre pour CURE mais pas à mourir. La mort était stupide. C'était pourquoi on donnait aux gens de beaux uniformes pour faire ça et qu'on leur jouait de la musique. On n'avait jamais besoin de faire défiler les gens au son des fifres et des tambours pour les pousser vers une chambre à coucher ou un dîner fin.

C'était pourquoi les Irlandais avaient de si belles chansons de guerre et de si grands chanteurs. Comme celui, comment c'était déjà, le chanteur à la sono trop forte dans ce club de la Troisième Avenue. Brian Anthony. Il vous donnait envie de marcher au pas avec ses chansons. Ce qui était pourquoi, comme tout agent de renseignements le savait bien, l'I.R.A. ne pouvait soutenir la comparaison avec les Mau-Mau ou tout autre groupe terroriste, sans même parler du Viet-cong. Pour les Irlandais il y avait de la noblesse dans la mort. Alors ils mouraient.

— Eh bien ? répéta Smith.

— Chiun est exclu.

— Mais vous avez besoin d'un interprète.

— Trouvez-m'en un autre.

— Il a déjà été désigné. Les services de renseignements chinois ont son signalement et le vôtre, comme agents du service secret.

— Admirable. Vous prenez vraiment des précautions, pas vrai ?

— Eh bien ? Acceptez-vous cette mission ?

— Vous n'allez pas me dire que je peux refuser et que personne ne m'en voudra ?

— Ne soyez pas absurde.

Remo aperçut un couple de Seneca Falls, New York, qu'il avait déjà vu avec ses enfants. C'était leur soirée de péché, leurs deux semaines de vie enchâssées comme un diamant dans les onze mois et demi de banalité de leur existence. À moins que ce ne soit le contraire, les deux semaines ne faisant que rehausser leur vrai bonheur ? Quelle différence, au fond ? Ils pouvaient avoir des enfants, un foyer, et pour Remo Williams il n'y aurait jamais d'enfants ni de foyer, parce que trop d'argent, de temps et de risque avaient été dépensés pour le produire. Soudain, il s'aperçut que c'était la première fois que Smith lui demandait – lui demandait au lieu d'ordonner – d'entreprendre une mission. Et pour que Smith en vienne là, la mission devait avoir une sacrée signification, peut-être pour ces deux personnes de Seneca

Falls. Peut-être pour leurs enfants encore à naître.

— O.K., dit Remo.

— Bien. Vous ne pouvez pas savoir combien cette nation est proche de la paix.

Remo sourit, d'un sourire triste, un sourire qui sous-entendait : oh-monde-tu-m'as-mis-sur-la-chaise-électrique.

— J'ai dit quelque chose de drôle ?

— Oui. La paix mondiale.

— Vous trouvez que c'est drôle, la paix mondiale ?

— Je pense que la paix mondiale est impossible. Je vous trouve drôle. Je me trouve drôle. Venez. Je vais vous accompagner à l'aéroport.

— Pourquoi ? demanda Smith.

— Pour que vous restiez en vie. Vous venez tout juste d'être marqué pour l'hallali, trésor.

CHAPITRE VI

— Comment savez-vous que je suis marqué ? demanda Smith dans le taxi qui les emportait à vive allure vers l'aéroport de San Juan.

— Comment vont les enfants ?

— Les enfants ? Qu'est-ce que... Ah !

Remo voyait la nuque du chauffeur se crisper. L'homme sifflotait inlassablement le même petit air monotone, depuis qu'ils avaient quitté le Nacional. Il pensait certainement que le sifflement indiquait qu'il était détendu, sans souci et ne faisait pas du tout partie de la conjuration que Remo avait vu se former, d'abord au casino puis dans le cabaret. Ils avaient tous télégraphié, tout comme le chauffeur télégraphiait à présent. Ils s'étaient trahis en s'appliquant à ne jamais laisser leurs regards se poser sur Remo ou Smith, tout en continuant d'aller et de venir comme si les deux hommes n'existaient pas. C'était une sensation que Chiun avait inculquée aux sens de Remo. Il s'entraînait dans les grands magasins en prenant un objet dans sa main et en le gardant jusqu'à ce qu'il sente le regard d'une vendeuse ou d'un chef de rayon. Le plus difficile n'était pas de sentir que l'on était observé. C'était de savoir quand on ne l'était pas.

Le chauffeur continuait de siffloter son télégramme classique. Le même air, sur le même ton, continuellement répété. Il avait disjoint ses pensées du son ; c'était le seul moyen qui lui permettait de reproduire le même, inlassablement. Il avait une nuque rougeaude aux pores dilatés comme de petits cratères lunaires, pleins de sueur et de saleté. Ses cheveux gras portaient les marques du peigne à larges dents.

Les nouveaux lampadaires d'aluminium de l'autoroute perçaient l'humidité comme des projecteurs sous-marins. On était dans les Caraïbes et c'était miracle que le béton armé des fondations des grands hôtels américains ne moisît pas en même temps que la volonté du peuple.

— Nous allons attendre, dit le D^r Smith.

— Non, aucune importance. La voiture ne risque rien.

— Mais je croyais...

— Ne faites pas attention au chauffeur, dit Remo. C'est un homme mort.

— Je suis quand même mal à l'aise. Et si vous ratez ? Enfin, bon. Nous sommes compromis, à présent. Le fait que je sois suivi montre que nous sommes connus. Je ne sais pas trop ce que ces gens savent, mais je suppose que ce n'est pas tout. Si vous voyez ce que je veux dire.

La tête du chauffeur s'était mise à frémir légèrement, mais il ne dit rien, laissant entendre qu'il n'écoutait pas la conversation à l'arrière. Sa main se glissa lentement vers le microphone de l'émetteur-récepteur que Remo avait repéré en montant dans le taxi. Il avait été certain qu'il n'était pas branché.

Remo se pencha sur le dossier.

— Je vous en prie, ne faites pas ça, dit-il d'une voix suave. Sinon je serai contraint de vous démettre l'épaule.

— Quoi ? grogna le chauffeur. Vous êtes fou ou quoi ? Faut que j'appelle le dispatching.

— Prenez simplement la petite route transversale sans rien dire à personne. Vos amis vous suivront.

— Dites donc, écoutez voir un peu, vous ! Je ne veux pas d'histoires. Mais si vous en voulez, vous en aurez.

Ses yeux noirs se levèrent vivement vers le rétroviseur et s'abaissèrent sur la route. Remo sourit dans la glace et vit l'homme ramener sa main droite de la radio vers sa ceinture. Une arme.

C'était un de ces nouveaux taxis que l'on mettait en service à New York, avec une vitre de séparation blindée que le chauffeur pouvait faire monter en pressant un bouton près de sa portière. Celles de l'arrière se verrouillaient de l'avant et seuls un petit microphone et une fente pour l'argent reliaient le chauffeur et ses passagers.

Remo vit le genou de l'homme se déplacer et toucher le bouton dissimulé. La vitre pare-balles remonta rapidement. Les serrures des portes arrière se fermèrent avec un déclic.

La vitre de protection avait un défaut. Elle glissait dans une rainure d'aluminium.

— Je ne vous entends pas très bien, dit Remo et, du bout des doigts, il détacha la glissière d'aluminium de la carrosserie.

La vitre tomba et Remo la déposa avec soin aux pieds de Smith. Puis il se pencha de nouveau sur le dossier.

— Dites-moi, mon ami, pouvez-vous conduire uniquement de la main gauche ?

— Ouais, répliqua le chauffeur. Voyez ?

Et de la main droite il brandit un pistolet de calibre 38 au canon camus. Smith parut vaguement intéressé.

— C'est bien, ça, dit Remo.

Il saisit l'épaule du chauffeur de la main droite en insinuant son pouce dans la masse de muscles et de nerfs. L'homme perdit le contrôle de son bras, puis de sa main et enfin de ses doigts qui se relâchèrent et laissèrent tomber sans bruit l'arme sur le tapis de caoutchouc.

— C'est ça, approuva Remo comme s'il s'adressait à un bébé. Maintenant tournez où vous êtes censé tourner pour que les voitures qui nous suivent puissent tendre leur embuscade.

— Hon, gémit le chauffeur.

— Écoutez. S'ils nous descendent, vous vivez. D'accord ?

— Han, fit le chauffeur entre ses dents serrées.

— Oui, je le pensais bien.

Remo serra de nouveau l'épaule du chauffeur, provoquant un cri de douleur. Smith s'agita nerveusement ; il n'aimait pas ces activités, sauf dans les rapports écrits.

— Voilà le marché, dit Remo au conducteur. Vous vous arrêtez où vos amis veulent que vous arrêtiez. Et si nous mourons vous vivez. D'accord ?

Il relâcha un peu la pression de ses doigts sur l'épaule et le chauffeur répondit :

— D'accord. Marché conclu, gringo.

— Êtes-vous sûr que ce soit la sagesse ? demanda Smith.

— Pourquoi tuer quelqu'un quand ce n'est pas indispensable ?

— Mais il est l'ennemi. Peut-être devrions-nous simplement lui régler son compte, prendre la voiture et filer ?

— Vous voulez que je descende et que je vous laisse vous en occuper ?

— Non, dit le Dr Smith.

— Alors si vous voulez bien, monsieur, bouclez-la.

Juste avant le panonceau vert indiquant la route de l'aéroport, le chauffeur tourna à droite sur une longue route noire sans éclairage qui semblait pénétrer dans un marécage vert embrumé. Il roula sur plus d'un kilomètre et s'engagea sur un chemin de terre, sous de grands arbres. La nuit était sombre, verte, brumeuse. Il s'arrêta et coupa le contact.

— C'est là que vous allez mourir, gringo.

— C'est là où l'un de nous va mourir, companero, répliqua Remo.

Remo l'aimait bien, mais pas au point de ne pas le mettre K.O. Relâchant son épaule, il se pencha en avant et enfonça fortement son index dans son plexus solaire. Bien, pensa-t-il. Bon pour au moins deux minutes.

Deux conduites intérieures s'arrêtèrent derrière eux, côte à côte, à trois mètres du taxi.

Remo avait vu arriver leurs phares dans le rétroviseur. Il poussa

brutalement la tête de Smith vers ses genoux.

— Restez sur le plancher. N'essayez pas de m'aider, gronda-t-il.

Il descendit par la portière de droite. Quatre hommes sautèrent de chacune des voitures, un des groupes s'approchant de l'arrière du taxi par la gauche, l'autre par la droite. Remo se tenait au milieu, entre les huit hommes, ses mains reposant derrière lui sur le coffre du taxi.

— Vous êtes tous en état d'arrestation, déclara-t-il.

Les huit hommes s'arrêtèrent.

— Pour quelle raison ? demanda l'un d'eux en anglais.

À la lueur des phares, Remo vit que c'était un homme grand et fort à la figure osseuse, coiffé d'un chapeau mou. Sa réponse le désignait comme chef du groupe. C'était ce que Remo avait voulu savoir. Il avait besoin de lui.

— Pour quelle raison ? répéta l'homme.

— Excès de vie.

Remo porta tout son poids sur ses mains puis, d'une poussée des bras et d'un bond il projeta son corps en l'air. Le bout de sa chaussure droite s'écrasa contre la pomme d'Adam du premier homme sur sa droite. Son pied retomba au sol, ses mains toujours sur le coffre, et sans interrompre son mouvement il pivota sur son point d'appui et recommença, lançant sa jambe gauche vers l'homme du second groupe. Cette chaussure entra aussi en contact avec la pomme d'Adam. Tout s'était passé si vite que les deux hommes s'écroulèrent en même temps, le larynx écrasé, la mort déjà en chemin.

Remo se détacha du coffre du taxi et avança entre les rangées de trois hommes et tous les six se ruèrent sur lui. L'un d'eux tira mais Remo lui fit rater son coup et la balle aboutit dans le ventre d'un homme chargeant de l'autre côté. Il chancela et s'affala lourdement.

Les autres passèrent ensemble à l'attaque dans un kaléidoscope de bras, de jambes et de corps, pour s'emparer de Remo. Ils lâchèrent leurs armes, dans l'espoir de mieux se servir de leurs mains. Mais leurs mains ne saisirent que de l'air et Remo passa entre eux selon une manœuvre classique vieille de mille cinq cents ans, comme s'il se déplaçait dans une autre dimension d'espace et de temps. Leurs mains se refermèrent sur du vide. Leurs bras s'enlacèrent mutuellement. Aucun ne toucha Remo et il tournoya parmi eux, mettant à exécution les antiques secrets de l'*aiki*, l'art de l'évasion, mais un *aiki* rendu mortel par la grâce d'une machine à tuer.

Il fractura un crâne ici, perfora un rein là, d'un coude il fit voler une tempe en éclats.

Six à terre et finis. Il en restait deux, dont le chef. Remo y alla maintenant franchement et plus vite parce que s'ils reprenaient leurs esprits ils comprendraient qu'il était une cible pour leurs balles.

Retenant ses coups, il assomma les deux derniers de coups d'*aiki* au côté de la tête.

Il accota les deux hommes vivants contre l'arrière du taxi et appela Smith.

La tête de Smith apparut à la lunette arrière puis il sortit par la portière que Remo avait laissée ouverte.

— Regardez un peu, lui dit Remo. Vous en reconnaissez un ?

Smith examina les deux hommes que Remo avait adossés au taxi. Il secoua la tête. Puis il fit le tour, dans l'éblouissement des phares des deux voitures, retourna des corps du pied, se pencha plus près pour regarder un visage. Il revint vers Remo.

— Je n'en ai jamais vu aucun.

Remo appliqua ses pouces sur les tempes des deux hommes et serra en tournant. Tous deux gémirent et reprirent connaissance.

Il laissa le chef prendre conscience de l'homme sur sa gauche. Puis il sauta en l'air et retomba de tout son poids, un coude d'acier sur le crâne de l'homme. Tout aussi rapidement, il ramena une poignée de matière grise, sanguinolente.

— Vous voulez partir comme ça ?

— Non, répondit le chef.

— Bien. Qui vous envoie ?

— Je ne sais pas. Ce n'était qu'un contrat, des États...

— Bonne nuit.

Remo expédia l'homme dans l'éternité d'un coup de genou dans les reins.

Smith et lui contournèrent le taxi. Le chauffeur commençait à gémir.

— Est-ce que nous pouvons le laisser vivre ? demanda Smith.

— Seulement si nous l'embauchons.

— Je ne peux pas faire ça.

— Alors il faut que je le tue.

— Je sais bien que ces choses-là doivent être faites, mais...

— Vous me faites mal aux seins, trésor. Qu'est-ce que vous croyez que ces numéros que je vous téléphone signifient ?

— Je sais. Mais ce ne sont que des numéros.

— Ce ne sont jamais des numéros.

— Bon. Faites ce que vous avez à faire. La paix mondiale.

— C'est toujours si facile à dire, ironisa Remo et il regarda le chauffeur au fond de ses yeux noirs. Je suis navré, *companero*.

Le cerveau embrouillé de l'homme commençait à comprendre que le gringo était toujours en vie et il marmonna :

— Vous méritez de vivre, gringo. Vous le méritez.

— Bonne nuit, *companero*, murmura Remo.

— Bonne nuit, gringo. Une autre fois, peut-être, devant un verre.

— À une autre fois, mon ami.

Et Remo lui porta un toast de mort.

— Vous êtes sûr qu'il est mort ? demanda Smith.

— Dans le cul, riposta Remo et il poussa hors de la voiture le cadavre du chauffeur pour prendre sa place au volant. Allez, montez.

— Vous n'avez pas besoin d'être grossier.

Remo mit le moteur en marche et roula en marche arrière sur quelques corps, entre les deux voitures immobiles, jusqu'à la route noire. Il accéléra et regagna l'autoroute de l'aéroport. Il ne conduisait pas comme d'autres, trop vite ou trop lentement. Il conservait une allure égale d'ordinateur, sur des ressorts auxquels il ne se fiait pas et avec un moteur dont la puissance ne lui disait rien de bon.

La voiture sentait la mort. Pas la décomposition de la mort, mais une odeur que Remo avait appris à reconnaître. La peur humaine. Il ne savait pas si elle venait du chauffeur ou de Smith, silencieux à l'arrière.

Quand Remo s'arrêta devant l'aérogare, Smith lui dit :

— C'est un métier qui rend parfois malade.

— Ils nous auraient fait la même chose. Ce qui vous rend malade c'est que nous vivons de la mort des autres. Je vous reverrai, ou bien je ne vous reverrai pas.

— Bonne chance, dit Smith. Je crois que nous commençons cette fois sans l'élément de surprise.

— Qu'est-ce qui peut bien vous faire penser ça ?

s'écria Remo et il éclata de rire tandis que Smith prenait ses bagages dans le coffre et s'éloignait.

Remo retourna au Nacional.

Il lui fallait encore affronter Chiun. Et il lui aurait sans doute été plus facile de mourir sur la petite route déserte.

Mais aussi, comme le petit père l'avait dit un jour : « Il est toujours plus facile de mourir. Vivre exige du courage. »

Remo aurait-il le courage d'annoncer à Chiun qu'il allait contribuer à la paix avec la Chine ?

CHAPITRE VII

C'était une très petite fille dans un très grand manteau gris d'où émergeaient ses mains délicates, perdues dans l'immensité des manches. Les deux mains se crispaient sur un petit livre rouge.

Elle portait d'immenses lunettes rondes qui faisaient paraître son fin visage ovale plus fragile et plus séduisant encore. Ses cheveux noirs étaient soigneusement tirés en arrière, avec la raie au milieu.

On lui donnait treize ans à peine et elle avait manifestement le mal de l'air et probablement très peur. Elle était assise à l'avant de l'appareil de la B.O.A.C., immobile, regardant droit devant elle.

Remo et Chiun étaient arrivés à l'aéroport Dorval de Montréal moins d'une demi-heure plus tôt. Chiun était monté le premier dans l'avion, en se cachant derrière un strict costume de ville et une plaque d'identité dorée. Dès qu'ils furent passés, devant l'hôtesse, Chiun désigna la petite fille malade.

— C'est elle. C'est la bête. On peut les sentir.

Il s'approcha d'elle et lui dit quelque chose en chinois. La petite inclina la tête et répondit. Puis Chiun dit autre chose qui était de toute évidence une injure et il montra sa plaque.

— Elle désire voir la tienne aussi, cette petite putain de porcherie. Pour la voler, probablement. Tous les siens sont des voleurs, tu sais.

Remo montra sa plaque d'identité et sourit. Elle regarda la photo sur la plaque, puis Remo.

— On n'est jamais trop prudent, dit-elle en parfait anglais. Voudriez-vous me montrer la salle pour les dames ? Je me sens assez malade. Mais je le surmonterai. Tout comme je surmonterai la grossièreté et la bassesse réactionnaire de votre chien courant.

— Excrément d'excrément, répliqua Chiun.

Ses yeux noisette fulguraient de haine.

La fille parvint à se lever et Remo la soutint sur les marches de la passerelle tandis qu'elle se débattait sous son grand manteau. Chiun les suivit, pas du tout à l'aise. Il portait des souliers noirs américains et sa barbe avait été rasée de près.

— Je peux lire l'anglais aussi, dit la fille. Pour détruire l'impérialisme, on doit connaître sa langue.

— Bien sûr, répondit Remo.

— Vous êtes peut-être un tigre de fer à court terme, mais à long terme vous êtes un tigre de papier. Le peuple est le tigre de fer à long terme.

— On ne peut pas discuter avec ça, assura Remo. Voilà les lavabos des dames.

— Merci, dit-elle en lui tendant le petit livre rouge. Gardez-le aussi précieusement que votre vie.

— Comptez sur moi.

Sur ce, elle effectua un demi-tour réglementaire et se dirigea au pas cadencé vers la porte des toilettes, toujours engoncée dans son grand manteau gris. Remo aurait pu jurer qu'elle avait tiré de sa poche du papier hygiénique avant d'entrer.

— Tu lis déjà la propagande de cette petite catin éhontée ! s'exclama Chiun en regardant d'un air à la fois triomphant et méprisant le petit livre rouge.

— Ce n'est qu'une gosse, Chiun.

— Les bébés tigres peuvent tuer. Les enfants sont les plus mauvais.

Remo haussa les épaules. Il était encore reconnaissant parce que Chiun était venu. Et encore étonné. Il y avait eu, après tout, l'incident de San Francisco.

Ils avaient travaillé à rétablir Remo, physiquement et mentalement, après une période de sur-pointe qui avait failli être fatale, quand le président avait annoncé la prochaine visite du Premier ministre chinois.

Chiun était déjà maussade parce que le monde magique de Disney avait été réquisitionné pour le président. Remo travaillait sa respiration profonde, en contemplant le pont de Golden Gate, en s'imaginant qu'il courait le long de ses câbles suspendus et respirant en conséquence.

Chiun avait remis Remo en forme, très rapidement et fort bien, ce qui n'était pas surprenant puisqu'il avait consacré sa vie à ce genre de chose, en commençant par son propre entraînement dès l'âge de dix-huit mois. Quand il avait entrepris l'entraînement de Remo, il l'avait averti qu'il arrivait vingt-six ans trop tard pour un travail vraiment sérieux mais qu'il ferait de son mieux.

Mentalement, Remo descendait le long du câble à l'autre extrémité du pont de Golden Gate quand il entendit un cri aigu.

Il se précipita dans le salon. Chiun émettait des sons orientaux hostiles adressés au poste de télévision où le président parlait de sa voix morne et précise habituelle, paraissant toujours plus sincère

quand il s'abstenait de feindre la chaleur ou la joie.

— Merci et bonne nuit, dit le président mais Chiun ne voulut pas laisser l'image s'enfuir et flanqua un grand coup de pied dans le petit écran, sur quoi le tube cathodique implosa en inondant la pièce de fragments de verre.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Imbécile, cria Chiun, sa maigre barbe frémissante. Espèce d'imbécile de visage pâle. Idiot. Et ton président. Le blanc est la couleur de la maladie et vous êtes malades. Malades. Tous tant que vous êtes.

— Que se passe-t-il ?

— La stupidité se passe. La stupidité. Vous êtes tous stupides.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu n'as pas besoin de faire. Tu es blanc. C'est un fait suffisant.

Et Chiun retourna au poste pour démolir le dessus de bois de la main gauche, enfoncer le côté droit de la main droite en laissant le coin gauche se dresser comme un clocher. Pour en venir à bout, il abattit son coude et le tout éclata en mille morceaux.

Il se planta devant le massacre de fils, de condensateurs, de bois et de verre et cracha victorieusement dessus.

— Le Premier ministre de Chine va venir en visite officielle dans ton pays, annonça-t-il et il cracha encore une fois.

— Chiun ! Où est votre sens de l'équilibre ?

— Où est le sens de l'honneur de ton pays ?

— Vous voulez dire que vous êtes pour Tchang Kai Tchek ?

Chiun cracha derechef sur les restes informes du poste de télévision.

— Tchang et Mao sont deux frères. Ils sont chinois. On ne peut pas se fier aux Chinois. Aucun homme ne devrait faire confiance aux Chinois, s'il désire conserver son pantalon et sa chemise. L'imbécile !

— Vous avez quelque chose contre les Chinois ?

Calmement, Chiun ouvrit la main et considéra ses doigts.

— Eh bien ! te voilà bien perceptif ce soir. Mon entraînement t'a fait du bien. Tu perçois les plus infimes vibrations. Tu planes dans l'ultime compréhension.

— Ça va, Chiun. D'accord, d'accord.

Mais ça n'allait pas du tout.

Le lendemain soir, en passant devant le troisième restaurant chinois, Chiun cracha pour la troisième fois.

— Chiun, c'est pas un peu fini ? protesta Remo et pour toute réponse il reçut dans le plexus solaire un coude adroit qui aurait envoyé à l'hôpital un homme ordinaire.

Remo laissa échapper une exclamation. Sa douleur parut faire du bien à Chiun car il se mit à fredonner tout en marchant de son pas

traînant, en cherchant des yeux le prochain restaurant chinois sur lequel cracher.

Ce fut alors que l'incident se produisit.

Ils étaient énormes, probablement la plus grosse masse humaine que Remo avait jamais vue de près. Leurs épaules plafonnaient au-dessus de sa tête, et ils s'épalaient en largeur, massifs et carrés comme trois grandes machines distributrices. Leur tête grosse comme un cabas était reliée aux épaules par ce que l'on pourrait appeler anatomiquement un cou mais qui n'était que du tissu musculaire gonflé.

Ils portaient tous un blazer bleu avec l'écusson des Bisons de Los Angeles. Le premier avait les cheveux en brosse, le deuxième les portait longs et huileux, le troisième avait une coiffure afro. Ils devaient peser près d'une demi-tonne.

Ils se tenaient devant la vitrine d'un marchand de meubles et chantaient en chœur. De toute évidence, le camp d'entraînement était terminé et ils étaient sortis pour une joyeuse bordée en ville. D'une humeur badine, rendue plus badine encore par l'alcool, ils accostèrent un vieil Oriental chenu, sans avoir la moindre intention de mettre un terme à leurs carrières de footballeurs professionnels.

— Salut, frère du tiers monde ! s'exclama le géant à l'afro.

Chiun s'arrêta, ses mains délicates sagement croisées devant lui. Il leva les yeux vers le Noir et ne dit rien.

— Je salue la décision du président d'accueillir ton Premier ministre, un grand chef du tiers monde. Le Chinois et le Noir sont frères.

Ainsi prit fin la remarquable carrière de l'avant-centre Bad Boy Jones. Les journaux du lendemain annoncèrent que selon toute probabilité il pourrait de nouveau marcher avant un an. Ses deux compagnons furent suspendus pour un match et écopèrent d'une amende de cinq cents dollars chacun. Ils affirmèrent tous deux à la police et à la presse qu'un vieux petit Chinois avait soulevé Bad Boy et le leur avait lancé dessus.

L'entraîneur Harrahan, selon les journaux, disait qu'il n'était pas un entraîneur sévère mais que ce genre de beuverie organisée était désastreuse pour une équipe. « Cela a déjà définitivement mis sur la touche un des plus grands avant-centres de l'histoire du football. C'est une tragédie, aggravée d'un mensonge flagrant. »

Pendant que l'entraîneur tentait de résoudre ses problèmes, Remo attaquait les siens. Il se hâtait d'emmener Chiun loin de San Francisco, jusqu'à San Juan, où un soir il fut contraint de demander une faveur que, dans son idée, Chiun n'accorderait jamais.

Chiun se reposait dans son appartement de l'hôtel, où il était inscrit sous le nom de Mr Parks, Remo étant son valet de chambre.

Smith venait de rentrer sain et sauf à son quartier général. Le seul moyen de poser la question était de la poser.

Remo la posa.

— Chiun. Nous devons protéger la vie d'une personne chinoise et tenter de sauver la vie d'une autre.

Chiun hocha la tête.

— Vous le ferez ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi pas ?

— Eh bien ! je connais vos sentiments à l'égard des Chinois, c'est tout.

— Mes sentiments ? A-t-on des sentiments pour de la vermine ? Si les seigneurs qui payent notre nourriture désirent que nous protégions et surveillions des cafards, eh bien nous le ferons. Un conseil, cependant, dit Chiun en souriant.

— Lequel ? demanda Remo.

— Si nous devons recevoir de l'argent des Chinois, prend l'argent avant. Avant de faire quoi que ce soit. L'autre jour encore, ils ont embauché des gens de mon village pour leur faire exécuter les tâches les plus dangereuses. Non seulement ils ne les ont pas payés mais ils ont tenté de les éliminer.

— Je ne savais pas que la Chine communiste embauchait des gens de votre village.

— Pas les communistes. L'empereur Chu Ti.

— Chu Ti ? Celui qui a construit la ville interdite ?

— Lui-même.

— Comment ça, l'autre jour ? Il y a cinq cents ans de ça !

— Un jour dans la mémoire des Coréens. Veille simplement à nous faire payer d'avance.

— Certainement.

Remo fut de nouveau surpris quand Chiun accepta volontiers de se raser la barbe pour cette mission.

— Quand on traite avec de la vermine, peu importe l'apparence que l'on a, déclara Chiun.

Et maintenant ils attendaient devant la porte des lavabos des dames dans l'aéroport Dorval. La pluie de septembre crépitait sur les carreaux et ils frissonnaient dans leur tenue légère d'été. Remo se dit qu'il leur faudrait acheter des vêtements plus chauds le plus tôt possible.

— Elle doit être en train de voler des serviettes, du savon et du papier hygiénique dans les toilettes, supposa Chiun en souriant.

— Il y a dix minutes qu'elle est là-dedans. Je ferais peut-être bien d'aller voir.

Armé de son insigne des services spéciaux qui accompagnait les pièces d'identité que Smith avait remises à Chiun et à lui, Remo fit

irruption dans les lavabos des dames en annonçant :

— Inspection sanitaire, mesdames. J'en ai pour une minute.

Et comme le ton était correct et officiel, personne ne protesta et tout le monde sortit rapidement.

Sauf elle. Elle tirait des feuilles et des feuilles de serviettes en papier et les fourrait dans son grand manteau.

— Que faites-vous ? s'exclama Remo.

— Il n'y a peut-être pas de serviettes ni de papier dans votre pays. Il y en a beaucoup ici. Beaucoup. Du papier dans chaque cabine.

— Il y a du papier dans tous les États-Unis, dans tous les lavabos.

— Dans tous ?

— Oui, sauf quand quelqu'un oublie d'en remettre.

— Ah, vous voyez ! Alors nous en prenons un peu. J'en ai apporté de Pékin.

— Du papier hygiénique ?

— Se préparer à une tâche c'est accomplir la tâche. Celui qui ne se prépare pas à une tâche en la considérant de nombreux côtés risque de trébucher et de tomber. Soyez prêts.

— Vous êtes girl-scout ?

— Non. Les pensées de Mao. Où est le livre ?

Elle le regarda anxieusement.

— Dehors, avec mon collègue.

— L'avez-vous déjà lu ?

— Je n'ai eu que dix minutes.

— Dix minutes peuvent être les deux plus précieuses pensées du président Mao. Cela pourrait vous libérer de vos manières impérialistes d'exploiteur. Et aussi de votre chien courant.

Remo empoigna la fille fermement mais sans brutalité par les deux épaules.

— Écoutez un peu, même. Je me fiche de tous les noms d'oiseau que vous pouvez me donner. Si ça vous amuse, tant mieux. Mais faites attention quand vous parlez de Chiun. Chien courant et laquais impérialiste ne sont pas des appellations convenables pour un homme qui a trois ou quatre fois votre âge.

— Si les vieux sont réactionnaires et décadents, ils doivent être enterrés, en même temps que tous les autres anachronismes qui sont la plaie de l'humanité d'aujourd'hui.

— C'est mon ami. Je ne veux pas qu'il soit blessé.

— Vos seuls amis sont le parti et votre solidarité de travailleur.

La jeune personne avait dit, et attendait une approbation. Elle ne s'attendait pas à une double douleur aiguë sous les aisselles. Remo continua de tordre ses pouces, en enfonçant la chair dans l'articulation. Les délicats yeux en amande faillirent devenir tout ronds. Elle ouvrit la bouche pour crier et Remo plaqua une main

dessus.

— Écoutez, petite, et écoutez bien. Je ne veux pas que vous insultiez l'homme qui est là dehors. Il mérite votre respect. Si vous êtes incapable de lui en manifester, vous pouvez au moins éviter l'irrespect. Il connaît beaucoup mieux le monde que vous et si seulement vous vouliez bien vous taire un moment, vous pourriez apprendre quelque chose de lui. Mais que vous le fassiez ou non ne me regarde pas. Ce qui me regarde, c'est vos mauvaises manières, et si vous proférez une seule injure de plus je m'en vais vous mettre les épaules en bouillie.

Remo enfonça plus fortement son pouce et la sentit se raidir encore plus. Sa figure se convulsa de douleur.

— Maintenant que nous avons eu notre petite conversation, dit-il, nous avons formé notre consensus révolutionnaire. D'accord ?

Il ôta sa main de la bouche. Elle hocha la tête et respira profondément.

— D'accord. J'aurai du respect pour le vieillard. Je ferai un pas en arrière, afin de pouvoir faire deux pas en avant plus tard. À vous, j'ai l'autorisation de dire la vérité, cependant ? Sans crainte d'agression ?

— Bien sûr petite.

— Vous êtes un merdeux, Remo je ne sais comment.

Elle commençait à reboutonner son vaste manteau, en employant le maximum d'énergie pour chacun des gros boutons. Sa mémoire n'était pas mauvaise ; elle se rappelait le nom qu'elle avait vu sur les cartes que Remo et Chiun lui avaient brièvement montrées.

— Pas un merdeux impérialiste, oppresseur, réactionnaire et fasciste ?

— Un merdeux est un merdeux.

— Très bien. Miss Liu.

— Mon nom est Mrs Liu.

— Vous avez épousé le fils du général ?

— J'ai épousé le général Liu et je recherche mon mari.

Remo se rappela la petite photo montrée par Smith. Le général Liu avait une figure burinée et dure, aux traits amers marqués par la fatigue des longues marches. Il avait soixante-deux ans.

— Mais vous n'êtes qu'une gosse.

— Je ne suis pas une gosse. J'ai vingt-deux ans et j'ai la conscience révolutionnaire d'une personne qui aurait trois fois cet âge.

— Vous avez le corps d'une enfant.

— Les Occidentaux décadents ne pensent qu'à ça, bien sûr.

— Le général Liu ne vous a pas épousée pour votre conscience révolutionnaire.

— Si, parfaitement. Mais vous ne pouvez pas le comprendre.

Elle boutonna le dernier bouton d'un air de défi.

— Bon, allons-nous-en. Écoutez, je ne peux pas vous appeler Mrs Liu pour des raisons évidentes. Vous ne pouvez pas non plus voyager sous ce nom. Il a déjà été prouvé que nous avons un système de sécurité qui ressemble à une passoire. Comment dois-je vous appeler.

— Fleur de Lotus, merdeux, répliqua-t-elle avec une lourde ironie.

— D'accord, ne soyez pas drôle, grogna Remo en ouvrant la porte des toilettes des dames à la stupéfaction manifeste des voyageurs se trouvant dans les parages.

— Mei Soong, murmura-t-elle.

Chiun attendait, les mains dans le dos, avec un sourire très doux.

— Le livre, dit Mei Soong.

— Vous chérissez ce livre ?

— C'est mon bien le plus précieux.

Le sourire de Chiun atteignit les ultimes sommets du bonheur et il ramena devant lui ses mains contenant des lambeaux de papier et des bouts de plastique rouge, les restes du petit livre.

— Mensonges. Ce ne sont que mensonges, déclara-t-il. Mensonges chinois.

Mei Soong fut saisie.

— Mon livre, gémit-elle. Les pensées du président Mao.

— Pourquoi avez-vous fait ça, Chiun ? Enfin, tout de même, Chiun ! C'est vraiment moche. Enfin quoi, vous n'aviez aucune raison de faire ça du livre de cette petite fille.

— Ha ! ha ! ha ! s'exclama joyeusement Chiun et il lança en l'air les bouts de papier, jonchant des pensées de Mao en confetti l'entrée des toilettes des dames de l'aéroport Dorval.

Les lèvres satinées de Mei Soong se mirent à trembler et ses yeux s'humectèrent.

Et Chiun rit de plus belle.

— Écoutez, Mei Soong, je vous achèterai un autre petit livre rouge. Nous en avons des tas dans notre pays.

— Celui-là m'avait été donné par mon mari pour notre mariage.

— Eh bien, nous le retrouverons et nous vous en achèterons un autre. D'accord ? Nous vous en donnerons une douzaine. En anglais, en russe, en français et en chinois.

— Il n'y en a pas en russe.

— Bon, peu importe. Ça va ?

Elle plissa les yeux. Elle considéra Chiun qui riait toujours et murmura quelque chose en chinois. Le rire de Chiun s'amplifia. Puis il répondit dans la même langue. Et Mei Soong sourit triomphalement et répliqua. L'échange de répliques devint plus rapide, le ton monta de

plus en plus, jusqu'à ce que Chiun et Mrs Liu fassent le bruit d'une guerre tong dans un chaudron en fer-blanc.

Ils continuèrent à se disputer aigrement, le vieux monsieur et la jeune femme, en sortant de l'aérogare de Dorval, tandis que les employés, les passagers, les porteurs, tous, se retournaient pour regarder ces deux glapisseurs. Remo rêvait désespérément de pouvoir fuir mais les suivait en faisant semblant de ne pas les connaître.

Au-dessus, il y avait un balcon bondé de gens qui contemplaient le trio. Ils étaient aux premières loges pour jouir du spectacle.

Et Remo, au désespoir, leva la tête et leur cria :

— Nous sommes prêts à faire n'importe quoi pour préserver le secret !

CHAPITRE VIII

Le Dr Harold W. Smith lisait les rapports qui arrivaient toutes les heures. S'il était rentré dormir chez lui, ils se seraient entassés sur trente centimètres dans le petit coffre-fort encastré dans le côté gauche de son bureau. S'il restait là, à la Maison de Santé Folcroft dominant le détroit de Long Island, de la côte de Westchester, ils lui étaient apportés toutes les heures et silencieusement placés devant lui par un assistant.

Cet assistant croyait qu'il travaillait à un programme scientifique si secret qu'il n'avait même pas de nom. La secrétaire particulière de Smith avait l'impression de travailler pour une brigade secrète spéciale du F.B.I.

Parmi les trois cent quarante-trois employés de la Maison de Santé Folcroft, la majorité était persuadée de travailler pour une maison de santé, bien qu'il y eût très peu de malades. Un nombre important d'employés étaient certains de savoir, à cause des grands ordinateurs du sous-sol, qu'ils travaillaient pour une firme internationale de marketing scientifique.

Un certain employé, un jeune génie ambitieux, avait tenté de percer le programme de l'ordinateur pour son usage personnel. Selon son raisonnement, s'il avait accès aux secrets de la mémoire géante, il pourrait se servir de ces renseignements pour faire une fortune en bourse, ou sur le marché international des changes. En effet, pourquoi tant de secret si ces secrets ne valaient pas une fortune ?

Étant un jeune homme brillant, il se disait que les secrets devaient valoir des fortunes parce que, selon ses calculs approximatifs, l'ordinateur revenait à vingt-cinq mille dollars par semaine à Folcroft.

Donc, progressant à petits pas, il entreprit de se familiariser avec d'autres facettes des opérations de l'ordinateur, en plus de la section dans laquelle il travaillait normalement.

Et au bout d'un an il commença à voir émerger une image, celle de centaines d'employés rassemblant des informations, de profils de réseaux criminels, d'espionnage, d'escroqueries, de subversion, de corruption. Un portrait informatique de l'Amérique illégale.

Il ne s'agissait nettement pas de marketing, comme l'avait amené à croire sa petite fonction puisqu'elle concernait la Bourse de New York.

Il en fut dérouté. Il en fut dérouté tout le long du chemin, vers sa nouvelle mission dans l'Utah. Et puis un soir, la véritable signification de Folcroft le frappa. Elle le frappa environ vingt-quatre heures après qu'il eût fait la connaissance d'un homme, à Salt Lake City. Un homme qui s'appelait Remo.

Pendant une journée, il fut le troisième employé de CURE à savoir pour qui il travaillait et pourquoi. Et puis il se trouva emberlificoté dans les amortisseurs au fond d'une cage d'ascenseur, et de nouveau deux employés, seulement le Dr Smith et un homme nommé Remo, surent pour qui ils travaillaient et pourquoi. Ainsi qu'il convenait.

Et maintenant les rapports heure par heure démontraient que le danger de découverte était de nouveau imminent, une chose que Smith redoutait depuis la création de CURE bien des années auparavant.

Il s'assoupit à son bureau cette nuit-là et se réveilla quand les premières lueurs saumonées de l'aube froide vinrent couronner l'obscurité du détroit de Long Island. La glace sans tain de la grande baie donnant sur le détroit récoltait la rosée du matin sur les bords, bien qu'on lui eût assuré que les vitres thermiques ne faisaient rien de tel.

Son assistant venait de déposer discrètement un nouveau rapport devant lui quand Smith ouvrit les yeux.

— Apportez-moi mon rasoir électrique et ma brosse à dents, s'il vous plaît.

— Certainement, répondit l'assistant. Cette section spéciale de répartition travaille très bien, monsieur. Je dois dire que c'est le premier centre de répartition d'information qui travaille aussi bien sans savoir ce qu'il fait.

— Le rasoir, s'il vous plaît.

Smith retourna les liasses de rapports posées devant lui et se mit à les étudier chronologiquement. Ces rapports étaient des documents apparemment isolés, ainsi qu'il convenait. Une seule personne devait pouvoir établir un rapprochement entre eux.

Un vendeur d'une société d'automobiles de Porto Rico envoyait un compte rendu sur la vie amoureuse du propriétaire d'une compagnie de taxis. Un comptable, se croyant soudoyé par la direction des impôts, notait un important dépôt d'argent soudain, par le propriétaire de la compagnie de taxis.

Le portier d'un immeuble où une jeune femme possédait un caniche de pure race, raconta à un reporter qui avait payé le caniche.

Un vol d'Albanie à Leipzig, puis Paris. D'importantes sommes d'argent en petites coupures venant de l'Europe de l'Est. Un accroissement en conséquence des activités de la C.I.A., au cas où l'argent devait payer un espionnage accru.

Mais l'argent transitait par Porto Rico. Et la compagnie de taxis. Et Smith se rappelait les cadavres disloqués jonchant la petite route déserte derrière le taxi, près de l'aéroport.

Et puis des rapports inquiétants.

L'arrivée de la petite Chinoise à l'aéroport Dorval. Accueillie par un vieux Coréen et un garde du corps. Le garde du corps, un mètre quatre-vingt-cinq, yeux bruns, teint bien bronzé, carrure moyenne.

Et puis ça. La photo. Remo Williams marchant derrière Chiun et la fille.

Et s'il pouvait être photographié par l'agence de renseignements Pelnor qui croyait avoir pour client une société industrielle de Rye, dans l'état de New York, n'importe qui d'autre pouvait entrer en contact avec le trio et le seul autre employé de CURE qui savait pour qui il travaillait !

La photographie à elle seule revenait à braquer un pistolet non seulement sur la tête de Remo Williams mais sur CURE tout entier.

Être connus. Être découverts. La cuirasse de secret arrachée. Et le fait que le gouvernement des États-Unis lui-même ne pouvait fonctionner avec ses propres lois, révélé au grand jour.

Si l'agence de renseignements Pelnor pouvait si facilement repérer le trio, qui d'autre ?

Ils étaient là, les deux Orientaux qui se disputaient manifestement, et l'homme qui avait été publiquement exécuté autrefois. Une photo très nette, prise certainement avec un téléobjectif d'assez faible puissance.

La figure de Remo Williams avait été transformée par la chirurgie plastique, les pommettes, le nez et la racine des cheveux modifiés. Mais de voir leur arme ultime, l'implacable, sur une simple photographie prise par de simples détectives privés révoltait de terreur l'estomac déjà crispé de Smith.

CURE serait dissoute avant d'être découverte. Seuls deux hommes sauraient, comme ils l'avaient toujours su, et ils ne le sauraient pas longtemps. Smith avait préparé le mécanisme de destruction le jour où il était revenu de son audience chez le président.

Il avait sa pilule. Il téléphonerait à sa femme et lui dirait qu'il devait partir pour affaires. Un mois plus tard, un agent de la C.I.A. viendrait annoncer à Mrs Smith que son mari avait disparu en mission en Europe. Elle le croirait parce qu'elle croyait qu'il travaillait toujours pour la C.I.A.

Smith jeta la photo dans la corbeille déchiqueteuse derrière lui.

La corbeille frémit, se renversa et la photo de Remo Williams disparut.

Smith fit pivoter son fauteuil et contempla le détroit et les petites vagues se brisant sur les rochers, les courants créés par la lune et le vent et la marée.

La mer était là bien avant CURE. Elle y serait encore après CURE. Elle avait été là quand Athènes était une démocratie, quand Rome était une république et quand la Chine s'étendait au centre de la civilisation mondiale, célèbre pour sa justice, sa sagesse et sa sérénité.

Elles étaient tombées et la mer était restée. Et lorsque CURE aurait disparu, il y aurait encore la mer.

Smith ferait diverses petites choses quand il actionnerait le système de destruction de CURE. Il téléphonerait à la comptabilité qui renverrait environ la moitié du personnel aux agences pour lesquelles ces gens croyaient d'ailleurs travailler, renverrait le reste avec de bonnes références et rendrait à Folcroft sa véritable vocation de maison de santé.

Quand l'ordinateur aurait terminé ce processus de congédiement sur une grande échelle, il déclencherait en une journée un feu dévorant à l'intérieur du complexe d'informatique, détruisant toutes les bandes et tout le matériel.

Smith ne verrait pas l'incendie. Il aurait, vingt-quatre heures plus tôt, laissé une note ordonnant l'expédition d'une caisse du sous-sol à l'entreprise de pompes funèbres Maher, à Parsippany, New Jersey. Il n'assisterait pas non plus à l'exécution de cet ordre.

Il serait descendu au sous-sol, où la caisse était posée dans un coin, un peu plus longue et plus large qu'un homme moyen. Il soulèverait le couvercle d'un aluminium léger, se coucherait dans le caoutchouc mousse blanc approximativement creusé selon sa silhouette, et rabattrait le couvercle sur lui. De l'intérieur, il pousserait les quatre solides verrous qui le maintiendraient et le rendraient imperméables à l'air.

Il n'aurait pas besoin d'air. Parce qu'en poussant le dernier verrou, il avalerait la pilule et s'endormirait à jamais, en même temps que l'organisation qu'il avait aidée à créer pour sauver une nation incapable de se sauver elle-même.

Et Remo Williams ? Il mourrait bientôt après si le plan fonctionnait. Et c'était le seul plan qui pouvait marcher. Car lorsque Smith avait mis en préparation le système de destruction, l'exécuteur de Remo était déjà auprès de lui. Il avait reçu pour mission de l'accompagner.

Smith recevrait le contact téléphonique quotidien de Remo par l'intermédiaire d'un SOS-Prière de Détroit, et il dirait à Remo de renvoyer immédiatement Chiun à Folcroft.

Et quand Remo annoncerait cela à Chiun, le vieux monsieur

remplirait son contrat de mort, comme les Coréens avaient rempli des contrats depuis des siècles.

Et Remo et Smith emporteraient dans la tombe le redoutable secret de CURE. Et quand la seule autre personne qui était au courant de son existence téléphonerait de la Maison Blanche, elle obtiendrait sur la ligne spéciale le signal « occupé » signifiant que CURE n'existait plus.

Chiun, qui n'avait jamais su pour qui il travaillait sinon que c'était le gouvernement, retournerait probablement en Corée pour y finir ses jours en paix.

Les vagues venaient inlassablement caresser la plage.

Le monde était au bord de la paix. Quel rêve fantastique ! Combien d'années de paix le monde avait-il connues ? Y avait-il même eu un temps où l'homme ne tuait pas l'homme, où l'on ne livrait pas guerre sur guerre pour rectifier cette frontière ou réparer ce tort ou même, dans son ultime stupidité, pour venger l'honneur d'une nation ?

Le président avait un rêve. Et Smith et Remo risquaient de mourir pour ça. Ainsi soit-il. Cela valait la peine de mourir.

Ce serait bien de pouvoir dire à Remo pourquoi il allait mourir, mais Smith n'osait pas lui révéler comment. Si l'on a un avantage sur une parfaite machine à tuer, on le conserve. Pour s'en servir en cas de besoin.

Sur ce, la ligne spéciale de Remo sonna.

Smith décrocha. Il éprouvait soudain une profonde et troublante affection pour ce tueur ironique, ce genre d'amitié qui se forme dans un trou d'obus que l'on a partagé avec quelqu'un pendant... combien maintenant, huit ans ?

— Sept-quatre-quatre, dit Smith.

— Vous êtes vraiment quelqu'un, je vous jure, répondit Remo. On peut dire que vous m'avez fourré dans de sacrés draps. Vous savez qu'ils n'arrêtent pas de se battre, tous les deux ?

— Je sais.

— C'est d'une stupidité incroyable de confier cette mission à Chiun. Il a déjà perdu la boule.

— Vous avez besoin de quelqu'un qui peut traduire.

— Elle parle anglais.

— Et quelle langue parle-t-elle à un Chinois qui pourrait chercher à la contacter ?

— D'accord. Je vais essayer de tenir le coup. Nous quittons Boston dans la journée.

— Nous sommes en train d'enquêter sur ce groupe portoricain. Nous ne savons toujours pas qui les a envoyés.

— Bon. Nous allons commencer à chercher de notre côté.

— Soyez prudents. Cette compagnie de taxis a expédié sur le continent une petite somme très coquette. Je crois que c'est pour vous. Soixante-dix mille dollars.

— C'est tout ce que je vauX ? Même avec le dollar dévalué ?

— Si ça ne marche pas, vous vaudrez probablement cent mille bientôt.

— Merde, je vaudrais ça au cirque. Ou pour un contrat sportif. Qu'est-ce que vous diriez de ça si tout se défait ? Un trois-quart aile de trente-cinq ans qui se retire à soixante ? Chiun pourrait jouer les avants. Je parie qu'il en serait capable. Ils deviendraient dingues. Un avant de quatre-vingts ans et de quarante-cinq kilos.

— Cessez de plaisanter.

— C'est ce que j'aime chez vous, trésor. Vous pétilliez de joie.

— Au revoir, dit Smith.

— Chiun. Un avant-centre de quarante-cinq kilos.

Smith raccrocha et revint aux rapports. Ils étaient tous mauvais et ils empiraient. Sa propre peur de mourir obscurcissait peut-être son jugement. CURE avait peut-être déjà dépassé le point de compromis. Il aurait peut-être dû ordonner tout de suite à Chiun de rentrer à Folcroft.

Dans le coffre sur le côté gauche de son bureau, il prit un minuscule sac étanche en plastique. Le sac contenait une seule pilule. Il le glissa dans une poche de son gilet et se remit à parcourir les documents. Remo le contacterait encore le lendemain.

De nouveaux rapports arrivèrent, accompagnés cette fois par son rasoir. La ligne d'appel de Remo avait été mise à l'écoute et retracée jusqu'à Rye, New York. Ce renseignement venait d'un dispatcher adjoint d'une compagnie de téléphone de Boston.

Smith leva la manette de son interphone pour voir si sa secrétaire était déjà arrivée.

— Oui, docteur Smith, dit la voix dans l'appareil.

— Ah bien ! Bonjour. Envoyez une note au service des expéditions, s'il vous plaît. Nous allons presque certainement expédier une caisse d'aluminium, du matériel de laboratoire, à Parsippany, dans le New Jersey, demain. Je voudrais qu'on l'envoie via Pittsburgh et puis de là par avion.

CHAPITRE IX

Ricardo de Estrana y Montaldo y Ruiz Guerner avait déclaré à sa visiteuse que soixante-dix mille dollars ne suffisaient pas.

— Impossible, dit-il en traversant sa terrasse, ses pantoufles de velours glissant sans bruit sur les dalles.

Il alla jusqu'au fond et posa son verre de champagne du petit déjeuner sur le muret de pierre le séparant de ses hectares de jardins qui devenaient forêt et, au-delà, de l'Hudson qui refléterait bientôt les éclatantes couleurs de l'automne.

— Absolument impossible, répéta-t-il.

Il respira profondément la brise au parfum de raisin qui soufflait de ses vergers et de ses vignes recouvrant les coteaux de l'état de New York, un bon pays à vin parce que la vigne devait lutter pour survivre dans la pierraille. Comme pour la vie, sa qualité était un reflet de sa lutte. Et c'était vrai de son vignoble, que lui-même soignait.

Il avait déjà un certain âge, mais l'exercice et la vie facile lui avaient conservé une forme remarquable et son élégance comme sa courtoisie européenne peuplaient son lit d'agréable compagnie. Quand il le voulait. C'est-à-dire toujours avant ou après mais jamais pendant les vendanges.

Et maintenant cette petite femme malpropre au sac bourré d'argent, de toute évidence quelque communiste ou plus probablement une simple messagère, voulait lui faire risquer sa vie pour soixante-dix mille dollars.

— Impossible, dit-il pour la troisième fois en reprenant son verre sur le parapet.

Il l'éleva au soleil en signe de remerciement et le liquide mousseux scintilla comme s'il était honoré d'être choisi comme offrande au soleil.

Ricardo de Estrana y Montaldo y Ruiz Guerner ne se retourna pas vers sa visiteuse, à qui il n'avait pas offert de champagne pas plus qu'il ne l'avait invitée à s'asseoir. Il l'avait reçue dans sa bibliothèque, avait écouté sa proposition et l'avait déclinée. Et pourtant, elle ne partait pas.

Il entendit ses gros souliers le suivre, frappant lourdement les dalles de sa terrasse.

— Mais soixante-dix mille dollars, c'est deux fois plus que ce que vous recevez généralement.

— Madame, répliqua-t-il d'une voix glacée de mépris, soixante-dix mille dollars c'est deux fois ce que je recevais en 1948. Je n'ai pas travaillé depuis.

— Mais c'est une mission importante.

— Pour vous peut-être. Pas pour moi.

— Pourquoi n'acceptez-vous pas ?

— Cela ne vous regarde pas, madame.

— Avez-vous perdu votre ferveur révolutionnaire ?

— Je n'ai jamais eu de ferveur révolutionnaire.

— Vous devez accepter d'entreprendre cette mission.

Il sentit son souffle derrière lui, la chaleur intense d'une femme nerveuse et transpirante. On sentait sa présence dans les pores de la peau. C'était le fléau de la sensibilité, cette sensibilité qui avait fait de Ricardo de Estrana y Montaldo y Ruiz Guerner précisément Ricardo de Estrana y Montaldo y Ruiz Guerner. Jadis, à trente-cinq mille dollars la mission.

Il but un peu de champagne, abandonnant ses lèvres à sa vibration. Un bon champagne, pas un grand cru. Et, malheureusement, pas même un champagne intéressant, encore que le champagne soit notoirement inintéressant. Terne. Comme cette femme.

— Les masses ont saigné pour la réussite qui est imminente. La victoire du prolétariat sur le système capitaliste raciste oppresseur. Maintenant joignez-vous à nous dans la victoire ou mourez dans la défaite.

— Grotesque ! Quel âge avez-vous, madame ?

— Vous vous moquez de mon ardeur révolutionnaire ?

— Je suis choqué de voir un adulte s'y adonner. Le communisme est bon pour les gens qui ne deviennent jamais adultes. Je prends Disneyland plus au sérieux.

— Je ne puis croire que vous puissiez parler comme ça, vous qui avez combattu la bête fasciste.

Il se retourna pour l'examiner plus attentivement. Elle avait une figure ridée par des années de rage, des cheveux en désordre dépassant d'un simple chapeau noir qui aurait eu besoin d'un nettoyage. Ses yeux étaient las, vieux. C'était un visage qui avait vécu une vie entière de discussions sur les absurdités du matérialisme dialectique et la conscience de classe, loin des endroits où les êtres humains vivaient leur vie. Il pensait qu'elle avait à peu près le même âge que lui, mais elle paraissait vieille et usée comme si elle était hors d'atteinte de la moindre étincelle de vie.

— Madame, j'ai combattu la bête fasciste, et par conséquent je suis libre d'en parler. Elle est exactement semblable à la bête communiste. Une bête est une bête. Et ma ferveur révolutionnaire est morte quand j'ai vu ce qui devait remplacer l'oppression du fascisme. C'était l'oppression de gens aussi assommants que vous. Pour moi, Staline, Hitler et Mao Tse Toung sont identiques.

— Vous avez changé, Ricardo.

— Je l'espère bien, madame. Les gens mûrissent, vous savez, à moins d'être retardés par quelque mouvement de masse ou toute autre maladie de groupe. Si je comprends bien, vous me connaissez ?

— Vous ne vous souvenez pas de moi ?

— Sa voix, pour la première fois, revêtait une certaine chaleur.

— Non, pas du tout.

— Vous ne vous rappelez pas le siège de l'Alcazar ?

— Je m'en souviens.

— Vous ne vous rappelez pas la bataille de Teruel ?

— Je m'en souviens.

— Et vous ne vous souvenez pas de moi ?

— Pas du tout.

— Maria Deloubier ?

Le verre de champagne se brisa sur les dalles de la terrasse. Guerner pâlit.

— Maria ! souffla-t-il. Toi ?

— Oui.

— La douce, la tendre Maria ! Non !

Il contempla le visage hagard et glacé aux yeux vieillis et ne parvint pas à voir Maria, la jeune femme qui avait cru et aimé, qui avait tendu tous les matins ses bras au soleil comme si elle embrassait un monde nouveau.

— Oui, dit la vieille femme.

— Impossible ! Le temps ne fait pas de tels ravages, abolir toute trace de la beauté d'avant.

— Quand on donne sa vie à quelque chose, votre vie s'en va.

— Non. Seulement si l'on donne sa vie à une chose sans vie.

Ricardo de Estrana y Montaldo y Ruiz Guerner posa avec douceur sa main gauche sur l'épaule de la femme. Il sentit la grossièreté du tissu, sur la dureté de l'os.

— Viens. Nous allons déjeuner. Et nous parlerons, dit-il.

— Veux-tu faire cette chose pour nous, Ricardo ? C'est tellement important !

— Nous causerons, Maria. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

À contrecœur, la femme accepta, et pendant le repas matinal de fruits, de fromage et de vin, elle répondit à des questions sur ce qu'elle

avait fait après la dissolution de telle cellule, ou la réussite de telle révolution, ou l'échec de cette agitation-ci et la victoire de celle-là.

Et Guerner apprit où la jeune Maria avait cherché refuge et comprit pourquoi il ne restait devant lui que cette femme sans vie. Maria était une révolutionnaire classique, si intéressée par les masses, les structures du pouvoir et la conscience politique qu'elle en oubliait les êtres humains. Les gens devenaient des objets. Ses réactions positives elle les réservait aux communistes, les réactions négatives, aux non-communistes.

Il était donc facile pour elle de mettre dans le même sac les nazis, les monarchistes, les démocrates, les républicains, les capitalistes. Pour elle, ils se valaient tous. C'était « eux ». Il découvrit aussi qu'elle n'était jamais restée dans un pays où ses efforts révolutionnaires avaient été couronnés de succès. Ceux qui rêvent le plus à la terre promise sont ceux qui ont le plus peur de franchir ses frontières.

Maria se radoucit en goûtant le vin.

— Et toi, Ricardo ?

— J'ai mes vignobles, mon domaine, ma terre.

— Aucun homme ne possède de terre.

— Je possède cette terre autant qu'un homme puisse posséder quelque chose. Je l'ai transformée et ces changements sont à moi. Sa beauté est celle de la nature. Qui, pourrais-je ajouter, se débrouille très bien sans l'aide d'un comité révolutionnaire.

— Tu ne te sers plus de ton habileté ?

— Je m'en sers différemment. Maintenant, je crée.

— Quand tu nous as quittés, tu travaillais aussi pour d'autres, non ?

— Parfois.

— Contre la Révolution ?

— Naturellement.

— Comment pouvais-tu ?

— Maria, j'ai combattu avec les loyalistes pour la même raison que beaucoup d'autres ont combattu avec les fascistes. C'était la seule guerre que nous avions alors à notre disposition.

— Mais tu y croyais. Je sais que tu y croyais.

— J'y croyais, ma chère, parce que j'étais jeune. Et puis j'ai mûri.

— Alors j'espère que je ne mûrirai jamais.

— Tu es devenue vieille sans avoir mûri.

— Ce n'est pas gentil. Mais c'est ce que l'on peut attendre d'un homme qui peut donner sa vie à des coteaux au lieu de la donner à l'humanité ?

Guerner rejeta sa belle tête en arrière et éclata de rire.

— Vraiment. C'est trop. Tu me demandes de tuer un homme pour soixante-dix mille dollars et tu appelles ça servir l'humanité.

— Mais c'est vrai. C'est vrai. Ils représentent une force contre-révolutionnaire que nous n'avons jamais été capables d'abattre.

— Est-ce que tu ne trouves pas bizarre qu'ils t'aient envoyée à moi avec l'argent ?

— Tu avais une réputation autrefois.

— Mais pourquoi maintenant ?

La femme prit entre ses deux mains rougeaudes le gobelet de vin, comme elle l'avait fait quand elle était jeune et belle et douce, et que le vin était moins bon.

— Très bien, Ricardito. Nous suivrons ta forme de pensée parce que tu es le seul qui soit capable de penser. Et personne d'autre, surtout pas un comité, ne peut égaler ta sagesse.

— Ton organisation a plusieurs personnes qui savent efficacement en éliminer d'autres. N'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Alors pourquoi faut-il qu'au bout de vingt ans ils choisissent un mercenaire ? Est-ce qu'ils s'imaginent que je ne parlerai pas si je suis capturé ? Absurde. Ou projettent-ils de me tuer ensuite ? Pourquoi se donner tant de peine ? Ils pourraient trouver quelqu'un d'autre, pour beaucoup moins que soixante-dix mille dollars. Quelqu'un de plus sûr, politiquement, qui aurait moins besoin d'être exterminé. Vrai ?

— Vrai, répondit Maria en buvant encore un peu de ce vin qui la réchauffait.

— Ils m'ont manifestement choisi parce qu'ils savent qu'ils risquent de ne pas réussir avec leurs propres gens. Et comment le savent-ils ? Parce qu'ils ont déjà essayé et échoué. Vrai ?

— Vrai.

— Combien de fois ont-ils essayé ?

— Une fois.

— Et que s'est-il passé ?

— Nous avons perdu huit hommes.

— Ils semblent avoir oublié que ma spécialité est l'élimination d'un seul homme. Deux au plus.

— Ils n'oublient rien.

— Alors pourquoi espèrent-ils que je vais m'attaquer à une compagnie ?

— Ils ne l'espèrent pas. C'est un homme. Il s'appelle Remo, à ce que nous croyons savoir.

— Et il en a tué huit ?

— Oui.

— Avec quelle arme ? Il doit être extrêmement rapide et choisir remarquablement sa ligne de tir. Et naturellement, il est précis.

— Il s'est servi de ses mains, autant que nous puissions le savoir.

Guerner posa son verre.

— De ses mains ?

— Oui.

Il se mit à rire.

— Maria, ma chérie. Je l'aurais fait pour trente-cinq mille dollars. Il est parfait pour mon arme. Et facile.

De nouveau, Ricardo de Estrana y Montaldo y Ruiz Guerner rejeta en arrière sa belle tête pour rire à son aise.

— Avec ses mains ! Buvons un toast à l'homme assez fou pour se servir de ses mains.

Ils levèrent leur verre mais la femme ne but qu'une petite gorgée.

— Autre chose, Ricardo.

— Oui ?

— Je dois t'accompagner.

— Impossible.

— Ils veulent s'assurer que tout sera fait proprement. Il y a une jeune Chinoise qui ne doit pas être tuée. Rien que l'homme et peut-être son vieux compagnon.

Elle tira une photo de son sac, qu'elle avait gardé accroché à son bras, même en déjeunant.

— Ce sont les hommes qui doivent mourir. Le Blanc, absolument. Et cette fille doit vivre.

Guerner prit la photo. Elle avait été prise d'en haut avec un téléobjectif. À cause de l'absence de profondeur de champ et de l'éclairage fluorescent évident qui permettait une ouverture f4, Guerner pensa que l'objectif devait être un deux-cents millimètres.

L'homme oriental était âgé et levait des bras graciles en gesticulant vers la jeune fille. Derrière lui avançait le jeune Occidental à l'air maussade. Il avait des yeux profondément enfoncés, de hautes pommettes, des lèvres minces et un nez fort mais pas gros. Carrure moyenne.

— L'Oriental n'est pas coréen, par hasard ?

— Fais voir, dit Maria en reprenant la photo. Non. Je ne sais pas.

— Sans aucun doute, ils se ressemblent tous pour toi, ma chère révolutionnaire.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Ça pourrait faire quelque chose si c'était un certain type de Coréen. Mais c'est peu probable. Garde la photo. Je l'ai dans la tête.

Dans l'après-midi, Guerner sifflota en retirant un long étui tubulaire en cuir noir du coffre-fort dissimulé derrière le blason de sa famille.

Avec une peau de chamois, il fit briller le beau cuir noir, puis il la replia et la posa sur le lourd bureau de chêne près de la fenêtre. Il plaça l'étui de cuir à côté. Le soleil de l'après-midi allumait des reflets

blancs dans le cuir. Guerner appuya une main de chaque côté de l'étui et, avec un déclic, il s'ouvrit, révélant une crosse Monte-Carlo en noyer admirablement ciré et un canon de fusil noir de soixante centimètres de long.

Ils reposaient tous deux sur du velours violet, comme des bijoux usinés pour l'élégance de la mort.

— Bonjour, chérie, murmura Guerner. Nous allons de nouveau travailler. Es-tu contente ? Tu t'es reposée bien longtemps ?

Il caressa le canon du bout des doigts.

— Tu es magnifique. Tu n'as jamais été plus prête.

— Tu parles toujours à ton arme ? dit Maria en riant.

— Naturellement. Tu crois qu'une arme est purement mécanique ? Oui, tu dois le penser. Tu penses même que les gens sont mécaniques. Mais elle ne l'est pas. Ils ne le sont pas.

— Je posais simplement la question. Ça paraît... je ne sais pas... bizarre.

— Ce qui est encore plus bizarre, ma chère, c'est que je n'ai jamais manqué mon coup. Jamais. Tu ne trouves pas ça bizarre ?

— C'est l'entraînement et l'adresse.

Le sang monta à la figure aristocratique de Guerner, recouvrant les joues comme sur un livre d'enfant à colorier.

— Non ! s'écria-t-il rageusement. C'est le sentiment, la sensation. On doit sentir son arme et sa balle et sa cible. Le tireur doit sentir qu'il est bon de tirer. Alors la trajectoire de la balle est bonne. Ceux qui ratent leur coup ne les sentent pas, ne les insèrent pas avec soin dans leur cible. Je ne rate pas, parce que je sens mes balles dans ma victime. Rien d'autre n'importe. Le vent, l'éclairage, la portée. Aucune importance. Tu manquerais plus facilement le cendrier avec ta cigarette que moi ma cible.

Guerner commença alors à accomplir ses rites, laissant l'arme démontée dans l'étui. Il s'assit au bureau et sonna son maître d'hôtel en tirant un cordon de soie pendant du haut plafond aux poutres apparentes.

Il fredonna tout bas en attendant, sans regarder Maria. Elle ne comprendrait jamais. Elle était incapable de sentir. Et n'ayant pas de sensation, elle ne pouvait apprendre à vivre.

La porte s'ouvrit et le maître d'hôtel entra.

— Merci, Oswald. Apportez-moi mon matériel, je vous prie.

Quelques secondes plus tard, le domestique revint avec un sac de cuir noir, assez semblable à la trousse d'un médecin.

Tout en vidant la trousse sur le bureau, Guerner continua de parler.

— Ceux qui achètent des munitions et qui s'attendent à l'uniformité sont incroyablement stupides. Ils achètent une

approximation et obtiennent par conséquent l'approximation. L'expert doit connaître chaque balle.

Il ramassa une balle d'un gris terne et la fit rouler entre ses doigts, sentant sa propre chaleur imprégner le projectile. Il examina la balle, absorba sa sensation, sa forme, son poids, sa température. Il la déposa à côté de lui, sur la droite du bureau. Il prit ainsi des dizaines de balles, une par une, pour les remettre presque toutes dans le sac noir et en choisit enfin quatre autres qui allèrent rejoindre la première.

D'une petite boîte en bois, il puisa une douille, la tint un instant dans sa main et la remit en place. Il en prit une autre, la soupesa, la fit rouler entre ses doigts et sourit.

— Oui, murmura-t-il en la plaçant avec les balles.

Il continua ainsi, jusqu'à ce qu'il en ait cinq.

— Parfaites. Créées pour être unies. Comme l'homme et la femme. Comme la vie et la mort.

Avec une petite cuillère d'argent, il glissa soigneusement de la poudre blanche dans chaque douille. Elle y coula silencieusement, quelques grains à la fois, apportant à la douille sa charge explosive. Quand il eut fini, il plaça délicatement une balle dans l'ouverture, puis il les disposa une par une dans un appareil chromé, qui les scella avec un léger déclic.

— Maintenant la douille, la balle, la poudre ne font plus qu'un. Qu'un avec le fabricant. Nous serons bientôt prêts.

Soulevant lentement le canon de l'arme de l'étui il le tint devant lui, le porta à son œil et le reposa. Il prit ensuite la crosse, la soupesa, épaula. Avec un murmure de satisfaction, il posa le canon sur le dessus de la crosse et les assembla avec une clef spéciale.

Enfin il se leva.

— Nous y sommes, dit-il et il glissa une cartouche dans la chambre, et repoussa la culasse.

— Seulement cinq balles ? Est-ce que ce sera suffisant pour ce travail ?

— Il n'y a que deux cibles. Deux suffisent. Les trois autres sont pour l'entraînement. Mon arme et moi sommes restés inactifs depuis si longtemps ! Prends les jumelles. Derrière toi, sur l'étagère.

Guerner s'approcha de la fenêtre qui donnait sur sa vallée, avec les vastes pelouses au premier plan, les dernières fleurs du jardin sur sa droite. Le soleil d'automne se couchait, rutilant sur l'Hudson lointain, baignant de sang la vallée.

Maria prit les jumelles Zeiss Ikon 7X35 sur l'étagère et remarqua la poussière sur les verres. Bizarre. Il vénérât sa carabine comme une femme, et il négligeait une fort belle paire de jumelles. Enfin, pensa-t-elle, dans le temps il avait été parfait.

Elle le rejoignit devant la fenêtre ouverte et sentit monter la fraîcheur du soir. Au loin, un oiseau chanta. Elle essuya la poussière des lentilles sur sa manche et ne remarqua pas que ce geste lui attirait un regard de mépris de Guerner.

Il se retourna vers la fenêtre.

— À deux cents mètres, dit-il en levant la main. Il y a un petit animal à fourrure. Je ne peux pas le voir nettement.

Maria porta les jumelles à ses yeux.

— Où ça ?

— À dix mètres environ à gauche du coin du mur de pierre.

Elle se braqua sur le mur et s'étonna de voir qu'à la jumelle le mur paraissait bien mieux éclairé qu'à l'œil nu. Elle se souvint que c'était la caractéristique des bons instruments d'optique.

— Je ne le vois pas.

— Il bouge. Maintenant il est immobile.

Maria suivit le mur et finit par voir un écureuil, assis sur son derrière, ses pattes de devant jointes comme s'il priait. Elle le distinguait à peine.

— Je sais ce que tu vas faire, dit-elle sans cesser de regarder. Tu sais qu'il y a toujours de petits animaux sur ce mur et quand tu tireras il se cachera et tu diras que tu l'as abattu.

Maria entendit la détonation à son oreille juste avant de voir l'écureuil faire une culbute comme s'il avait reçu un coup de pelle sur la tête, une boule de fourrure orangée basculer à la renverse et disparaître derrière le mur pour réparaître dans la même position, mais sans tête. Les pattes frémissaient. La tache blanche du ventre palpitait encore.

— Cet oiseau, murmura Guerner, et une fois encore Maria entendit la douloureuse, détonation et soudain, d'un vol d'oiseaux sombres passant dans le lointain, à trois cents mètres au moins, l'un d'eux tomba.

Elle ne leva pas les jumelles parce qu'elle savait que sa tête aussi avait disparu.

— Un autre écureuil, annonça Guerner et la carabine tonna mais Maria ne vit rien, en partie parce qu'elle avait cessé de regarder.

— Ce n'est possible que si la cible est vivante, expliqua Guerner. C'est le secret. On doit sentir la vie de la cible. On doit la sentir bouger sur l'orbite de sa propre vie. Alors on ne peut pas la manquer.

Il serra son arme sur sa poitrine, comme pour la remercier.

— Quand devons-nous agir contre cet imbécile, ce Remo qui ne se sert que de ses mains ? demanda-t-il.

— Demain matin, répondit Maria.

— Bien. Mon arme est impatiente... La cible, la cible vivante, se donne à vous. Nous voulons faire l'amour avec la cible vivante. Le

secret, c'est qu'on fait l'amour avec la victime.

Sa voix était grave, vibrante. Comme elle l'avait été trente ans plus tôt, se souvint Maria, quand ils faisaient l'amour.

CHAPITRE X

Soixante-dix mille dollars. Comment arrivaient-ils à ce chiffre ? Remo raccrocha et sortit de la cabine dans Adams Street.

Le soleil donnait la vie à Boston, une ville très morte depuis le jour où le premier colon avait tracé les plans de la triste métropole sale jusqu'à ce midi de septembre où l'air était tiède avec juste un soupçon de fraîcheur d'automne.

Remo avait fait ses exercices matinaux au volant de la voiture de location, conduisant toute la nuit depuis Montréal dans le tumulte chamailleur de Chiun et de la jeune Mrs Liu. À un moment donné, alors qu'il renforçait sa respiration, Mrs Liu s'abandonna à des larmes de rage. Chiun se pencha et chuchota à l'oreille de Remo :

— Ils n'aiment pas ça. Hé, hé.

— Chiun, allez-vous en finir, bon Dieu ?

Chiun rit et traduisit la phrase chinoise qui avait provoqué la colère.

— Mon gouvernement m'a envoyée ici officiellement pour identifier mon mari, déclara Mei Soong en anglais. On ne m'a pas envoyée pour subir les insultes de ce vieillard réactionnaire insupportable.

— Je vous montrerai si je suis un vieillard au lit, petite fille. Hé, hé.

— Vous êtes grossier, même pour un Coréen. Êtes-vous seulement capable de vous rappeler votre dernière érection ?

Chiun émit un glapissement de guerre et proféra tout un chapelet d'injures orientales.

Remo ralentit et s'arrêta sur une aire de stationnement.

— C'est bon, Chiun. Devant, à côté de moi.

Immédiatement calmé, Chiun vint monter à l'avant et s'installa en maugréant :

— Tu es un homme blanc. Comme du grain mort moisi. Blanc.

— Je croyais que vous étiez furieux contre elle, pas contre moi.

Remo démarra et reprit l'autoroute où les voitures fonçaient, la plupart d'entre elles échappant au contrôle de leur conducteur. À cent

vingt à l'heure dans une voiture de confort aux ressorts souples, l'automobiliste vise, il ne conduit pas.

— Tu m'as fait honte devant elle.

— Comment ça ?

— En m'ordonnant de venir devant comme un chien. Tu n'as pas de sentiment, pas de considération pour les personnes véritables parce que tu n'es pas une personne. Et devant elle.

— Tous les hommes blancs sont comme ça, déclara Mrs Liu. C'est pourquoi ils ont besoin de chiens courants comme vous pour travailler pour eux.

— Merde, dit Remo, résumant ainsi la situation.

Il avait semé deux des voitures qui le suivaient quand il avait quitté la route. Mais la dernière était toujours là. D'une main, Remo défit la cellophane rouge enveloppant une boîte de pastilles pour la toux posée sur le tableau de bord. Il la lissa de son mieux puis il la tint devant ses yeux pour regarder au travers tout en roulant dans la nuit.

Il continua de regarder à travers le filtre rouge pendant deux bonnes minutes, en poussant la voiture à la limite de sa puissance. Cent vingt, cent quarante. Cent cinquante. En arrivant au sommet d'une côte avec la voiture suiveuse à quatre cents mètres derrière lui il aperçut ce qu'il cherchait. Dès qu'il plongea dans la descente il éteignit ses phares et lâcha le bout de cellophane rouge. Ses yeux, maintenant bien habitués à l'obscurité, repèrent la sortie de Boston et, tous feux éteints, à plus de cent cinquante, il se lança sur la bretelle et commença à ralentir sans freiner.

Dans son rétroviseur, il vit la voiture filer sur l'autoroute en direction de New York. Adieu au numéro trois.

— Péquenaud, dit Chiun. Un vrai péquenaud. Froussard. L'idée ne t'est jamais venue que tu risquerais moins ta vie si tu t'arrêtais pour combattre ?

— Vous pouvez attacher votre ceinture.

— Je suis ma propre ceinture de sécurité. Mais c'est parce que je sais contrôler mon corps comme doivent le faire les gens civilisés. Tu devrais peut-être attacher ta ceinture. Hé, hé.

— Excès de vitesse, conduite déraisonnable, intervint Mrs Liu. Savez-vous qu'en conduisant à ces vitesses on dépense plus d'essence qu'en roulant lentement ? D'ailleurs, je veux retrouver mon mari, où qu'il soit, et non le précéder au ciel.

— Merde, répéta Remo et ce fut son dernier mot jusqu'à l'arrivée à Boston.

Il se demanda s'il avait eu raison de semer les voitures. Mais sa mission était de retrouver le général Liu, non de mettre sa femme en danger. Ses poursuivants le retrouveraient, si ce n'était déjà fait, et il voulait les rencontrer selon ses propres termes, quand ses décisions ne

seraient pas gênées par la nécessité de protéger la fille.

Maintenant il était à Boston, il était un peu plus de midi et il se sentait quelque peu jubiland à l'idée que quelqu'un trouvait que sa mort valait soixante-dix mille dollars. Mais en retournant à l'hôtel une vague colère l'envahit. Seulement soixante-dix mille ?

Récemment, un joueur de basket-ball avait fait l'objet d'un procès pour avoir quitté son équipe, l'équipe en question prétendant qu'il valait quatre millions de dollars. Quatre millions et la vie pour ce type, et seulement soixante-dix mille dollars pour sa propre mort !

Dans le hall de l'hôtel, Remo sentit un regard sur lui. L'impression n'était pas forte parce que la colère avait presque émoussé ses sens. En prenant le double de la clef de sa chambre, il remarqua une femme malpropre en robe et chapeau noirs qui lisait un journal. Mais ses yeux ne suivaient pas les lignes.

Il devait peut-être vendre des billets ? Il envisagea un instant de faire payer tous ceux qui les suivaient, Chiun, la fille et lui. Il pourrait ainsi aborder la femme et lui dire : « Euh ! écoutez. Nous sommes le truc dans le vent cette semaine. Nous serons à Fenway Park samedi et ce soir-là vous pourrez nous suivre gratuitement. Je vous recommande une bonne loge comme ça vous pourrez utiliser un couteau ou même vos mains si l'un de nous s'approche un peu trop. »

Mais Remo était mieux entraîné que ça. On ne laissait jamais voir qu'on se savait filé. On ne révélait rien. Chiun l'avait bien dit, pendant les premières semaines d'entraînement à Folcroft quand les poignets de Remo étaient encore douloureux après avoir reçu le courant de la chaise électrique : « La peur c'est très bien pour toi. Mais ne la communique jamais à ta victime. Ne lui impose jamais ta volonté. Ne la laisse jamais savoir que tu existes. Ne donne rien de toi. Sois comme le vent bizarre qui ne souffle jamais. »

Remo avait pris cela pour une des nombreuses énigmes qu'il ne comprenait pas et il lui avait fallu des années avant de perfectionner l'art de se sentir observé.

Certaines personnes en sont capables à l'occasion, spontanément, en général dans une foule.

Pour Remo c'était partout, à tout moment. Comme dans le hall de l'hôtel Liberty. Avec la vieille dame apparemment inoffensive.

Il se dirigea sans se presser vers l'ascenseur. Soixante-dix mille dollars ! Minable. La cabine s'arrêta au onzième étage. Un joueur de basket-ball qui valait quatre millions !

La porte se referma derrière lui. Comme la cabine repartait, il fit un bond puissant, la poitrine dilatée pour toucher le plafond à deux mètres soixante-dix. Et il retomba en dribblant un ballon de basket imaginaire, avec un petit cri de victoire.

Il avait vu jouer Lew Alcindor, une fois, et avec ce bond il lui

aurait sauté par-dessus. Avec la plupart de ses bonds, pensa Remo. Tout ce que Lew Alcindor faisait mieux que lui, c'était d'être plus grand. Et, naturellement, trouver un meilleur emploi. Un emploi présentant non seulement les avantages d'une retraite, mais simplement une retraite.

Remo se demanda si, lorsque ce dernier jour viendrait, on retrouverait la moindre trace de son corps. « C'est le business, trésor », se dit-il et il ouvrit la porte de la chambre.

Chiun était assis au milieu du tapis, les jambes croisées, et fredonnait joyeusement un petit air monotone sans nom ni mélodie, qui lui servait à exprimer le bonheur. Remo eut immédiatement des soupçons.

— Où est Mei Soong ? demanda-t-il.

Chiun leva des yeux presque rêveurs. Il portait son kimono de soie tout blanc, un des quinze qu'il avait apportés. Remo avait une valise, la fille trimbalait toutes ses affaires dans les poches de son manteau et Chiun avait une malle-cabine.

— Elle va bien, dit-il à Remo.

— Où est-ce qu'elle va bien ?

— Dans la salle de bains.

— Elle prend une douche ?

Chiun se remit à fredonner.

— Est-ce qu'elle prend un bain ?

— Oooooouuah, hummmmmm, oooooouuah... nii... chuuuu...
mmmmmmmmmm.

— Chiun, qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Comme tu l'as suggéré, je me suis assuré qu'elle ne s'enfuirait pas.

— Salaud !

Remo se précipita dans la chambre voisine. Il en avait pris trois, celle du milieu étant celle de Mrs Liu. La porte de la salle de bains était fermée à clef, de l'extérieur.

Remo ouvrit. Et il la vit.

Elle était suspendue à la tringle du rideau de la douche, troussée comme un gibier rapporté au village pour un festin. Ses poignets étaient liés avec des lambeaux de drap déchiré et accrochés à la tringle chromée. Ses pieds étaient ligotés de même, accrochés pareillement et son corps formait un U ; elle regardait le plafond, la bouche bâillonnée, ses épais cheveux noirs tombant vers le sol, et ses vêtements étaient en tas, sur le carrelage à côté de la baignoire. Elle était entièrement dénudée.

Ses yeux étaient rouges de peur et de colère et elle implora Remo du regard quand il ouvrit la porte.

Rapidement, il lui délia les pieds et les posa avec douceur sur le

rebord de la baignoire, puis il lui détacha les mains. Dès qu'elle eut les mains libres elle se jeta à sa gorge en essayant d'enfoncer ses ongles dans la chair. Mais Remo lui saisit les deux poignets de la main gauche, – et de l'autre il lui défit son bâillon.

— Ne bougez pas, dit-il.

Elle lui hurla quelque chose en chinois.

— Allons, du calme. Causons un peu.

— Causer, espèce d'animal fasciste ! Vous m'avez ligotée !

— Jamais de la vie !

— Votre chien courant l'a fait.

— Il a perdu la tête. Il ne recommencera pas.

— Ne me prenez pas pour une enfant, animal. Je connais tous les tours. Votre collègue m'injurie. Vous êtes aimable et vous me persuadez des vertus du capitalisme. Vous faites ça parce que vous avez tué le général Liu et maintenant vous désirez que je me joigne à votre clique capitaliste et que je fasse un rapport mensonger à la République populaire de Chine.

— Ce n'est pas une combine, assura Remo. Je suis navré.

— La parole d'un capitaliste. Comment pourrais-je me fier à une personne dépourvue de conscience sociale ?

— Je ne mens pas.

Remo vit son corps se détendre. Il lui lâcha les poignets. Elle laissa retomber ses mains et parut vouloir ramasser ses vêtements mais soudain elle expédia un coup de poing sournois que Remo évita sans même bouger les pieds ni changer d'expression.

— Salaud ! glapit-elle plus furieuse encore d'avoir manqué son coup. Je quitte ce pays tout de suite et je retourne au Canada et de là chez moi. Vous pouvez m'en empêcher en me tuant comme vous avez tué mon mari. Mais ma disparition sera l'ultime preuve dont mon gouvernement a besoin, de la perfidie de votre pays.

Remo la regarda enfiler sa grossière petite culotte blanche, d'un tissu dont ne voudrait jamais une Américaine ou une Japonaise.

La mission avait maintenant échoué. Il avait été retiré de sa fonction normale, nommé garde du corps pour empêcher précisément ce qui venait de se passer – ou quelque chose de pire – et il regardait à présent Mei Soong se préparer à partir, la paix du D^r Smith et du président fondant à la chaleur de sa rage.

Comme il avait déjà abandonné sa fonction il se dit qu'il pourrait aussi bien l'abandonner encore plus. C'était une partie cinglée, et si le goal était soudain envoyé jouer les trois-quarts arrière et bien, bon Dieu, il jouerait de la façon qu'il jugerait la meilleure.

Pendant que Mei Soong se contorsionnait pouragrafer son soutien-gorge par-dérrière, Remo s'approcha et le dégrafa. Elle essaya de lui échapper en ruant vers son entrejambe, mais Remo la fit pivoter

et, en riant, il la porta dans la chambre et tomba sur elle, sur le dessus de lit beige, l'enfonçant dans le matelas tandis qu'elle lui martelait la tête de ses poings furieux.

CHAPITRE XI

Dans l'autre chambre, Chiun s'amusait en lisant une analyse détaillée démontrant combien le *New York Times* comprenait mal le chaos qui régnait en Chine. L'article de la une parlait d'éléments militaristes désireux d'empêcher la visite en Amérique du Premier ministre, et de la volonté des « dirigeants plus stables » – à cela Chiun renifla de mépris – de nouer des relations solides avec les États-Unis.

À Washington, précisait le *Times*, le président préparait toujours la visite officielle du Premier ministre mais selon certaines rumeurs il craignait que les Chinois l'annulent.

Chiun posa le journal. La presse commençait à avoir vent de la disparition du général Liu. Cela risquait d'être grave.

Mais annuler le voyage ? Pas si les Chinois pensaient qu'il y avait moyen d'extorquer ne serait-ce qu'un dollar aux crétins qui gouvernaient les U.S.A.

Son attention fut distraite par du bruit venant de la chambre de Mei Soong, et il pencha la tête pour écouter.

Derrière la porte, Remo avait immobilisé les genoux de Mei Soong avec son corps et de la main gauche il lui ligotait les deux poignets au-dessus de sa tête. Son joli visage lisse était convulsé, les dents serrées, les lèvres pincées, les yeux plissés ; c'était un masque de pure haine.

— Animal, animal, animal, cria-t-elle et Remo lui sourit pour qu'elle puisse voir son calme et le comprendre, qu'elle sache que son désir ne l'affaiblissait pas et qu'il se contrôlait parfaitement.

Le corps de Mei Soong serait l'instrument de Remo. Il utiliserait à ses propres fins sa haine et sa lutte violente, parce qu'en se débattant elle avait abandonné tout contrôle et il ne lui restait plus qu'à exploiter cela.

Il glissa sa main droite sous les fesses lisses et déchira la culotte d'étoffe grossière. Du bout des doigts il pétrit les muscles fessiers, tout en gardant une figure impassible. Sa main remonta au creux des reins, et redescendit sur l'autre fesse.

Il songea un instant à l'embrasser sur la bouche mais jugea que le

moment n'était pas venu. Il ne faisait pas cela pour s'amuser. Chiun l'avait même privé de ça. Il avait réussi l'impossible. Il avait rendu le sexe assommant.

Cela s'était passé au cours d'une des premières sessions d'entraînement, une période d'un mois au gymnase Plensikoff à Norfolk en Virginie, un petit bâtiment près de Granby Street, dont une poignée de personnes seulement savaient que ce n'était pas un entrepôt abandonné.

Cela avait commencé par les sermons, les énigmes, et finalement Remo avait demandé :

— Bon, d'accord, quand est-ce que je baise ?

Chiun avait parlé de l'orgasme, qui était indispensable dans les rapports uniquement quand il n'y avait rien d'autre pour unir deux êtres. Chiun était assis sur le plancher de la salle, en kimono bleu pâle brodé d'oiseaux jaunes.

— Quand est-ce que je baise ? répéta Remo.

— Je vois que nous avons dépassé ton temps d'attention habituel de deux minutes : Si une femme nue entrait ici, est-ce qu'elle retiendrait ton attention ?

— C'est possible. Mais il faudrait qu'elle ait de grosses boîtes à lait.

— L'esprit américain ! Tu devrais être distillé et mis en bouteille pour devenir l'essence de l'esprit américain. Bon. Imagine la femme, là, debout.

— Je savais que c'était trop beau pour être vrai, grogna Remo.

Le plancher était dur et il avait les fesses engourdis. Il changea de position et vit Chiun lui lancer un regard désapprobateur. Le soleil de l'après-midi filtrait par les vitres couvertes de poussière et Remo suivit le vol d'une mouche, jusqu'à ce qu'elle disparaisse entre les fenêtres pour réparaître à nouveau dans le rayon de soleil.

— Est-ce que tu te concentres ?

— Oui, répondit Remo.

— Tu mens.

— Bon. Bon. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Que tu vois une femme nue debout devant toi. Crée sa silhouette. Vois ses seins. Ses hanches, la jonction de ses jambes. Tu la vois ?

Remo voulut faire plaisir au vieux monsieur.

— Ouais, je la vois.

— Tu la vois, ordonna Chiun.

Remo la vit.

— Mais tu regardes mal. Comment est sa figure ?

— Je ne vois pas sa figure.

— Ah, très bien. Tu ne peux pas voir sa figure parce que c'est

ainsi que tu vois les femmes. Sans figure. Maintenant essaye de voir son visage. Je vais te le dessiner. Simplement. Et je te dirai ce qu'elle ressent, là debout sans vêtements. Qu'est-ce qu'elle ressent, à ton avis ?

— Elle a froid.

— Non. Elle ressent exactement ce qu'on lui a appris à ressentir dès l'enfance. Ça pourrait être de la gêne, de l'excitation, ou de la peur. Du pouvoir, peut-être. Mais ses sentiments à l'égard du sexe sont sociaux. Et c'est la clef pour réveiller les sens d'une femme. Au moyen de son éducation. Nous devons, vois-tu...

Remo compta deux autres mouches, engagées dans un combat aérien. Les lampes du plafond étaient allumées mais elles étaient faibles et n'éclairaient guère, se contentant de signaler leur présence.

Sur ce, Remo encaissa une gifle.

— C'est important, dit le vieux monsieur.

— Merde, gronda Remo, la joue brûlante.

Il suivit le sermon tant que sa joue resta brûlante, ce qui dura approximativement une demi-heure, et il apprit comment libérer les sens d'une femme, le bon moment, le contrôle de lui-même, et à se servir de son propre corps comme d'une arme contre celui de la femme.

La prochaine fois qu'il coucha avec une fille elle connut l'extase et Remo fut moins que satisfait. Il essaya encore, avec une autre. Cette fois, ce fut pour lui comme un exercice, et un plaisir délirant pour sa partenaire. Un troisième essai le convainquit que Chiun avait réussi à lui voler son plaisir sexuel, et à le transformer en une arme de plus.

Et maintenant, dans une chambre d'hôtel de Boston, Remo se servait de cette arme pour assaillir l'esprit et le corps d'une jeune Chinoise aux jeunes seins petits mais délicieusement symétriques.

Il la laissa se tordre sous lui jusqu'à ce qu'elle commence à transpirer, à haleter, sans jamais cesser de lui pétrir le bas du dos. Quand il sentit son corps tiède et doux se débattre de moins en moins, acceptant le fait qu'il était inexorablement couché sur elle, acceptant au moins sa présence parce qu'elle n'y pouvait rien, la présence d'un Blanc capitaliste sur le point de la violer, un homme qu'elle haïssait... il interrompit le massage de l'échine et fit lentement passer le bout de ses doigts le long de la cuisse droite jusqu'au genou, très lentement pour qu'elle ne songe pas à un mouvement délibéré.

Elle le regardait avec résignation, les yeux ternes et la bouche pincée, sans rien dire, mais tous ses muscles étaient enfin vivants et chauffés et prêts.

Il la regarda dans les yeux en laissant sa main droite reposer sur le genou, comme s'il ne la déplacerait jamais, comme s'ils allaient rester ainsi pendant des jours et des jours d'ennui. Il respira sa

fraîcheur, un parfum défiant tous les flacons, l'odeur saine et vibrante de la jeunesse. Elle avait la peau dorée et satinée, la figure ronde et lisse, les yeux d'un noir profond. Alors au fond des prunelles Remo distingua quelque chose, le léger désir de sentir sa main caresser de nouveau la cuisse.

Il le fit mais en hésitant et plus lentement encore. Et il revint plus vite au genou, puis il passa vers l'intérieur de la cuisse, en longues caresses régulières qui s'arrêtaient toujours avant, juste avant le point crucial. Les sombres mamelons couronnant les seins dorés durcirent et Remo abaissa sa bouche sur leurs cercles concentriques, puis il traça une ligne du bout de la langue jusqu'au nombril, sans jamais interrompre la lente pression rythmée sur le tendre intérieur de la cuisse.

Il vit sa bouche s'amollir. Elle se laisserait prendre, même si elle ne le voulait pas. C'était ce qu'elle se disait. Mais elle se mentait. Elle le désirait.

Remo tenait toujours les fins poignets au-dessus de la tête de Mei Soong. Il avait rompu le schéma du viol. S'il la lâchait, elle serait contrainte par son éducation de tenter de lui échapper. Alors il continuait de les maintenir. Mais sans serrer.

De la main droite, il lui travailla les seins, le ventre, les épaules, les cuisses avant de se hasarder enfin vers son essence moite. Elle gémissait.

— Salaud de Blanc, salaud de Blanc...

Puis, la pénétration mais pas totale, avec retenue, attendant qu'elle exige. Et elle exigea.

— Salaud, je veux... je veux...

Ses yeux noirs disparaissaient presque sous les paupières supérieures. Remo lui lâcha les poignets et se remit à lui pétrir les fesses, des deux mains cette fois, en augmentant la pression, en augmentant la pénétration, en faisant pression au maximum sur son organe sensoriel, lui imposant l'orgasme par sa volonté ; il la maintint à l'apogée pour un bref instant, et la laissa se détendre dans les cris hystériques habituels de la femme.

— Ah ! glapit Mei Soong, en extase et les yeux fermés. Ah Mao ! Ah Mao !

Remo se retira brusquement et se redressa. En d'autres circonstances, il serait resté mais à présent il avait besoin qu'elle le suive, qu'elle ne sache pas s'il la désirerait encore. Alors il la laissa épuisée sur le lit et remonta la fermeture de sa braguette, ayant exécuté son numéro tout habillé.

Et puis il vit Chiun sur le seuil, qui secouait la tête.

— Mécanique, dit-il.

— Qu'est-ce que vous voulez, nom de Dieu ? cria rageusement

Remo. Vous me donnez vingt-cinq exercices précis à suivre et puis vous appelez ça de la mécanique !

— Il y a toujours de la place pour l'art.

— Vous ne voulez pas me montrer comment on fait ?

Chiun ignora la question.

— D'ailleurs, faire ça devant une autre personne est répugnant. Mais vous autres Américains et Chinois vous êtes des cochons.

— Et vous, vous n'êtes pas rien ! gronda Remo qui avait pris moins de plaisir dans les ébats sexuels qu'un homme, de l'autre côté de la rue, ne comptait en prendre dans la mort de Remo.

CHAPITRE XII

Chiun, il faut que je vous parle, dit Remo.

Il ferma la porte, laissant Mei Soong encore vautrée sur le lit, épuisée, vidée.

Chiun s'assit sur la moquette grise, les jambes croisées dans la position du lotus. Sa figure était passive.

Remo s'assit devant lui. Il pouvait maintenant, s'il le désirait, rester ainsi pendant des heures sans bouger, car il y avait des années qu'il travaillait sa concentration et le contrôle de son corps. Il était plus grand que Chiun, mais dans cette position leurs yeux étaient à la même hauteur.

— Chiun. Il va falloir que vous retourniez à Folcroft. Je regrette, mais vous causez vraiment trop d'ennuis.

Et alors soudain Remo saisit quelque chose, qu'il n'était pas sûr de saisir. Il ne parvenait pas à le définir. Pas chez Chiun. Chez toute autre personne, il aurait reconnu une préparation à l'attaque, ou une décision d'attaquer. Mais chez Chiun, c'était impossible. D'abord parce qu'il savait que Chiun avait éliminé tout mouvement révélateur, au moins autant qu'il en était capable, jusqu'à la première lueur de préparation qui pouvait être parfois surprise au fond des yeux mais plus souvent dans le déplacement infime de la colonne vertébrale. La plupart des experts de la profession apprenaient à ne rien révéler par les yeux mais le déplacement de la colonne vertébrale équivalait à une pancarte.

Et Remo, s'il n'avait pas su que Chiun ne laissait passer aucun signe, s'il n'avait pas su que Chiun avait pour lui une profonde affection, aurait juré qu'à ce moment, dans cette chambre d'hôtel de Boston, avec les portes fermées et les rideaux tirés, Chiun venait de décider de le tuer.

— Quelque chose te trouble, dit Chiun.

— À vrai dire, vous êtes devenu impossible. Vous allez faire échouer cette mission avec vos sottises à propos des Chinois. Je ne vous ai encore jamais vu moins que parfait, et en ce moment vous vous conduisez comme un enfant.

— Smith a ordonné que tu me renvoies là-bas ?

— Allons, ne vous fâchez pas. Ce n'est qu'une décision professionnelle.

— Je demande si Smith a ordonné mon retour.

— Et si je vous répondais oui, est-ce que ça vous faciliterait les choses ?

— Je dois le savoir.

— Non. Smith ne l'a pas ordonné. C'est moi qui le veux.

Chiun leva délicatement sa main droite, indiquant qu'il désirait préciser un point et que Remo devait écouter attentivement.

— Je vais t'expliquer, mon fils, pourquoi je fais des choses que tu ne comprends pas. Pour comprendre les actes, il faut comprendre la personne. Je dois te parler de moi et de mon peuple. Et tu sauras pourquoi je fais ce que je fais et pourquoi je hais les Chinois.

« Beaucoup de gens peuvent me considérer comme un homme mauvais, un tueur professionnel, un homme qui apprend à d'autres à tuer. Tant pis. Mais je ne suis pas mauvais. Je suis bon. Je fais ce que je dois faire. C'est notre manière de vivre à Sinanju, un mode de vie dont nous avons besoin pour survivre.

« Tu appartiens à un pays riche. Même les plus pauvres contrées de l'Occident sont riches à côté de mon pays. Je t'ai dit de petites choses sur mon village de Sinanju. Il est pauvre comme tu ne peux pas imaginer la pauvreté. La terre ne peut nourrir qu'un tiers des familles qui vivent là-bas. Dans les bonnes années.

« Avant de découvrir un moyen de survivre, nous détruisions la moitié de nos bébés filles à la naissance. Nous les jetions tristement dans le golfe, en disant que nous les renvoyions à la maison, pour renaître en des temps meilleurs. Pendant les famines, on renvoyait les bébés mâles à la maison de la même façon, pour attendre un autre moment plus propice à la naissance. Je ne crois pas qu'en les jetant dans le golfe nous les renvoyions à la maison. Et je ne pense pas que la plupart des nôtres le croyaient. Mais c'est plus facile pour une mère que de dire qu'elle donne son enfant aux crabes et aux requins. C'est un mensonge pour rendre le chagrin plus supportable.

« Imagine la Chine comme le corps et la Corée comme le bras. Sous l'aisselle, il y a Sinanju, et à ce village les seigneurs de la Chine et les seigneurs de la Corée exilaient les gens. Des princes du sang qui avaient trahi leur père, des sages, des magiciens qui avaient mal agi. Un jour, en l'an 400 de votre ère et en notre jour des rossignols, un homme est venu à notre pauvre village.

« C'était un homme comme nous n'en avons jamais vu. Il paraissait très différent. Il venait de l'île au-delà de la péninsule. Du Japon. Il était du temps avant le ninjut-su, avant le karaté, avant tout. Dans son île, il était maudit parce qu'il avait pris pour femme sa mère.

Mais il était innocent. Il ne savait pas qu'elle était sa mère. On l'avait puni, néanmoins, en lui crevant les yeux avec des bâtons de bambou. »

La voix de Chiun se mit à frémir tandis qu'il singeait un ton pompeux.

— Nous te chassons à la lie de ce pays. La mort est trop bonne pour toi, dit le capitaine japonais au pauvre aveugle. Et l'aveugle répondit...

À présent la voix de Chiun exprimait l'intégrité. Il leva les yeux au ciel.

— L'aveugle répondit : « Écoute. Vous qui avez des yeux, vous ne voyez pas. Vous qui avez un cœur, vous ne connaissez pas la miséricorde. Vous, qui avez des oreilles, vous n'entendez pas les vagues se briser contre votre bateau. Vous, qui avez des mains, ne réconfortez pas. Malheur à vous quand votre dureté de cœur reviendra et qu'aucune colombe ne volera en paix. Car je vois un peuple qui réglera vos mesquines discordes. Je vois les hommes des hommes. Je vois un peuple de bonté, apportant sa colère à vos folles disputes. À dater de ce jour, quand vous approcherez de Sinanju, apportez l'argent pour les guerres que vous ne pouvez pas livrer. C'est le tribut que je vous impose, à vous et à tous ceux qui ne sont pas de ce village. Pour payer les services que vous ne pouvez pas vous rendre à vous-mêmes, car vous ne connaissez pas la piété. »

Chiun était visiblement enchanté de son histoire.

— Maintenant, mon fils, dis-moi ce que tu penses de ce récit. En toute vérité.

Remo hésita.

— La vérité, insista Chiun.

— Je crois que c'est la même chose que les bébés qui retournent à la maison. Je crois que les gens de Sinanju sont devenus des assassins professionnels parce qu'ils n'avaient aucun autre moyen de gagner leur vie. Je crois que cette histoire n'est qu'un simple moyen de rendre plus acceptable un bâton merdeux.

La figure de Chiun se rétrécit, les rides normales devinrent crevasses, les yeux noisette fulgurèrent. Ses lèvres étaient de minces traits maléfiques.

— Quoi ? C'est là la vérité ? Tu ne vas pas la reconsidérer ?

— Si je dois perdre votre affection, petit père, parce que je dis la vérité, alors je la perdrai. Je ne veux pas de mensonge entre nous parce que ce que nous possédons meurt avec un mensonge. Je crois que votre histoire de Sinanju est un mythe, inventé pour expliquer une réalité.

Le visage de Chiun se détendit et il sourit.

— Je le crois aussi. Hé, hé ! Mais tu as presque menti parce que tu ne voulais pas m'offenser. Hé, hé !

C'est une belle histoire, non ?

— Très belle.

— Bon, revenons à nos affaires. En l'an 1421, l'empereur Chu Ti embaucha notre maître, l'homme qui faisait vivre le village.

— Un seul homme ?

— Il n'en faut pas plus. Si l'homme est assez bon, il suffit pour nourrir les faibles et les pauvres et les vieux du village, tous ceux qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. Et notre maître a emporté avec lui en Chine le sabre de Sinanju, sept pieds de long et du métal le plus fin. Sa tâche était d'exécuter les architectes et les bâtisseurs du T'ai-ho Tien, la salle du trône, parce qu'ils l'avaient construite et connaissaient les passages secrets.

— Pourquoi avait-il besoin d'un sabre ?

— La main est pour l'attaque. Mais le sabre est pour l'exécution.

Remo hocha la tête.

— Il a accompli son devoir à la lettre. Dans l'après-midi où le T'ai-ho Tien était achevé, l'empereur fit venir tous les architectes et tous les maçons dans le passage secret, où il leur dit qu'ils recevraient leur récompense.

« Mais il n'était pas là pour les récompenser. Seulement le maître. Ouaah, le sabre vola sur la droite. Ouaah, le sabre vola sur la gauche. Ouaah, le sabre descendit et peu d'hommes qui étaient là virent la lame et comprirent ce qui se passait. Ouaah. »

Chiun tenait à deux mains un grand sabre imaginaire. Il devait être imaginaire parce qu'aucun sabre de sept pieds ne pourrait voltiger aussi vite et avec si peu d'efforts.

— Ouaah. Et il laissa le sabre là avec les cadavres, pour revenir le chercher une fois qu'il serait payé. Mais avant de le payer, l'empereur l'invita à dîner. Et le maître dit : « Je ne peux pas. Mon peuple a faim. Je dois retourner avec leur subsistance. » C'est la vérité que je te dis, Remo. Et l'empereur donna au maître un fruit empoisonné. Et le maître fut réduit à l'impuissance.

— Vous n'avez pas une défense contre le poison ?

— Il n'y en a qu'une. Ne pas manger. Connaître sa nourriture. C'est aussi ta faiblesse, mon fils. Encore que personne n'a besoin de t'empoisonner puisque tu t'empoisonnes tous les jours. Pizzas, hot dogs, rosbif, purée de pommes de terre, la peau du poulet. Beueueueh. Bref, le maître se réveilla dans un champ, à cause de sa grande force, simplement engourdi. À pied, faible, et sans ses pouvoirs, il retourna à Sinanju. Quand il arriva, on recommençait à renvoyer les nouveaux-nés à la maison.

Chiun baissa la tête. Il regarda le tapis.

— Pour moi, échouer c'est renvoyer les enfants à la maison. Je ne peux pas faire ça, même si tu es ma mission. Car aujourd'hui, je suis le

maître.

— C'est pas de veine pour vous, Chiun, ça ne me regarde pas, dit très froidement Remo.

— Tu as raison. C'est pas de veine pour moi.

— Et les architectes et les maçons ? Pourquoi méritaient-ils la mort ?

— C'est le prix que l'on doit s'attendre à payer quand on travaille pour les Chinois.

— Et Sinanju a payé ce prix aussi...

Remo avait dépassé le stade de la colère, il sombrait dans un tourbillon de frustration, incapable de s'en prendre à quoi que ce fût qui ne le blesserait pas davantage. Il avait toujours su que Chiun était un professionnel et que si besoin était, lui-même serait sacrifié. Mais il n'aimait pas l'entendre dire.

— On doit toujours payer le prix. Rien n'est gratuit, reprit Chiun. Tu le payes, en ce moment. Tu es découvert, connu, ton arme la plus puissante, la surprise, t'a été enlevée. Tu n'as pas d'enfants dont la vie dépend de toi, pas de mère pour se raconter des mensonges parce que tu as échoué. Ton art peut t'apporter la bonne vie. Pars. Fuis.

L'angoisse que Remo avait éprouvée faisait place à une nouvelle douleur, la peine de dire à un bon ami une chose qu'on ne se dit même pas à soi-même. Il se pencha en avant, espérant éviter de la dire à Chiun.

— Qu'est-ce qui se passe, Chiun ? Vous n'avez pas le courage de me tuer ?

— Ne sois pas bête. Bien sûr que je te tuerais. Mais la mort serait plus facile pour moi.

— Je ne peux pas abandonner cette mission.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai des enfants aussi. Et ils sont renvoyés à la maison, par l'héroïne, par la guerre, par le crime, par des gens qui trouvent très bien de faire sauter des immeubles et d'abattre des policiers et de déformer les lois de notre pays jusqu'à ce qu'elles ne protègent plus personne. Les enfants qui en souffrent sont les miens. Et si nous avons une chance, qu'un jour il n'y aura plus de guerre, nos rues seront sûres, les enfants ne seront pas empoisonnés par de la drogue et les hommes volés par d'autres hommes, alors ce jour-là je m'enfuirai. Alors, ce jour-là, je déposerai le sabre de ma nation. Mais jusqu'à ce jour, je ferai mon boulot.

— Tu feras ton boulot jusqu'à ce que tu sois tué.

— C'est le business, trésor.

— C'est le business, dit Chiun.

Et puis ils sourirent, Chiun d'abord puis Remo, parce qu'ils ressentaient ce premier petit picotement qui vous dit que quelqu'un

vous vise, et parce qu'ils pensaient qu'il serait bon de se remettre à utiliser leur corps.

On frappa à la porte.

— Entrez, cria Remo en se relevant.

Il fut heureux de se dégourdir les jambes. La porte s'ouvrit, et la femme qu'il avait pris soin de ne pas remarquer alors qu'elle l'observait dans le hall entra. Elle avait maintenant un uniforme de femme de chambre.

— Monsieur, murmura-t-elle. Votre climatiseur fonctionne mal. Nous devons l'arrêter et ouvrir la fenêtre.

— Je vous en prie, dit aimablement Remo.

La femme, lançant plus de signaux que la grande gare centrale de New York, entra d'un pas lourd et ouvrit les rideaux. Elle ne regarda ni Chiun ni Remo, mais passa d'un pas raide, programmé, en transpirant même.

Chiun fit une grimace, exprimant presque le choc, devant l'incompétence de cette embuscade. Remo réprima un rire.

La femme ouvrit la fenêtre et Chiun et Remo aperçurent en même temps le tireur de l'autre côté de la rue, dans une pièce à un étage au-dessus du leur. C'était aussi facile que si la femme avait braqué une torche électrique sur la chambre d'en face.

Remo lui saisit les deux mains.

— Ah dites, je ne sais vraiment pas comment vous remercier. Je veux dire, quoi, on commençait à étouffer ici.

— Ce n'est rien, dit la femme en essayant de se dégager.

Remo fit légèrement pression derrière ses pouces et la regarda dans les yeux. Elle avait évité son regard, mais ce n'était plus possible.

— Ce n'est rien, répéta-t-elle. Je suis heureuse d'avoir pu rendre service.

Son pied gauche se mit à taper nerveusement.

— Je voudrais téléphoner à la réception pour les remercier de votre aide.

— Oh non ! Ne faites pas ça. Ça fait partie du service.

La femme était tellement prisonnière de sa tension qu'elle avait débranché toutes ses sensations, de crainte d'exploser. Remo la lâcha. Il savait qu'elle ne se retournerait pas en sortant de la chambre, mais qu'elle courrait là où elle devait courir.

Remo les voulait tous les deux, ensemble. Il ne voulait pas de cadavres dans sa propre chambre, ni encombrant son couloir. Mais s'il les prenait dans leur pièce, vite fait bien fait, proprement, et ensuite, peut-être un petit morceau. Il n'avait rien mangé depuis la veille.

Elle sortit en chancelant et claqua la porte derrière elle. Remo attendit un moment puis il dit à Chiun :

— Vous Savez, je me taperais bien des fruits de mer, ce soir.

— Le tireur est allé à Sinanju, déclara Chiun.

— Ouais, je le pensais bien. Je l'ai senti qui nous braquait à travers les stores.

Remo posa sa main sur le bouton de porte.

— Incroyablement efficace, dit Chiun, sauf naturellement quand c'est incroyablement inefficace. Quand c'est la victime, et non le tireur, qui contrôle le rapport. À l'origine c'était fait avec des flèches, tu sais.

— Vous ne m'avez pas encore enseigné le tir.

— Si tu es encore en vie dans quelques semaines, je te l'apprendrai. Je vais le tenir occupé.

Chiun oscillait lentement, comme s'il feintait et paraît et évitait la pointe d'une longue lance lente.

— Merci, dit Remo en ouvrant la porte.

— Attends !

— Oui ?

— Nous avons eu des fruits de mer hier.

— Vous pourrez commander des légumes. Je prendrai du homard.

— J'aime bien le canard. Du canard, ce serait bon s'il était correctement cuit.

— J'ai horreur du canard, déclara Remo.

— Apprends à l'aimer.

— À plus tard, dit Remo.

— Pense à du canard, conseilla Chiun.

CHAPITRE XIII

Ricardo de Estrana y Montaldo y Ruiz Guerner était un homme mort. Il avait déposé son arme bien-aimée sur le lit derrière lui et il était assis dans un fauteuil près de la fenêtre, sentant le froid de septembre pénétrer ses os tandis que Boston lui cornait aux oreilles d'en bas.

Il contemplait le Coréen souriant, assis immobile dans la position du lotus, dans la chambre d'en face. Guerner avait vu les rideaux s'ouvrir, il avait senti la présence de ses victimes alors qu'ils étaient encore fermés, il les avait vues et commencé à créer le lien entre la balle et le crâne de la cible. Au début, cela lui avait paru d'une facilité déconcertante, parce que les vibrations étaient là, ce sentiment entre lui et ce qu'il visait, plus fort que jamais.

La cible parlait à Maria. Et puis Maria s'en alla mais une violente sensation émanant du Coréen submergea celle de sa première victime, exigeant que le Coréen soit tué d'abord. Alors Guerner visa, en touchant le front jaune de la lance imaginaire qu'était son fusil mais elle glissa et il essaya encore, sans parvenir à maintenir la lance en place, incapable de braquer correctement malgré ses tentatives. Et l'arme ne fut plus qu'un fusil entre ses mains alors que depuis des années, depuis Sinanju, il ne s'était jamais servi d'un fusil comme d'un simple fusil. Il était allé en Corée du Nord comme conseiller, il avait visité ce village et un enfant avait mieux tiré que lui, et ils s'étaient tous excusés parce que le maître n'était pas là pour lui montrer ce qu'était vraiment tirer, et pour une petite somme d'argent ridicule ils lui avaient enseigné la technique.

Il les avait crus fous, alors. Mais à présent, visant soigneusement avec sa carabine, il comprenait pourquoi le prix avait été si bas. Ils ne lui avaient rien donné, rien qu'une fausse assurance qui allait maintenant causer sa mort, maintenant qu'il rencontrait le maître qui n'avait pas été là-bas, autrefois.

Il essaya de viser, normalement, mais son arme tremblait. Il ne l'avait pas utilisée de la sorte depuis des années.

Il se concentra sur sa balle, sur la trajectoire, bloquant de sa

vision le Coréen oscillant et quand il se sentit de nouveau prêt il projeta la lance imaginaire contre la tête de sa victime mais la tête n'était plus là et la main de Guerner trembla.

Il posa le fusil froid sur le lit. Le vieux Coréen, toujours dans la position du lotus, s'inclina et sourit.

Guerner le salua respectueusement et croisa les bras. Sa cible principale avait disparu de la chambre et sans aucun doute elle serait à sa porte dans un instant.

La vie n'avait pas été mauvaise, encore que s'il l'avait commencée avec les vignobles, au lieu d'embrasser cette profession elle eût sans doute été meilleure.

C'était un mensonge, bien sûr, il le comprit vite. Il sentait qu'il devrait prier, maintenant, mais peut-être ne serait-ce pas bon, et puis qu'avait-il à demander ? Il avait obtenu tout ce qu'il voulait. Sa vie le satisfaisait, il avait planté ses vignes et vendangé son raisin, alors que pouvait-il demander de plus ?

Ainsi Guerner s'adressa silencieusement à la divinité qui pouvait être aux cieux, et la remercia des bonnes choses dont il avait joui. Il croisa les jambes, et une requête lui vint à l'esprit.

« Seigneur, si vous êtes là, accordez-moi ceci. Faites qu'il n'y ait pas de ciel et qu'il n'y ait pas d'enfer. Faites simplement que tout soit fini. »

La porte s'ouvrit et Maria entra en haletant. Guerner ne se retourna pas.

— Tu l'as eu ? demanda-t-elle.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est lui qui va nous avoir. C'est un des risques du métier.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Nous perdons, Maria.

— Mais ça ne fait que cinquante mètres !

— Ça pourrait être la lune, ma chère. Le fusil est sur le lit. Sers-t'en si tu veux.

Guerner entendit la porte se fermer.

— Inutile de fermer la porte, Maria. Les portes n'arrêtent pas ces gens.

— Je n'ai pas fermé la...

Maria n'acheva pas. Guerner entendit le craquement des os et le bruit d'un corps rebondissant sur le lit et s'écrasant contre le mur près de lui. Il regarda sur sa gauche. Maria, les cheveux toujours en désordre, était trempée du sang jaillissant de son crâne fracturé. Elle n'avait sûrement rien senti, elle n'avait probablement même pas vu les mains qui avaient procédé à l'exécution. Même dans la mort, elle

paraissait incroyablement peu soignée.

Guerner avait une autre prière à adresser à Dieu, que Maria soit jugée sur ses intentions et non sur ses actes.

— Salut, fit une voix derrière lui. Comment ça marche, la profession de tueur à gages ?

— Très bien, jusqu'à ce que vous veniez tout foutre en l'air.

— C'est le business, trésor.

— Si ça ne vous fait rien, pourriez-vous m'épargner le bavardage et en finir tout de suite ?

— Pas la peine d'être insolent, mon vieux.

— Il ne s'agit pas de ça. J'en ai simplement assez de traiter avec des paysans. Alors, je vous en prie, faites ce que vous avez à faire.

— Si vous n'aimez pas traiter avec des paysans, vous n'aviez qu'à devenir chambellan de la cour, patate.

— Je crois me souvenir que le métier était encombré à l'époque, répliqua Guerner en évitant toujours de se retourner.

— D'abord, quelques questions. Qui vous a embauché ?

— Elle. Le cadavre.

— Elle travaillait pour qui ?

— Un groupe communiste quelconque. Je ne sais pas lequel.

— Vous pouvez faire mieux que ça.

— Non, pas vraiment.

— Essayez.

— J'ai essayé.

— Essayez encore.

Guerner sentit une main sur son épaule, puis un étau broyant les nerfs et les os, et une douleur intolérable dans tout le côté droit. Il gémit.

— Essayez encore.

— Aaaaah ! C'est tout ce que je sais. Il y a soixante-dix mille dollars dans son sac.

— D'accord. Je vous crois. Dites, que vaut le canard rôti dans cette ville ?

— Quoi ? dit Guerner en commençant à se retourner mais il n'alla pas jusqu'au bout.

Rien qu'un éclair. Et puis plus rien.

CHAPITRE XIV

Remo quitta la voie express de New York par la même route qu'avait empruntée la voiture du général Liu. C'était une intersection américaine moderne typique avec un chaos de panneaux indicateurs alignés comme des panonceaux publicitaires miniatures à huit mètres au-dessus de la chaussée, si bien que pour trouver celui qui vous intéressait il fallait les lire tous.

Si Remo n'avait pas subi un entraînement intensif pour le contrôle de l'esprit et du corps, il aurait complètement manqué la sortie, ce qui en disait long sur l'incompétence des Ponts et Chaussées.

En cette journée ensoleillée d'automne la circulation de midi était dense, peut-être la ruée d'avant le déjeuner ou simplement l'embouteillage normal d'une artère alimentant une des plus grandes villes du monde.

Chiun émettait des soupirs et donnait des signes évidents d'étouffement depuis que l'air de New York, un poison imprégné de vapeurs d'essence corrosives, s'était insinué dans le système de climatisation de la voiture.

— La mort lente, grogna-t-il.

— À cause de l'insensibilité au bien-être du peuple de la classe dirigeante d'exploiteurs. En Chine, nous ne permettrions pas un air pareil.

— En Chine, rétorqua Chiun, les gens n'ont pas de voitures. Ils mangent des excréments.

— Vous autorisez beaucoup de liberté à votre esclave, dit Mei Soong à Remo.

Le trio était assis à l'avant, Mei Soong entre les deux hommes et Chiun collé le plus possible contre sa portière. Remo n'avait pas pris la peine de changer de voiture et, franchement, il espérait être suivi. Le temps pressait, pour la recherche du général Liu, et il voulait entrer en contact au plus tôt.

Remo n'aimait pas que Chiun, dans son état d'esprit actuel, fût assis contre la portière et pour la plus grande partie du trajet il avait pris soin d'éviter les voitures arborant des emblèmes de paix.

Peu après le départ, Remo se concentrait sur la disparition de Liu en espérant un brillant éclair d'inspiration. Et puis il avait entendu Chiun fredonner joyeusement et, s'arrachant à ses réflexions, il avait regardé autour de lui. Tout allait bien. Mais soudain il vit ce qui déclenchait la jubilation de Chiun. Une petite voiture étrangère avec un emblème de paix passait sur leur droite.

Au moment où la voiture doublait, Chiun, regardant toujours droit devant lui, allongea un bras par la portière à la vitre baissée et donna une chiquenaude. Remo surprit le geste dans son rétroviseur. Un rétro d'aile scintillant qui bondissait sur la route dans une averse d'éclats de verre et disparaissait au loin.

Cela s'était passé si vite, naturellement, que le conducteur de la voiture n'avait pas vu la main délicate de Chiun jaillir et arracher le rétroviseur. Dans le sien, Remo vit l'homme sursauter, l'air ahuri, et secouer la tête. Chiun fredonnait de plus belle.

Remo s'était donc appliqué à guetter les symboles de paix sur les voitures, tout le long de la route de New York. Une fois, il avait essayé de déjouer Chiun. Il s'était approché d'une voiture portant le signe de paix, en la doublant, puis il avait donné un coup de volant au dernier moment.

Remo se retrouva avec un rétroviseur d'aile sur les genoux. Chiun fut enchanté, d'autant que le rétro rebondit des genoux de Remo pour atterrir sur les mains de Mei Soong.

— Hé, hé, fit Chiun, savourant sa victoire.

— Je parie que vous êtes fier de vous, grogna Remo.

— On ne se sent fier que lorsqu'on vainc un adversaire digne de soi. Pas fier du tout. Hé, hé. Pas fier du tout.

Sur ce, Chiun se cantonna dans le silence jusqu'à l'arrivée à New York, en laissant seulement échapper de temps en temps quelques « heh, heh, pas fier du tout ».

Remo suivit le chemin qu'avait pris le général Liu. Il roula sous le métro aérien de Jerome Avenue, longea le terrain de golf de Mosholu et atteignit un quartier commercial animé, protégé du soleil par la voie aérienne du métro, sale et noire, qui assombrissait toute la rue. Des quincailleries, des charcuteries, des supermarchés, des restaurants, deux teintureries, des blanchisseries, des confiseries et des magasins de jouets. Remo quitta l'avenue deux croisements après celui où le général Liu avait disparu et fit tout le tour du quartier en voiture. Les immeubles en brique de six étages étaient propres et nets et les rues étonnamment calmes pour une ville comme New York.

Remo savait cependant que New York n'est pas vraiment une ville mais un conglomérat géographique de milliers de quartiers de province, tous aussi éloignés de l'éclat de New York, spirituellement, que de Santa-Fe au Nouveau-Mexique.

Ces quartiers – et parfois un seul immeuble constituait un quartier – possédaient leur propre composition ethnique, italienne, irlandaise, juive, polonaise ; la preuve que le creuset ne fondait rien, dans le fond, mais laissait les particules intactes flotter librement et joyeusement dans le brouet commun.

Des deux côtés de Jerome Avenue, entre le Grand Concourse, la principale artère du Bronx, et le métro aérien, les maisons étaient semblables, propres, aucune de plus de six étages. Toutes en brique. Et pourtant il y avait de petites différences.

— Chiun, dit Remo, vous savez ce que je cherche ?

— Pas sûr.

— Vous voyez ce que je vois ?

— Non.

— Qu'est-ce que vous pensez ?

— C'est la périphérie d'une plus grande ville.

— Vous remarquez quelque chose de différent, d'un pâtre de maisons à un autre ?

— Non. C'est un seul endroit qui s'étale partout. Hé, hé.

Quand il pensait avoir fait un mot, Chiun le ponctuait d'un petit rire qui n'en était pas un.

— Nous verrons, grogna Remo.

Mei Soong mit son grain de sel.

— Il est évident que le niveau moyen de vos dirigeants habite ici. Votre police secrète et votre armée. Vos pilotes de bombardiers nucléaires.

— Le prolétariat le plus bas, répliqua Remo.

— Un mensonge ! Je refuse de croire que les masses vivent dans des bâtiments comme ceux-là avec des lampadaires au coin des rues et des magasins tout près sous le train qui marche en l'air.

Remo gara la voiture devant un immeuble de briques foncées avec une entrée de style Tudor et deux rangées de fusains verts taillés très fin, encadrant les marches du perron.

— Attendez ici, dit-il à Mei Soong et il fit signe à Chiun de le suivre.

En s'éloignant avec lui de la voiture, il lui chuchota :

— Je suis à peu près sûr de savoir comment le général Liu a disparu.

— Tu te prends pour qui, Charlie Chan ? Tu n'es pas entraîné à ce genre de choses.

— Taisez-vous. Je veux que vous observiez.

— Dans le bide, Sherlock, hé, hé.

— Où êtes-vous allé pêcher ça ?

— Je regarde la télévision à Folcroft.

— Tiens, je ne savais pas qu'ils avaient la télé là-bas.

— Si. Mes émissions préférées sont Colombo et Kojak. C'est si beau et si ravissant.

Dans Jerome Avenue, cela devint clair aussi pour Chiun. En se promenant dans le quartier commercial animé, ils s'attiraient les regards curieux des passants, du marchand de fruits ambulante, d'étudiants en blazer du lycée DeWitt Clinton, d'un agent de police touchant son pot-de-vin hebdomadaire d'un book.

Ils s'arrêtèrent devant un terrain parsemé de tombes sans nom, avec au milieu un incroyable ange de marbre blanc, indiscutablement commandé par une famille qui s'était remise trop tard, après le premier choc de la perte.

La fraîche odeur de l'herbe du parcours de golf municipal fut pour eux un soulagement, leur apprit que l'herbe était encore vivante et en bonne santé dans certains quartiers de New York.

La chaleur de l'après-midi, surprenante pour un mois de septembre, pesait lourdement sur l'asphalte ramolli.

Une rame passa, ses roues provoquant une averse d'étincelles.

— Chiun, le général Liu n'a jamais quitté Jerome Avenue à ce carrefour. Personne ne l'a vu et il est impossible que dans ce quartier deux ou trois hommes, dont un Oriental en uniforme, puissent simplement s'éloigner à pied. Il a dû être jeté dans une voiture à deux ou trois cents mètres d'ici et conduit ailleurs. Et par ici, dit Remo en désignant le nord, on ne prend pas une rue transversale sans le vouloir. Pas en quittant un cortège de voitures. Son chauffeur a dû tourner, le général Liu s'en est aperçu et il l'a abattu. Et l'autre homme aussi peut-être. Mais ceux pour qui ils travaillaient se sont emparés du général avant que le reste du cortège le rattrape.

— Il a peut-être forcé son chauffeur à tourner, hasarda Chiun.

— Non, il n'avait pas besoin de faire ça. C'était des hommes à lui. Il est général, vous savez.

— Et tu en sais autant sur la politique intérieure chinoise qu'un cafard connaît la technique nucléaire.

— Je sais qu'un aide de camp de général est un aide de camp de général.

— Est-ce que tu sais aussi pourquoi un général dans une voiture blindée peut abattre deux de ses propres hommes et puis ne pas tirer un seul coup de feu sur quelqu'un qui le force à descendre de voiture ?

— Ça s'est peut-être passé trop vite. D'ailleurs, Chiun... J'y suis ! Ce métro là-haut, vous savez où il va ? À Chinatown ! C'est ça. Ils l'ont fourré dans une rame en direction du quartier chinois.

— Et personne n'a remarqué une bande de types qui montaient dans le métro ? Personne n'a trouvé bizarre de voir un général chinois se balader en métro ?

Remo haussa les épaules.

- Simples détails.
- Tout te semble clair parce que tu ne sais pas ce que tu fais, mon fils. Le général Liu est peut-être déjà mort.
- Je ne crois pas. Pourquoi tout ce mal pour nous tuer ?
- Une diversion.

Remo sourit.

- Alors ils feraient bien d'augmenter le prix.
- Ils n'y manqueront pas, assura Chiun, surtout maintenant que le monde apprend que tu es aussi un célèbre détective omniscient.
- Assez d'insolence ! Vous êtes jaloux parce que j'ai trouvé et que vous n'avez pas su. Nous allons à Chinatown. Trouver le général Liu.

Chiun s'inclina très bas.

- Comme tu le désires, très digne et honorable fils numéro un.

CHAPITRE XV

Il y avait des troubles en Chine. De nouvelles rumeurs de la mort de Mao. Les journalistes pontifiaient sur les luttes intestines de Pékin. Tous pontifiaient et pas un ne savait qu'une fraction guerrière chinoise répandait le bruit que l'Amérique entendait saboter les pourparlers de paix en assassinant les émissaires. Après tout, s'ils étaient capables d'envoyer des hommes sur la lune, ils devraient pouvoir protéger des émissaires, n'est-ce pas ?

Ainsi raisonnait-on en Chine. Ainsi se murmuraient les murmures. Et, ainsi, dans une nation où les importantes décisions n'étaient connues qu'après avoir été prises, le peuple entraînait en action avant que la paix soit déclarée.

Remo commentait cet état de choses, dans le taxi qui roulait vers Chinatown. Il avait laissé sa voiture de location à l'hôtel Central où ils avaient pris des chambres, et demandé un taxi.

Il était certain que la solution se trouvait à Chinatown. Il était certain que la disparition du général Liu avait un rapport avec l'agitation en Chine. Mais il était moins certain de le retrouver. Une aiguille dans une meule de foin, et seulement quatre jours avant que les Chinois annulent la visite du Premier ministre.

Remo estimait que le ministre devrait, pour des raisons de sécurité, venir tout de suite en Amérique, sans arrangements préalables. Un voyage soudain, annoncé seulement quand il serait en vol.

— Merci, monsieur le ministre des Affaires étrangères, dit Chiun.

— Croyez-vous que le peuple de Chine laissera, sans rien faire, pourrir dans un cachot américain un de ses généraux bien-aimés ? demanda Mei Soong.

— Les gens vivent mieux dans les prisons américaines que vos planteurs de riz, répliqua Chiun.

Le chauffeur de taxi frappa à la vitre de séparation.

— Nous y sommes.

Remo regarda autour de lui. Les rues étaient joyeusement illuminées et des vendeurs ambulants vendaient des pizzas, des

saucisses grillées et de petites pâtisseries italiennes.

— C'est Chinatown ? demanda-t-il.

— Le festival San-Gennaro. La Petite-Italie déborde partout les jours de fête.

Remo se résigna et régla au chauffeur un prix qui lui parut excessif. Il ne dit rien mais il était écoeuré. Comment allait-il trouver quelqu'un – ou être trouvé – dans cette horde d'italiens ?

Serrant les dents, il avança dans la foule, au milieu de la chaussée, clignant des yeux dans la lumière éclatante des lanternes accrochées partout. Mei Soong le suivait, en lançant par-dessus son épaule des insultes à Chiun qui fermait la marche et ripostait. Leur bruit assourdissait Remo, mais personne ne semblait les remarquer. Des baraques de contre-plaqué dressées à la hâte encombraient les rues déjà étroites, attirant une cohue d'italiens, et les obscénités orientales que se hurlaient Mei Soong et Chiun pouvaient être prises pour de chaleureuses exclamations de bienvenue entre cousins de Castellamare perdus de vue depuis longtemps.

Personne n'aurait dû remarquer les deux Orientaux bruyants, mais quelqu'un les vit. Un jeune Chinois aux longs cheveux luisants était devant eux, accoté contre la perche soutenant la toile d'une baraque, et les dévisageait ouvertement. Il portait un blouson militaire vert olive avec une étoile rouge sur chaque épaule et une casquette style Mao.

C'était la troisième fois qu'ils passaient devant lui dans la foule en fête de Pell Street. Il attendit que le trio l'ait dépassé et puis Remo l'entendit crier :

— Wah Ching !

— Wah Ching !

Le cri se répercuta dans la rue, repris par d'autres voix. « Wah Ching ! Wah Ching ! Wah Ching ! »

Remo ralentit, laissant Mei Soong le devancer, et Chiun le rattrapa.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? lui demanda-t-il.

— Quoi ?

— Ce qu'ils crient ?

— Ils crient Wah Ching. Ça veut dire Jeunesse chinoise.

Ils avaient traversé la zone de fête et devant eux la rue devint soudain obscure. Remo vit alors surgir d'une ruelle à quarante mètres devant eux quatre autres jeunes gens vêtus, comme celui qui les avait suivis, de blousons à étoiles rouges et de casquettes militaires.

Ils se dirigèrent vers Remo, Chiun et Mei Soong, et Remo sentit que le premier garçon se rapprochait d'eux par derrière.

Il prit Mei Soong par le bras et la pilota rapidement mais sans heurts dans une étroite rue transversale, bien éclairée mais

silencieuse. Seul le bourdonnement des climatiseurs des immeubles de brique de deux étages rompaient le silence, les bâtiments servant de mur antibruit pour étouffer les cris des Italiens à cent mètres de là à peine.

Cela s'était mieux passé que Remo n'avait osé l'espérer. Peut-être allaient-ils trouver la galette de bonne aventure parmi les fettucini. Mais il devait protéger la fille de tout danger.

Ils montèrent sur le trottoir et longèrent la rue tortueuse ; au détour d'une courbe, Remo s'arrêta court. La rue se terminait une trentaine de mètres plus loin, et croisait une ruelle sombre pour s'enfoncer dans le Bowery, le quartier des clochards. Derrière lui, il perçut un bruit de pas qui se rapprochait. Il reprit le bras de Mei Soong.

— Venez, nous allons manger.

— Est-ce que vous ou votre chien courant avez de l'argent ? Je n'en ai pas.

— Nous enverrons la facture à la République, populaire de Chine.

La fille n'avait toujours rien remarqué. Elle avait l'habitude d'être traînée par Remo. Chiun, bien entendu, ne télégraphierait rien, et Remo espéra qu'il n'avait pas lui-même trahi sa certitude d'être suivi.

Comme ils gravissaient sans se presser les marches du Jardin impérial, un restaurant chinois, Remo dit à Mei Soong :

— Quand le grand soir viendra et que votre bande prendra le pouvoir, tâchez de voter une loi pour que tous vos restaurants soient au niveau de la rue. Par ici, il faut toujours monter ou descendre un étage. C'est comme une ville sous la ville.

— L'exercice est bon pour la digestion.

Chiun renifla mais ne fit aucune réflexion.

Le restaurant était vide et le serveur assis à une table du fond étudiait une feuille de pronostics. Sans hésiter, Remo alla tout droit à une table vers le milieu, sur la gauche. Il fit asseoir Mei Soong sur la banquette et Chiun à côté d'elle. Puis il prit place de l'autre côté de la grande table de formica gris. En se tenant un peu de biais, il pouvait surveiller à la fois la porte d'entrée et celle de la cuisine dans le fond.

Chiun souriait.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Un luxe rare. Un restaurant chinois. Il ne t'est jamais arrivé de mourir de faim en sept services ? Mais naturellement un peuple sans honneur n'a pas besoin de se nourrir.

La riposte de Mei Soong fut interrompue par l'apparition du garçon.

— Bonsoir, dit-il en anglais. Nous n'avons pas d'alcool.

— Ça ne fait rien, répondit Remo. Nous voulons dîner.

— Très bien, monsieur.

Il s'inclina devant Remo, puis devant Mei Soong, et tourna légèrement la tête pour reconnaître simplement la présence de Chiun. Remo vit les yeux de Chiun se lever vers le garçon, et effacer le sourire qu'il arborait. Le serveur se retourna vers Mei Soong et se mit à caqueter rapidement en chinois.

Mei Soong lui répondit d'une voix très basse. Le garçon dit encore autre chose mais avant que Mei Soong puisse répondre Chiun interrompit leur dialogue mélodieux. Parodiant leurs voix chantantes il dit quelques mots au garçon qui rougit, tourna les talons et se réfugia précipitamment à la cuisine.

Remo le suivit des yeux puis il regarda Chiun qui riait tout bas, d'un petit air satisfait.

— De quoi s'agissait-il ?

— Il a demandé à cette putain ce qu'elle faisait avec un cochon de Coréen.

— Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— Elle a dit que nous la forçons à se prostituer.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a proposé d'appeler la police.

— Et vous, qu'est-ce que vous avez dit ?

— Seulement la vérité.

— Ah oui ? Laquelle ?

— Qu'aucune femme chinoise ne peut être forcée à se prostituer. C'est un don naturel chez elles. Comme de voler le papier hygiénique. Je lui ai dit que nous ne mangerions que des légumes et qu'il pouvait remettre les chats de gouttière dans la glacière et les servir demain pour du porc. Cela a paru le bouleverser et il est parti. Certaines personnes ne peuvent pas affronter la vérité.

— Allons, je suis heureux que vous ayez réglé si plaisamment la question.

Chiun hocha la tête et croisa ses mains devant lui dans une attitude de prière, serein dans sa certitude qu'aucune parole mensongère ou méchante n'avait franchi ses lèvres.

Remo observait la porte d'entrée par-dessus l'épaule de Mei Soong, tout en lui parlant.

— N'oubliez pas. Guettez tout signal, tout ce qui peut vous paraître suspect. Si nous ne nous trompons pas, les gens qui ont enlevé le général sont quelque part par ici, et ils aimeraient peut-être vous ajouter à leur collection. Cela nous donne une chance de le retrouver. Une toute petite chance, peut-être, mais une chance.

— *Celui qui ne cherche pas ne trouvera pas.* Président Mao.

— C'est ce qu'on m'a appris dans ma jeunesse, dit Remo.

Elle sourit, un petit sourire chaleureux.

— Vous devez faire attention, capitaliste. Les graines de la

Révolution sont peut-être en vous prêtes à germer.

Elle avança une jambe et toucha le genou de Remo sous la table. Il la sentit trembler. Depuis la chambre d'hôtel de Boston, elle avait passé son temps, avec application, à faire des signaux à Remo par des attouchements et des frôlements. Mais Remo y avait réagi froidement. Elle devait être gardée docile et près de lui, et le seul moyen c'était de la faire attendre.

À la lueur de dégoût dans les yeux de Chiun, Remo devina que le garçon revenait. Il le vit arriver dans une glace, marchant d'un pas rageur avec trois assiettes alignées sur son bras tendu. Il en plaça une devant Remo.

— Pour vous, monsieur.

Il déposa la deuxième devant Mei Soong.

— Et pour la ravissante dame.

Quant à la troisième, il la plaqua devant Chiun si violemment que de la sauce sauta sur la table.

— Si nous revenons dans un an, dit Chiun, ces taches de graisse seront encore là. Les Chinois ne lavent jamais les tables. Ils attendent un tremblement de terre ou une inondation pour les débarrasser de la saleté. C'est la même chose pour leur corps.

Le garçon recula et retourna à la cuisine.

Mei Soong serra la jambe de Remo entre ses deux genoux, sous la table. Comme le font toutes les femmes dans de telles situations, pour se dissocier entièrement de leurs jambes, elle se mit à bavarder de manière incongrue.

— Cela m'a l'air délicieux. Je me demande si c'est cantonais ou mandarin.

Chiun renifla l'assiette contenant l'habituelle masse gélatineuse de légumes incolores.

— Mandarin, jugea-t-il, parce que ça sent le chien. La cuisine cantonaise sent la fiente d'oiseau.

— Un peuple qui mange du poisson cru ne devrait pas chicaner la civilisation.

— C'est civilisé de manger des nids d'oiseaux ?

Et c'était reparti.

Mais Remo ne faisait pas attention à eux. Dans le grand miroir, il pouvait voir au travers du hublot de la porte de la cuisine le garçon qui s'entretenait avec le jeune homme qui les avait repérés dans la rue. L'homme gesticulait, et Remo le vit arracher sa casquette de ses cheveux gras et en gifler le garçon.

Le garçon hocha vivement la tête et repartit en courant presque vers les portes battantes. En passant devant la table il marmonna tout bas.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Remo à Chiun.

— Il m'a traité de cochon.

Le garçon avait décroché le téléphone près du comptoir et il formait un numéro. Trois chiffres seulement. Un long et deux courts. Le numéro de police-secours.

Mais pourquoi les flics ? se demanda Remo. À moins qu'on ne lui ait dit d'essayer de séparer la fille de Chiun et de lui. Quel meilleur moyen que de les faire empoigner par les flics et d'embarquer la fille à la faveur de la mêlée ? Remo n'entendait pas ce que le garçon chuchotait au téléphone mais il se pencha et souffla à Chiun :

— Nous allons devoir nous séparer. Ramenez la fille à l'hôtel. Assurez-vous que vous n'êtes pas suivis. Ne la quittez pas. Pas de coups de téléphone, pas de visiteurs et n'ouvrez la porte à personne, sauf moi.

Chiun répondit par un hochement de tête.

— Venez, on s'en va, dit Remo à la fille en dégageant sa jambe.

— Mais je n'ai pas fini.

— Nous leur demanderons de mettre ça dans un petit sac pour l'emporter à la maison à notre dragon.

La police serait peut-être utile. Ainsi, tout contact avec la fille, pensa Remo, devrait se faire par son intermédiaire.

Ils avancèrent vers le comptoir où le garçon raccrochait.

— Mais vous n'avez pas eu votre thé.

— Nous n'avons pas soif.

— Et vos galettes de bonne aventure ?

Remo se pencha sur le comptoir et lui empoigna le bras au-dessus du coude.

— Vous voulez connaître votre bonne aventure ? Si vous cherchez à nous empêcher de sortir, vous aurez une côte en bouillie. Est-ce que votre esprit inscrutable peut enregistrer ça ?

Il tira de sa poche un billet de dix dollars et le jeta sur le comptoir.

— Gardez la monnaie.

Remo précéda les deux autres dans l'escalier. Dès qu'ils apparurent dans la rue, les cinq hommes en blousons militaires se détachèrent du mur d'en face et commencèrent à marcher vers eux.

Au bas des marches, Remo murmura à Chiun :

— Vous pouvez passer par cette ruelle au bout de la rue et sauter dans un taxi. Je vous rejoindrai plus tard.

Remo descendit sur la chaussée tandis que Chiun prenait Mei Soong par le bras, sans trop de ménagements, et l'entraînait sur la droite, vers le Bowery. Il suffisait à Remo de le couvrir juste assez longtemps pour qu'il atteigne la ruelle. Personne au monde ne pourrait rattraper Chiun dans l'obscurité, même avec la fille comme excédent de bagages.

À ce moment précis, le garçon surgit sur la plus haute marche et se mit à crier :

— Au voleur ! Arrêtez-le !

Les cinq hommes levèrent les yeux vers lui. Remo se tourna vers la droite. Chiun et la fille avaient disparu. Volatilisés. Comme si la terre s'était ouverte pour les engloutir.

Les cinq jeunes Chinois virent aussi que leur gibier leur avait échappé. Ils regardèrent à droite et à gauche, et puis se dévisagèrent entre eux et finalement, comme pour passer leur rage sur quelque chose, ils se ruèrent sur Remo.

Remo prit soin de ne pas leur faire de mal. Il ne voulait pas que la rue soit jonchée de cadavres, à l'arrivée de la police. Trop de complications. Alors il passa simplement entre eux, en évitant leurs coups de poing et de pied. Le garçon glapissait toujours en haut des marches.

Une voiture de patrouille tourna dans la rue étroite. Son gyrophare rouge projetait des tranches de lumière le long des bâtiments, de chaque côté. Les jeunes Chinois la virent et prirent leurs jambes à leur cou, filant vers l'extrémité de la rue et la ruelle si étroite que la voiture ne pourrait les y suivre.

Elle rejoignit Remo et s'arrêta dans un grincement de pneus et de freins. Les deux policiers sautèrent sur les pavés et le garçon leur hurla :

— C'est lui ! Arrêtez-le ! Ne le laissez pas s'échapper.

Les deux agents encadrèrent Remo.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'un d'eux.

Remo le regarda. Il était jeune, blond, et encore un peu effrayé. Remo connaissait ça ; il l'avait éprouvé autrefois, à ses débuts dans la police. Au temps où il était en vie.

— J'en sais foutre rien. Je suis sorti du restaurant et cinq voyous m'ont sauté dessus. Et maintenant il gueule comme un cinglé.

Le garçon était descendu, mais prenait soin de ne pas trop s'approcher de Remo.

— Il m'a frappé et il est parti en courant, sans payer. Ces jeunes gens m'ont entendu crier au voleur et ils ont essayé de le saisir. Je veux porter plainte.

— Probable que nous devons vous embarquer, dit le second policier.

Il était plus vieux, un vétéran avec des plaques grises aux tempes, sous sa casquette. Remo haussa les épaules ; le garçon sourit.

Le plus vieux des agents poussa Remo vers l'arrière de la voiture de patrouille tandis que le plus jeune aidait le garçon à fermer le restaurant.

Ils revinrent enfin et s'assirent à l'avant. Le vieux était monté à

l'arrière à côté de Remo, qui remarqua qu'il s'installait à sa droite, son revolver de l'autre côté. Procédure standard, mais cela faisait plaisir de voir qu'il existait encore quelques policiers de métier.

Le poste de police n'était qu'à quelques centaines de mètres. Remo y entra flanqué des deux agents et fut conduit devant un long bureau de chêne qui lui rappela tous ceux devant lesquels il s'était présenté en remorquant des prisonniers.

— Voie de fait, sergent, dit le plus vieux des agents au policier chauve derrière le bureau. Nous n'avons rien vu. Est-ce qu'il y a quelqu'un de la brigade pour s'en occuper ? Nous voulons retourner avant la fin du festival.

— Donnez-le à Johnson dans le fond. Il est libre.

Remo voulait traîner assez longtemps pour être sûr que la police prenait bien note de son adresse. Afin de pouvoir être retrouvé. Autrefois, au début, on lui avait donné deux moyens autorisés pour traiter une arrestation.

Il pouvait se livrer à tout acte physique qu'il jugerait bon. Naturellement, c'était hors de question puisqu'il allait donner de son plein gré son nom et son adresse, et il n'avait pas besoin de trente mille flics qui viendraient le chercher à son hôtel.

Ou bien, comme il avait droit à un seul coup de téléphone, il pouvait appeler un certain numéro à Jersey City.

CHAPITRE XVI

Jean Boffer, Esq., trente-quatre ans et deux fois millionnaire en dollars, était assis sur le canapé de peluche marron de son duplex et contemplait les soixante-cinq mètres carré de moquette vert amande qui venaient d'être posés le jour même dans son salon.

Il ôta sa veste de jersey violet et retira soigneusement de la poche intérieure le petit appareil électronique qui devait émettre un signal chaque fois que sa ligne téléphonique privée sonnait.

Il y avait sept ans qu'il portait cet appareil et il n'avait jamais sonné.

Mais il était deux fois millionnaire parce qu'il consentait à le porter à tout instant et parce que, si la ligne téléphonique privée sonnait, il serait prêt à faire ce qui devait être fait, quoi que ce soit. Sans le savoir, il était l'avocat personnel et privé d'un tueur à gages.

À cet instant précis, alors qu'il tenait encore l'appareil dans sa main, le truc se déclencha, et il pensa soudain qu'en sept ans il n'avait même jamais su quel bruit il faisait. C'était un piaaillement aigu, saccadé, mais immédiatement étouffé par la sonnerie de son téléphone privé qui se fit entendre au même moment.

Il tendit le bras, hésitant un peu et ne sachant à quoi s'attendre, et décrocha le téléphone blanc sans cadran. Le petit appareil se tut.

— Allô ! Boffer.

— Vous êtes un bon avocat, à ce qu'on me dit, répondit une voix qui était censée dire « Vous êtes un bon avocat, à ce qu'on me dit. »

— Oui. Le meilleur, je pense.

C'était précisément ce que devait répondre Jean Boffer, Esq.

Il se redressa sur le canapé et posa avec soin sur la table basse l'ouvrage de médecine légale qu'il lisait.

— Que puis-je pour vous ?

— J'ai été arrêté. Vous pouvez me tirer de là ?

— Est-ce qu'une caution a été indiquée ?

— Si je voulais sortir sous caution, je la paierais moi-même.

Qu'est-ce que vous pouvez faire pour qu'ils laissent tout tomber ?

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

— Un coup monté. Un restaurant de Chinatown. Le patron dit que je l'ai attaqué mais c'est du vent. Je suis écroué en ce moment.

— Quel restaurant ? Le patron est toujours là ?

— Oui, oui. Il est là. Il s'appelle Wo Fat. Le restaurant est le Jardin impérial à Doyers Street.

— Gardez le propriétaire sur place jusqu'à ce que j'arrive. Faites traîner les choses. Dites aux flics que vous voulez déposer une contreplainte. Je serai là dans vingt minutes... Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Remo.

Ils raccrochèrent ensemble. Boffer se tourna vers sa femme, qui portait de gros écouteurs roses et écoutait un concert de stéréo privé tout en se faisant les ongles. Il lui fit signe et elle ôta ses écouteurs.

— Viens, nous allons dîner dehors.

— Qu'est-ce que je vais mettre ?

Elle portait un tailleur-pantalon blanc soutaché d'or.

Une tenue parfaite pour le dîner du capitaine au cours d'une croisière dans les Caraïbes.

— Nous t'achèterons un blouson militaire en passant. Viens, partons.

Sa voiture attendait en bas et il se glissa au volant pour conduire le coûteux véhicule le long de Kennedy Boulevard vers l'entrée du Holland Tunnel. Ils étaient déjà dans le tunnel quand sa femme demanda, tout en lissant un pli imaginaire sur son pantalon blanc.

— C'est une affaire, n'est-ce pas ?

— Simple voie de fait. Mais j'ai pensé que ce serait un prétexte à dîner dehors.

Il sortit du tunnel en souriant comme il le faisait toujours quand il voyait l'incroyable panonceau de l'Autorité portuaire qui ressemblait à un plat de spaghetti devenu fou.

Il arriva enfin à Chinatown, aux rues désertes et sombres à présent, jonchées de billets de tombola et de croûtes de pizzas, et s'arrêta devant le Jardin impérial obscur.

— Mais le restaurant est fermé ! s'exclama sa femme.

— Rien qu'une minute.

Boffer monta au premier, jusqu'à la porte vitrée du restaurant. La salle n'était éclairée que par une faible veilleuse de sept watts et demi, dans le fond. Il regarda par la vitre et nota la disposition des tables près de la porte de la cuisine.

De la main gauche, il tâta le côté de la porte, cherchant l'emplacement des gonds. Il n'y en avait aucun.

Il dévala l'escalier trois marches à la fois et remonta en voiture.

— Nous dînerons dans un quart d'heure, promit-il à sa femme qui se remettait du rouge à lèvres.

Le poste de police était à deux pas et, laissant sa femme dans la voiture, il entra et s'adressa au sergent derrière le long bureau de chêne.

— J'ai un client ici, dit-il. Remo quelque chose.

— Ah oui. Il est dans le bureau de l'inspecteur. Avec un Chinois et ils s'engueulent tous les deux. Entrez donc, c'est tout droit, et demandez l'inspecteur Johnson.

Il désigna une porte au fond de la grande salle d'écrou.

Boffer poussa le petit portillon de bois et ouvrit la porte. Il trouva trois hommes à l'intérieur : un Chinois, un autre assis devant une machine à écrire qui tapait laborieusement avec deux doigts et qui ne pouvait être que l'inspecteur Johnson, et un troisième, assis sur une chaise de bois renversée contre un classeur.

Boffer l'examina du seuil, et vit la peau légèrement plus pâle et plus tendue sur les pommettes, la marque d'une opération de chirurgie esthétique. Les yeux sombres de l'homme se levèrent et dévisagèrent Boffer. Les yeux trahissaient tout le monde. Mais pas ce nouveau client. Les yeux étaient bruns et froids et aussi dépourvus d'expression que son visage.

Boffer entra et les trois hommes le regardèrent.

— Inspecteur Johnson ? Je suis l'avocat de ce monsieur. Pouvez-vous me mettre au courant ?

L'inspecteur se leva.

— Entrez, maître, dit-il, visiblement amusé par le costume rayé violet. Je ne vois pas pourquoi on vous a dérangé. C'est pas grand-chose. Wo Fat dit que votre client l'a assailli. Votre client porte plainte à son tour. Faudra qu'ils attendent tous les deux jusqu'à demain matin.

— Si je pouvais m'entretenir une minute avec Mr Wo Fat, je pourrais peut-être éclaircir toute l'affaire. C'est plus un malentendu qu'un délit, je pense.

— Bien sûr, allez-y. Wo-Fat, ce monsieur veut vous parler. C'est un avocat.

Wo Fat se leva. Boffer le prit par le bras et l'entraîna dans le fond de la pièce. Il lui serra la main.

— Vous dirigez un excellent restaurant, Mr Fat.

— Je suis dans les affaires depuis trop longtemps pour me laisser attaquer.

— C'est dommage que nous soyons sans doute obligés de le fermer.

— Comment ça, le fermer ?

— Votre établissement présente de très graves entorses aux règlements de sécurité, monsieur. La porte d'entrée, par exemple, s'ouvre à l'intérieur. Très dangereux en cas d'incendie. Et tout à fait illégal.

Wo Fat parut confus.

— Et puis, naturellement, il y a la disposition des tables. Toutes celles qui sont groupées près des portes de la cuisine. Une autre violation. Je sais que vous dirigez un excellent établissement, monsieur, mais dans l'intérêt de la clientèle, mon client et moi allons être contraints de porter officiellement plainte et de faire fermer votre restaurant qui constitue un véritable danger.

— Allons, allons, ne nous précipitons pas, dit le Chinois de sa voix la plus suave.

— Mais si, au contraire. Et retirons immédiatement la plainte contre mon client.

— Il m'a attaqué.

— Oui, sans doute. Furieux de se trouver dans un restaurant qui présente un risque d'incendie évident. C'est un cas très intéressant. La publicité dans la presse risque de vous faire du tort pendant un moment, mais je suis sûr que ça passera. On oubliera aussi les rumeurs selon lesquelles vous avez brutalement frappé un client.

Wo Fat écarta les mains.

— Comme vous voudrez.

L'inspecteur Johnson revenait dans la pièce, portant deux formulaires d'écrou bleus.

— Vous n'en aurez pas besoin, inspecteur, lui dit Boffer. Mr Fat a décidé de retirer sa plainte. Ce n'était qu'un peu de mauvaise humeur de part et d'autre. Et mon client retire la sienne aussi.

— Ça me va, dit le policier. Moins de paperasse. Remo s'était levé et avait fait deux pas glissés vers la porte. Boffer se tourna vers Wo Fat.

— C'est exact, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui.

— Et je ne vous ai pas menacé pas plus que je ne vous ai fait une offre pour vous induire à agir ainsi ? demanda Boffer et il ajouta tout bas : Répondez non.

— Non.

— Et naturellement, il en va de même pour mon client. Cela ira-t-il comme ça, monsieur l'inspecteur ?

— Bien sûr. Tout le monde peut s'en aller.

Boffer se tourna vers la porte. Remo avait disparu. Il n'était pas non plus dans la grande salle d'écrou. Dans la voiture, sa femme avait baissé la vitre.

— Qui était ce fou ?

— Quel fou ?

— Un homme vient de sortir en courant. Il a passé sa tête à la portière et il m'a embrassée. Et il a dit quelque chose d'idiot. Et il a barbouillé mon rouge à lèvres.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— « C'est le business, trésor ». Voilà ce qu'il a dit.

CHAPITRE XVII

Remo rentra à l'hôtel sans avoir été suivi. Dans sa chambre, il trouva Chiun assis sur le canapé, regardant à la télévision une émission tardive où un animateur cherchait à sonder la « signifiante » cachée d'une femme dont la figure ressemblait à une empreinte de pied nu et qui avait élevé les cris et les imprécations au rang des beaux-arts.

— Où est Mei Soong ? demanda Remo.

Du menton, Chiun désigna la porte de l'autre chambre.

— Personne ne vous a suivis ?

— Non.

— Au fait, comment avez-vous fait ça, au restaurant ? Disparaître comme ça, je veux dire ?

Chiun sourit d'un air satisfait.

— Si je te le dis, tu le raconteras à tous tes amis et bientôt tout le monde saura le faire.

— Je demanderai à la fille, dit Remo en allant à la porte.

Chiun haussa les épaules.

— Nous avons escaladé un étage en courant et nous nous sommes cachés dans une embrasure de porte. Personne n'a pensé à regarder en l'air.

— Grosse magie ! Ha !

Remo entra dans la chambre voisine et Mei Soong ronronna. Elle vint vers lui, uniquement vêtue d'une robe de chambre légère.

— Votre Chinatown est très intéressant. Nous devrions y retourner.

— Bien sûr, bien sûr, tant que vous voudrez. Est-ce qu'on a cherché à vous contacter depuis que vous êtes rentrés ?

— Demandez à votre chien courant. Il ne m'accorde aucune liberté, aucune intimité. Est-ce que nous pouvons retourner à Chinatown demain ? J'ai entendu dire qu'il y a une merveilleuse école de karaté qu'aucun visiteur ne doit manquer.

— Mais oui, bien sûr, grogna Remo. Quelqu'un devrait essayer de vous contacter de nouveau. Ils vont probablement nous conduire au

général, alors laissez-moi m'en occuper.

— Naturellement.

Remo tourna les talons et voulut partir mais elle courut autour de lui et lui barra le passage.

— Vous êtes en colère ? Vous n'aimez pas ce que vous voyez ?

Elle lui tendit les bras en bombant fièrement son torse aux jeunes seins dressés.

— Une autre fois, bébé.

— Vous avez l'air soucieux. À quoi pensez-vous ?

— Mei Soong, je pense que vous ne me facilitez pas les choses et que vous ne m'aidez certainement pas à partir.

Ce n'était pas du tout ce que Remo pensait. Il pensait qu'elle avait déjà été contactée, parce qu'il y avait un exemplaire tout neuf du petit livre rouge de Mao sur la table de chevet, et elle n'avait pas eu l'occasion de l'acheter elle-même. Quelqu'un avait dû le lui faire passer. Et soudain elle voulait retourner à Chinatown, et voir cette merveilleuse école de karaté.

— Allons nous coucher, maintenant, dit-il, comme ça nous pourrions aller à Chinatown de très bonne heure et chercher le général.

— Je suis sûre que vous le retrouverez demain, dit-elle joyeusement en se jetant au cou de Remo, la figure enfouie au creux de son épaule.

Remo passa la nuit à dormir d'un œil dans un fauteuil poussé contre la porte de la chambre de Mei Soong, les sens assez éveillés pour détecter toute tentative de fuite. Dans la matinée, il alla la secouer et grogna :

— Venez, nous allons vous acheter des vêtements. Vous ne pouvez pas vous balader dans ce pays avec votre foutu pardessus.

— C'est un produit de la République populaire de Chine. C'est un pardessus très bien fait.

— Mais votre beauté ne devrait pas être cachée dessous. Vous privez les masses du spectacle de la jeune Chine nouvelle bien saine.

— Vous le pensez vraiment ?

— Oui.

— Mais je ne désire pas porter d'effets produits par l'exploitation des travailleurs esclaves. Les fils sont faits de leur sang, le tissu de leur sueur, les boutons de leurs os.

— D'accord, rien que des vêtements bon marché. Quelques robes. Vous vous faites trop remarquer, comme ça.

— Bon. Mais rien qu'un peu, dit Mei Soong et elle leva un doigt sentencieux. Je refuse de profiter de l'exploitation capitaliste des travailleurs.

— D'accord.

Chez Lord and Taylor's, Mei Soong découvrit que les travailleurs

de Pucci étaient très bien payés. Elle choisit surtout des articles italiens, parce que le parti communiste était puissant en Italie. Cet attachement à la classe ouvrière se résuma par deux robes imprimées, une robe du soir, quatre paires de souliers, six soutien-gorge, autant de slips de dentelle, des boucles d'oreilles parce qu'elles étaient en or et saperaient ainsi le système monétaire de l'Occident, des parfums de Paris, et, pour montrer que la Chine ne haïssait pas l'Amérique mais simplement son gouvernement, une veste à carreaux fabriquée dans la 33^e Rue.

La note se monta à huit cent soixante-quinze dollars soixante-quinze. Remo tira de son portefeuille neuf billets de cent dollars.

— Des espèces ? dit la vendeuse.

— Oui. C'est bien à ça que ça ressemble. C'est vert.

Elle appela le chef de rayon.

— Des espèces ? dit le chef de rayon.

— Ouais. De l'argent.

Mr Pelfred, le chef de rayon, prit un des billets, l'éleva à la lumière, puis en réclama un autre en tendant la main. Il haussa celui-là aussi à la lumière. Enfin, il haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Mei Soong à Remo.

— Je paie en espèces.

— Ce n'est pas ainsi que l'on doit payer ?

— Eh bien, la plupart des achats se font avec des cartes de crédit.

On achète ce qu'on veut et ils font une marque sur votre carte et ils vous envoient une facture à la fin du mois.

— Ah oui. Les cartes de crédit. L'exploitation économique du peuple au moyen d'un subterfuge, qui donne l'illusion d'acheter du pouvoir mais qui rend simplement les salariés esclaves des trusts qui impriment les cartes. Les cartes de crédit, clama-t-elle d'une voix qui monta vers les hauts plafonds de Lord and Taylor's, devraient être jetées au feu, ainsi que les gens qui les fabriquent.

— Bravo ! cria un homme en costume croisé.

Un agent de police applaudit. Une femme enveloppée dans du vison embrassa Mei Soong sur la joue. Un homme d'affaires leva le poing.

— Ma foi, nous allons prendre l'argent, dit Mr Pelfred. Des espèces ! cria-t-il.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda un des employés.

— C'est quelque chose dont on se servait partout, dans le temps. Comme ce qu'on glisse dans les téléphones publics, dans des trucs.

— Comme pour acheter des cigarettes, seulement bien plus ?

— C'est ça, répondit le chef de rayon.

Mei Soong mit pour repartir une des robes roses imprimées et le grand magasin proposa de faire un paquet de sa grande capote, de ses

sandales et de son uniforme gris. Elle se pendit au bras de Remo, reposant une joue contre sa puissante épaule. Elle regarda l'employée plier le manteau.

— C'est un drôle de manteau, ça. Il vient d'où ? demanda la fille qui avait des cheveux de paille et une plaque en plastique sur laquelle on lisait « Miss P. Walsh ».

— De Chine, répondit Mei Soong.

— Je croyais qu'en Chine on faisait des trucs chouettes, de la soie, des machins comme ça.

— De la République populaire de Chine, dit Mei Soong.

— Ouais. Chankie Chèque. La République populaire de Chine.

— Si vous êtes une servante, alors soyez une servante, déclara Mei Soong. Faites le paquet et gardez votre langue attachée à votre bouche.

— Bientôt vous allez réclamer un trône, lui chuchota Remo.

Elle leva son visage vers lui.

— Si nous vivons sous un régime féodal, alors nous qui accomplissons le travail secret nous devons faire semblant d'en faire partie, non ?

— Sans doute.

Mei Soong sourit.

— Alors pourquoi devrais-je souffrir l'insolence d'un serf ?

— Ecoutez voir, intervint miss P. Walsh. J'ai pas à supporter ces conneries, de vous ni de personne. Vous voulez que je vous fasse un paquet, alors soyez polie. J'ai jamais été insultée comme ça.

Mei Soong se redressa et, de son ton le plus impérieux, répliqua à miss P. Walsh :

— Vous êtes une servante et vous servirez.

— Dites un peu, la Chinetoque, riposta miss P. Walsh. Nous avons un syndicat par ici, et on a pas à supporter ce genre de vanne de personne. Alors parlez-moi poliment sinon vous allez prendre ce manteau dans la gueule.

Mr Pelfred racontait à son adjoint les achats en espèces quand il entendit la dispute. Il arriva au galop, clippeti-clop, clippeti-clop, ses souliers noirs cirés frappant les dalles de marbre gris, sa grosse figure haletante luisant de sueur, les mains agitées.

— S'il vous plaît ? dit-il à miss P. Walsh.

— Surveillez votre langage ! Chef ! glapit miss P. Walsh.

Une femme maigre et hâve au regard dur, vêtue de tweed gris fer, se précipita vers l'emballage du manteau.

— Que se passe-t-il ici ?

— Ce n'est pas une plainte, s'il vous plaît, bredouilla Mr Pelfred.

— J'ai pas à supporter ce genre de conneries des clients ni de personne. On est des travailleurs syndiqués, déclara miss P. Walsh.

— Que se passe-t-il ? répéta la femme maigre.

— Il y a eu un léger dissentiment, hasarda diplomatiquement Mr Pelfred.

— Je me fais chier dessus par cette cliente, expliqua miss P. Walsh en montrant du doigt Mei Soong qui se tenait droite et sereine, comme si elle assistait à une dispute entre sa femme de chambre et sa cuisinière.

— Que s'est-il passé, mon chou ? insista la femme maigre. Que s'est-il passé au juste.

— Je lui faisais un paquet de ce drôle de manteau et puis elle m'a dit d'attacher ma langue à je ne sais quoi. Elle était vraiment aristocratique et elle m'a chié dessus. Elle m'a tout simplement chié dessus.

La femme maigre toisa Mr Pelfred d'un air haineux.

— Nous n'avons pas à accepter ce genre de choses, Mr Pelfred. Elle n'est pas obligée de servir cette cliente et si vous le lui ordonnez tout ce magasin va se mettre en grève. Une grève illimitée.

Mr Pelfred agita les mains.

— C'est bon. C'est bon. Je vais le lui emballer moi-même.

— Vous ne pouvez pas. Vous ne faites pas partie du syndicat.

— Sale cochon fasciste, dit froidement Mei Soong. Les masses ont vu qu'elles étaient exploitées et elles brisent leurs chaînes d'oppression.

— Quant à vous, bouton de lotus, déclara la femme maigre, fermez votre gueule et emportez votre foutu manteau si vous ne voulez pas que je vous foute à la porte à coups de pied au cul, en même temps que votre minet à l'air sexy. Et si ça ne lui plaît pas, ce sera le même prix pour lui.

Remo leva les deux mains.

— Je fais l'amour, pas la guerre.

— Ça se voit, gigolo, rétorqua la femme maigre.

Mei Soong se tourna lentement vers Remo.

— Allez-vous me laisser insulter de la sorte ?

— Oui, déclara Remo.

La figure dorée de Mei Soong devint toute rose et, sur un ton glacé, elle ordonna :

— Très bien. Partons. Prenez le manteau et les robes.

— Vous pouvez en prendre la moitié.

— Prenez le manteau.

— D'accord, marmonna Remo et il se tourna tristement vers miss P. Walsh. Je me demande si vous pourriez me rendre un grand service. Nous avons un long chemin à faire, et peut-être pourriez-vous me mettre ce manteau dans un carton ? Ou un sac ? Je vous serais vraiment très reconnaissant. N'importe quoi fera l'affaire.

— Bien sûr, répondit miss P. Walsh. Dites, il risque de pleuvoir. Je vais faire un double emballage. On a un papier spécial là derrière, qui est imprégné de produits chimiques. Ça le gardera au sec.

Pendant que l'employée allait chercher le papier spécial et alors que Pelfred était reparti aussi dignement que possible et que la femme maigre avait regagné son antre de la manutention, Mei Soong murmura à Remo :

— Vous n'aviez pas à vous abaisser devant elle.

Et sur le chemin de l'hôtel, elle ajouta :

— Vous êtes une nation sans vertu.

Mais dans le hall son humeur devint plus souriante et lorsqu'ils eurent regagné leur appartement où Chiun était assis sur ses bagages, elle débordait d'enthousiasme et parlait de leur visite à l'école de karaté dont elle avait entendu parler et répétait que ce serait merveilleusement amusant de voir ça.

Par-dessus son épaule, Remo cligna de l'œil à Chiun et lui expliqua :

— Nous retournons à Chinatown. Pour assister à une démonstration de karaté.

Puis il demanda à la fille.

— Vous voulez déjeuner maintenant ?

— Non, répondit-elle vivement. Je mangerai après l'école de karaté.

Remo remarqua qu'elle n'avait pas dit « nous ». Peut-être pensait-elle qu'il ne serait plus là pour le déjeuner ?

CHAPITRE XVIII

— Monsieur le président, je dois vous avertir que bientôt il se pourrait que vous ne puissiez plus compter sur nos efforts concernant cette affaire.

La voix de Smith avait dépassé le stade de la tension et du froid et elle était maintenant aussi calme que le détroit de Long Island derrière la vitre, une plaque de verre paisible, singulièrement privée de ses vents et de ses vagues habituels.

C'était fini. Smith avait pris la décision qu'exigeait son caractère, ce caractère pour lequel un président mort l'avait choisi pour une mission dont il ne voulait pas, ce caractère remontant à son enfance, avant le souvenir, qui disait à Harold W. Smith qu'il y avait des choses que l'on devait faire sans se soucier de son bien-être personnel.

Ainsi donc, tout finissait avec sa propre mort. Remo téléphonerait. Le Dr Smith lui ordonnerait de renvoyer Chiun à Folcroft. Chiun tuerait Remo et retournerait à son village de Sinanju.

— Vous pouvez vous en occuper un peu plus longtemps, dit le président.

— C'est impossible, monsieur le président. Ils traînent tous les trois une foule derrière eux. Une de nos lignes a été mise sur écoute, heureusement par le F.B.I. Mais s'ils savaient avec certitude qui nous sommes, pensez au risque de compromission. Nous allons déclencher le programme prévu avant qu'il ne soit trop tard. J'ai pris ma décision.

— Ne serait-ce pas possible de laisser cette personne poursuivre le travail ? hasarda le président dont la voix devenait hésitante.

— Non.

— Est-il possible que quelque chose ne marche pas, dans votre plan de destruction ?

— Oui.

— Quelles possibilités ?

— Infimes.

— Donc si vous échouez, je pourrai toujours compter sur vous. Serait-ce possible ?

— Oui, monsieur le président, mais j'en doute.

— En tant que président des États-Unis, docteur Smith, je vous ordonne de ne pas vous détruire.

— Au revoir, monsieur le président, et bonne chance.

Smith raccrocha le téléphone spécial au petit point blanc. Ah, pouvoir encore une fois tenir sa femme dans ses bras, dire au revoir à sa fille, faire un dernier parcours de golf au Country Club de Westchester. Il était si près de passer au-dessous des quatre-vingt-dix coups. Pourquoi le golf semblait-il si important maintenant ? Bizarre. Mais aussi, pourquoi le golf avait-il eu de l'importance, d'abord ?

Il était peut-être bon de partir maintenant. Aucun homme ne connaît l'heure de sa mort, disait la Bible. Mais Smith la connaîtrait à la seconde précise. Il consulta de nouveau sa montre. Plus qu'une minute. Il prit le petit sac contenant la pilule dans la poche de son gilet. Elle ferait le boulot.

La pilule était blanche et allongée avec des bords biseautés comme un cercueil. C'était pour que les gens sachent que c'était du poison, à ne pas consommer.

Smith avait appris cela à l'âge de six ans. C'était le genre de renseignement qu'une personne n'oubliait jamais. De toute sa vie, il n'en avait jamais eu besoin.

Son esprit flottant maintenant dans un au-delà de visages, de mots et de sentiments qu'il avait crus oubliés, Smith fit pivoter la pilule en forme de cercueil sur le bordereau qui expédierait la caisse d'aluminium à Parsippany, dans le New Jersey.

Le téléphone du milieu sonna. Smith décrocha ; il remarqua que sa main tremblait un peu et que la transpiration la collait à l'appareil.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, annonça Remo.

— Oui ? dit Smith.

— Je crois que je peux mettre la main sur notre homme. Et je vais là où il est.

— Très bien, répondit Smith. Joli travail. Au fait, vous pouvez dire à Chiun de rentrer à Folcroft.

— Non, dit Remo. Il va être très bien. Je sais exactement comment l'employer.

— Ma foi, dit Smith, il n'a plus tout à fait sa place dans l'affaire. Renvoyez-le.

— Pas question. J'ai besoin de lui maintenant. Ne vous en faites pas. Tout va aller comme sur des roulettes.

— Dans ce cas, reprit Smith d'une voix calme seulement en apparence, dites-lui que je lui ai demandé de rentrer, d'accord ?

— Que non ! Je sais ce que je fais. Si je lui dis ça, il rentrera même si je lui dis le contraire. C'est un professionnel, il obéit.

— Soyez aussi un professionnel. Je veux qu'il rentre tout de suite.

— Vous l'aurez demain.

— Dites-lui que c'est aujourd'hui.

— Pas question, trésor.

— Remo, c'est un ordre. Un ordre important.

Il y eut un silence au bout du fil, une ligne ouverte quelque part. Le Dr Smith ne pouvait se permettre de révéler ce qu'il venait de révéler, et pourtant il avait dû essayer d'employer la force. Ça n'avait pas marché.

— Merde, vous êtes tout le temps en train de vous faire du souci pour quelque chose. Je vous rappelle demain. Une journée de plus, ça ne va rien changer pour vous.

— Vous refusez d'obéir à un ordre ?

— Faites-moi un procès, répliqua Remo et il raccrocha.

Le Dr Smith remit le combiné sur ses broches, la pilule dans le petit sac, le petit sac dans la poche de son gilet et sonna sa secrétaire.

— Téléphonez à ma femme. Dites-lui que j'arriverai en retard pour dîner et puis appelez le club pour me réserver un temps de parcours.

— Bien, monsieur. Et le bordereau d'expédition des marchandises qui sont en bas ? Dois-je l'envoyer ?

— Pas aujourd'hui, répondit le Dr Smith.

Il n'avait plus rien à faire jusqu'au lendemain midi. La seule fonction qui lui restait était de mourir et d'emmener l'organisation avec lui. Il ne pouvait pas le faire avant que le premier pas – la mort de Remo – ait été fait. Et comme il n'avait pas d'autre décision à prendre, il irait jouer au golf. Naturellement, avec toute cette tension, il ne descendrait pas au-dessous de quatre-vingts. S'il battait quatre-vingt-dix, ce serait un exploit, dans les circonstances actuelles. Battre quatre-vingt-dix aujourd'hui équivaldrait à battre quatre-vingts en d'autres circonstances. À cause de la gravité de la situation, Smith se permettrait un mulligan. Non, deux mulligans.

C'était une particularité du Dr Smith que son honnêteté et son intégrité, d'acier jusqu'à la mort, se transformaient, dès qu'il plaçait une petite balle blanche sur un tee de bois, en bâton de guimauve.

CHAPITRE XIX

Bernoy Jackson rangea un Magnum 357 dans son attaché-case, un pistolet appelé un canon à crosse. Il aurait bien emporté un vrai canon mais il n'aurait pu entrer ni dans son attaché-case ni dans la salle principale du dojo de karaté Bong Rhee.

Il aurait aimé emmener avec lui cinq gros-bras de sa propre organisation et peut-être même un tueur ou deux d'organisations de Brooklyn et du Bronx.

Ce qu'il voulait vraiment, et il le savait très bien, tandis qu'il sortait du garage au volant de sa Fleetwood à carrosserie spéciale, c'était ne pas aller du tout à l'école de karaté.

Pendant que le véhicule gris de quatorze mille dollars avec toit solarium, stéréo, bar, téléphone et télé couleur roulait dans la 125^e Rue vers l'East River Drive, il songea un moment que s'il tournait en direction du nord sur le quai il pourrait continuer de rouler. Naturellement, il lui faudrait passer chez lui d'abord, et récupérer son argent dans le coffre caché derrière la troisième plante verte. Combien ? Cent vingt mille dollars. Ce n'était qu'une fraction de sa fortune, mais il serait vivant pour la dépenser. Alors il pourrait recommencer, prendre son temps, débiter lentement. Il avait suffisamment de capital pour organiser une bonne loterie clandestine et il s'y connaissait.

Le volant était gluant de sueur sous ses mains quand il passa sous la voie de chemin de fer. Il avait neuf ans quand il avait compris que cette voie ferrée ne menait pas à tous les merveilleux pays lointains du monde mais simplement dans le nord de l'État de New York, avec Sing-Sing sur le chemin et un tas de villes qui ne voulaient pas de petits nègres comme Bernoy Jackson. Sa grand-mère avait été la plus sage : « On te traitera jamais bien, petit. »

Et il l'avait crue. Et au moment où il aurait dû le croire plus encore, huit ans plus tôt, il l'avait oublié. Alors maintenant, selon la règle de Harlem, ayant pris la mauvaise décision il allait mourir pour ça.

Jackson régla le climatiseur au maximum mais n'obtint guère de

réconfort. Il était tantôt glacé, tantôt en sueur. Il essuya sa main droite sur le tissu doux et sec du siège. Sa première Cadillac avait été recouverte de fourrure blanche, une idée incroyablement stupide mais il en avait toujours rêvé. La fourrure s'était râpée trop vite et au cours du premier mois la voiture avait été cinq fois victime de vandales, même au garage.

Maintenant sa Fleetwood était grise et toutes les bonnes choses soigneusement cachées. Il allait bientôt atteindre l'East River Drive. Et quand il tournerait à droite vers le sud, vers le centre, vers sa mort, il n'y aurait plus moyen de faire demi-tour. C'était la grosse différence entre Harlem et l'Amérique blanche.

Dans l'Amérique blanche, on pouvait commettre une grosse erreur et la réparer. À Harlem, la première grosse connerie était la dernière. Et tout avait paru si facile huit ans plus tôt, quand il aurait dû se rappeler le conseil de sa grand-mère et obéir à ses propres croyances. Mais l'argent était trop tentant.

Il buvait tranquillement un spécial Big Apple, un triple scotch pour le prix d'un double, quand un autre grouillot, ils étaient tous de la petite bière à l'époque, lui avait fait passer la consigne qu'un type voulait le voir.

Il avait fait exprès de continuer à siroter lentement son scotch, sans manifester beaucoup d'intérêt. Cela fait, en s'appliquant très fort à rester nonchalant, il était sorti du bar Big Apple, dans le froid de Lennox Avenue, où un Noir en costume gris était assis dans une voiture grise et lui faisait signe de la tête.

— Jackson ? dit l'homme en ouvrant sa portière.

— Ouais, répondit-il, sans s'approcher et gardant la main dans la poche droite de sa veste sur le Beretta 25.

— Je veux te donner deux numéros et cent dollars, dit l'homme. Le premier numéro, tu le joues demain. Le second tu l'appelles au téléphone demain soir. Ne joue que dix dollars et ne joue pas avec ton patron Derellio.

Il aurait dû demander pourquoi il était l'heureux élu. Il aurait dû se méfier davantage de l'homme qui connaissait si bien sa nature, qui savait que si on lui avait dit de jouer un numéro avec la totalité de la somme il n'aurait rien joué du tout. Si on lui avait donné un seul numéro, il aurait laissé tomber. Mais avec cent dollars pour n'en jouer que dix, il risquerait les dix, rien que pour rendre le coup de téléphone plus intéressant.

La première idée de Jackson fut qu'il était choisi pour un coup monté, pour briser un banquier. Mais pas avec dix dollars. Est-ce que l'homme dans la voiture voulait réellement qu'il joue les cent et puis cinq cents de mieux ?

Mais alors, pourquoi choisir Bernoy Jackson ? Il ne risquait pas

de mettre son propre argent sur un truc qu'il ne pouvait contrôler. C'était pour les petites vieilles avec leur petite monnaie et leurs rêves. C'était ça, la loterie de Harlem. Du rêve. Si les gens voulaient réellement gagner de l'argent, ils iraient à la loterie des gens bien, la Bourse, où la cote était en leur faveur. Mais la loterie des gens bien était trop réelle, elle vous rappelait que l'on n'avait rien à miser et qu'on ne se sortirait jamais de la merde.

La loterie clandestine, elle, c'était de la pure et douce fantaisie. On achetait une journée de rêve, de tout ce qu'on ferait avec cinq mille quatre cents dollars pour dix. Et pour un quart de dollar, on avait cent trente-cinq dollars d'épicerie, ou de loyer, ou un costume neuf, ou une fille si on en avait envie. Ou ce qu'on voulait.

Rien ne remplacerait jamais la loterie de Harlem. Rien ne la supprimerait jamais, à moins que quelqu'un n'invente un nouveau rêve instantané, payable le lendemain au drugstore du coin.

Jackson joua le numéro et gagna. Puis il appela l'autre numéro.

— Maintenant, lui dit-on, tu vas jouer le 851 et le 857, petit. Joue avec ton patron, Derellio, et dis à tes joueurs de parier aussi sur ces numéros. Et rappelle demain soir.

Le 851 paya, mais le coup ne fut pas énorme parce que les joueurs de Jackson n'avaient pas tellement suivi. Ils ne se méfiaient pas de lui, Jackson le savait, mais ils n'étaient pas vraiment sûrs.

Quand il rappela le numéro, la voix lui dit :

— Demain, le numéro est le 962. Dis à tes gens que tu as la plus grosse intuition de ta vie. Et dis-leur que tu ne peux prendre que telle somme, qu'ils doivent s'adresser à Derellio lui-même. Et joue le numéro sec.

Le lendemain les enjeux furent lourds. Énormes. Et quand le 962 apparut dans la colonne du mutuel à l'avant-dernière du *Daily News*, Derellio fut ruiné. Il avait pris pour quatre cent quatre-vingt mille dollars d'enjeux et n'en avait pas joué un seul.

Le lendemain soir, la voix ordonna :

— Viens me rejoindre à bord du ferry-boat de Staten Island qui part dans une heure.

Il faisait un froid aigre à bord du ferry, mais l'homme de la voiture ne paraissait pas en souffrir. Il était bien emmitouflé dans une pelisse, des bottes et une chapska fourrée. Il remit à Jackson un attaché-case en lui disant :

— Il y a un demi-million là-dedans. Règle tous les gagnants de Derellio. Et rappelle-moi demain soir.

— C'est quoi, ton truc ?

— Tu me croirais si je te disais que plus j'en sais sur ce que je fais, moins je sais pourquoi je le fais ?

— Tu causes pas comme un frère.

— Ah ! C'est le problème de la bourgeoisie noire, mon ami. Au revoir.

— Hé, une seconde ! protesta Jackson en sautant sur place et en battant des bras pour se réchauffer tout en essayant de tenir en équilibre l'attaché-case entre ses jambes. Et si je fous le camp avec l'oseille, mec ?

— Ma foi, dit l'homme en soupirant, je pensais que tu étais assez malin. Tu ne fileras pas avant de savoir ce que tu abandonnes. Et plus tu en sauras, moins tu voudras filer.

— Ça rime à rien, ça.

— Depuis que je fais ce boulot, rien ne rime à rien.

Le Noir lui dit de nouveau au revoir et s'éloigna.

Alors Jackson paya les gagnants et reprit la banque.

S'ils pouvaient lui donner un demi-million à gaspiller, ils pourraient bien lui donner un million pour lui. D'ailleurs, il pourrait toujours se tirer.

Mais il ne se tira pas. Il ne se tira pas quand il reçut son capital. Il ne se tira même pas quand on lui dit de se poster un soir au coin d'une rue et qu'une heure plus tard un homme blanc passa et lui dit : « Vous pouvez partir maintenant. » Une demi-heure après, Derellio et deux de ses hommes furent découverts la nuque brisée dans un magasin voisin et Bernoy Jackson eut soudain la réputation d'avoir tué trois types avec ses mains nues, ce qui accrut énormément l'honnêteté de ses grouillots. Et il ne lui en coûtait qu'un petit service de temps en temps pour le bourgeois noir à la voix lasse.

De petits services. Des renseignements, en général, ou bien déposer un truc ici ou là, ou fournir un témoin en béton pour un procès ou s'assurer qu'un autre témoin avait assez d'argent pour quitter la ville. En moins d'un an, son travail principal consistait à diriger un réseau d'informations allant du Polo à Central Park.

Et puis par un beau jour d'automne son réseau dut soudain s'intéresser de très près aux Orientaux. Rien de spécifique. Simplement tout ce qu'on pourrait dénicher sur des Orientaux.

Alors le bourgeois reparut et apprit à Jackson qu'il allait maintenant rembourser en totalité toute sa bonne fortune. Il tuerait l'homme dont la photo était dans cette enveloppe et il le tuerait à l'école de karaté Bong Rhee. L'homme précisa bien que Jackson ne devrait pas ouvrir l'enveloppe avant d'être chez lui.

Et pour la seconde fois, Bernoy Jackson vit le visage, les pommettes hautes, les yeux bruns profonds, les lèvres minces. La première fois, c'était quand il avait dû attendre au coin d'une rue à une certaine heure, et l'homme qui était sorti du magasin où l'on avait trouvé plus tard le cadavre de Derellio était passé et avait dit simplement : « Vous pouvez partir, maintenant. »

Il allait revoir cette tête, et à présent il devait coller une balle dedans. Bernoy Jackson savait que s'il tournait à droite dans East River Drive en direction de Manhattan, ce serait lui qui serait tué.

Quelque part, la machine dont il faisait partie se désagrégeait. Quelqu'un avait décidé qu'un de ses petits rouages noirs allait devenir un piston. Et si l'on perd un petit rouage noir qui essaye de devenir un piston, après tout, merde, un nègre de plus ou de moins qu'est-ce que ça peut faire ?

Bernoy Jackson tourna à droite dans la 14^e Rue, et puis il fit demi-tour, reprit l'East River Drive et fila vers le nord.

Il avait huit cents dollars en poche. Il ne passerait pas chez lui prendre son fric, il ne se donnerait même pas la peine de verrouiller sa voiture en arrivant à Rochester. Il ne laisserait rien qui permette de retrouver sa trace.

Qu'ils gardent l'argent. Qu'un inconnu prenne la voiture. Qu'ils prennent tout. Lui, il allait vivre.

« Bébé, se dit-il, ils t'ont vraiment fait marcher. »

Il était heureux de pouvoir vivre un jour de plus. Il resta heureux jusqu'à ce qu'il approche de la voie express Major Deegan menant à l'autoroute de New York qui traversait tout l'État. Une famille de Noirs était assise près d'une Chevrolet 57 en panne, une épave rouillée, emboutie, minable, qui avait probablement rendu l'âme. Mais Jackson pensait pouvoir la faire marcher.

Il ralentit, les grosses roues aux magnifiques amortisseurs négociant le virage en souplesse. Il s'arrêta sur l'herbe rase contre une barrière séparant le Bronx de la route à quelques kilomètres au sud du Yankee Stadium, le Bronx noir et portoricain avec ses immeubles agonisants grouillant de vie.

Il ouvrit la portière, sortit dans l'air pollué et considéra la famille. Quatre jeunes qui jouaient au foot avec un vieux bidon, quatre jeunes en vêtements dont n'aurait pas voulu l'Armée du Salut. Ces quatre gosses, dont l'un aurait pu être Bernoy Jackson quinze ans plus tôt, s'arrêtaient de jouer pour le dévisager.

Le père était assis contre l'aile avant gauche, tournant le dos au pneu crevé lisse, l'air résigné. Une femme, vieille comme l'humanité et usée comme les pierres, ronflait sur le siège avant.

— Ça va, frère ?

— Ça va, répondit l'homme en levant les yeux. Tu as un pneu de secours qui irait ?

— J'ai toute une bagnole qui irait.

— Qui je dois tuer ?

— Personne.

— C'est chouette, mais...

— Mais quoi ?

— Mais je n'arriverai pas jusqu'à ta tire, mec. Tu as de la visite.

Bernoy Jackson, gardant son sang-froid, se retourna lentement. Une voiture noire de série s'arrêtait derrière la Fleetwood. Par la portière, une figure noire le regardait. C'était le bourgeois, l'homme du ferry, l'homme qui lui avait donné les numéros et les méthodes, et les ordres.

L'estomac de Jackson se déchira en petits morceaux. Ses bras pendaient lourdement, complètement engourdis.

Le Noir le regarda dans les yeux et secoua la tête. Bernoy Jackson ne put que hocher la sienne.

Il se tourna vers l'homme assis dans l'herbe et compta soigneusement toute sa liasse de billets, sauf un de vingt dollars.

L'homme le considéra avec méfiance.

— Prends-la, dit Jackson.

L'homme ne bougea pas.

— Tu es plus malin que moi, frère. Prends. Je n'en ai plus besoin. Je suis un homme mort.

Toujours pas de mouvement.

Alors Bernoy Jackson jeta la liasse sur le siège avant de la vieille Chevrolet et retourna à sa Fleetwood, dont une traite restait à payer. La vie de Bernoy Jackson.

CHAPITRE XX

Remo Williams repéra le premier l'homme au Magnum 357. Puis l'homme à la très grosse bosse sous son costume Oscar de la Renta avisa Remo. Et il sourit faiblement.

Remo sourit aussi.

L'homme attendait devant l'école de karaté Bong Rhee, où un écriteau disait aux gens de monter au premier et qu'en haut des marches ils trouveraient une des meilleures écoles d'autodéfense de l'hémisphère occidental.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Remo.

— Bernoy Jackson.

— Comment voulez-vous mourir, Bernoy ?

— Pas du tout, mec, répondit sincèrement Bernoy.

— Alors dites-moi qui vous envoie.

Bernoy raconta son histoire. Son patron noir. Les numéros gagnants. Le coin de rue où il avait attendu pendant que trois hommes étaient tués. Et le réseau d'informations.

— Ce coin de rue. C'est là que je vous ai vu.

— C'est vrai, dit Remo. Je devrais peut-être vous tuer tout de suite.

Bernoy Jackson voulut dégainer. Remo lui donna une chiquenaude sur le poignet. Jackson grimaça de douleur et serra sa main contre lui. La souffrance fit perler à son front de grosses gouttes de sueur.

— Tout ce que je peux dire, Blanchet, c'est que vous êtes qu'une bande de foutus salauds. Vous êtes les plus foutus salauds de toute cette planète Terre.

— Je l'espère bien, dit Remo. Maintenant fous le camp.

Bernoy Jackson tourna les talons, s'éloigna et Remo le suivit des yeux, plein de compassion pour l'homme qui était manifestement un agent de CURE et ne le savait pas. Il y avait un coup monté contre Remo. Bernoy Jackson avait été soudoyé. Mais ils étaient cependant frères, alors Jackson avait le droit de vivre.

Ce qui blessait le plus Remo, c'était que sa mort avait été décidée.

Et maintenant il ne pouvait se fier à personne. Mais pourquoi avaient-ils envoyé ce Jackson ? CURE devait être compromise et complètement perdue, au-delà du salut. Alors pourquoi poursuivre les recherches pour Liu ? Que restait-il à faire ?

Remo poussa la porte de l'école de karaté. Il entendit Chiun monter derrière lui dans l'escalier de bois grinçant serré entre les murs à la peinture verte fanée et poussiéreuse. Sur le palier, une ampoule éclairait une flèche rouge. La peinture était fraîche. Mei Soong suivait Chiun.

— Ah ! comme c'est merveilleux de travailler pour toi, Remo, dit Chiun.

— Vous pouvez crever.

— Non seulement tu es un détective et un ministre des Affaires étrangères mais maintenant tu te découvres une conscience sociale. Pourquoi as-tu laissé partir cet homme ?

— Ravalez votre salive.

— Il t'a reconnu. Et tu l'as laissé partir.

— Sucez du cyanure.

Sur le palier Remo hésita. Chiun et Mei Soong attendirent derrière lui.

— Est-ce que tu contemples la cage d'escalier ou un nouveau cas de justice sociale ?

La figure de Chiun était sereine.

Ce serait Chiun. Remo l'avait toujours su, mais il refusait de le croire. Qui d'autre pourrait le faire ? Pas ce Jackson. Et pourtant Chiun ne l'avait pas tué.

Que Chiun n'en ait pas été capable, c'était hors de question. L'idée vint à Remo que Chiun avait été retenu par l'affection qu'il lui portait. Elle fut aussi fugace qu'elle était absurde. Si Remo devait être éliminé, Chiun y veillerait. Simple mission de plus.

Donc c'était le message qui n'avait pas été reçu. Qui n'avait pas atteint Chiun. Remo songea au coup de téléphone à Smith, à l'insistance qu'il avait mise à lui répéter que Chiun devait retourner à Folcroft. Bien sûr. C'était ça, le signal. Et Remo ne l'avait pas transmis.

Pour Remo, la situation était claire. Un simple coup rapide à la frêle gorge jaune, là sur le palier pendant qu'ils étaient tous serrés les uns contre les autres. L'assommer. Le surprendre. Le tuer. Et puis fuir. Et continuer de fuir.

C'était son unique espoir.

Chiun le regarda d'un air ironique.

— Eh bien ? Est-ce que nous allons vivre ici éternellement et devenir un élément du paysage ?

— Non, dit Remo d'une voix lasse. Nous entrons.

— Le spectacle des arts martiaux sera pour vous une expérience

des plus intéressantes et des plus instructives, déclara Mei Soong.

Chiun sourit. Mei Soong s'insinua entre eux et poussa la porte. Chiun et Remo la suivirent dans une vaste salle blanche au plafond bas qui avait été autrefois un grenier. Sur la droite il y avait le matériel habituel des écoles de karaté, des sacs de sable, des briques, des tuiles et une grande caisse pleine de haricots servant à endurcir le bout des doigts.

Avec assurance, Mei Soong se dirigea vers un petit bureau vitré où un jeune Oriental était assis à une table, vêtu de l'ample tenue de karatéka blanche avec une ceinture rouge. Sa tête était complètement rasée, ses traits lisses, son expression calme, de ce calme produit par des années d'entraînement, des années de discipline.

Chiun chuchota à Remo :

— Il est très bon. Un des seuls huit véritables ceintures rouges. Un très jeune homme de plus de quarante ans.

— Il en paraît vingt.

— Il est très, très bon. Et il te fournirait un exercice intéressant, si tu voulais le laisser devenir intéressant. Son père, cependant, t'apporterait un exercice encore plus intéressant.

— Du danger ?

— Tu n'es qu'un jeune insolent. Comment oses-tu penser qu'un homme que j'ai entraîné si longtemps courrait un danger devant un tel ceinture rouge ? Quelle injurieuse stupidité. Je t'ai donné plusieurs années de ma vie et tu oses me dire ça. Tu es très stupide et de plus tu n'as pas de mémoire. Tu oublies que toute personne qui a appris l'attaque pure peut vaincre le karaté, même un homme dans un fauteuil roulant. Le karaté est un art. Un art mineur. Sa faiblesse c'est que ce n'est un art de mort que par moment, une petite portion du cercle. Nous approchons du cercle. Eux pas.

Remo observait Mei Soong qui lui tournait le dos. L'Oriental à la ceinture rouge l'écoutait attentivement. Puis il leva les yeux, aperçut Remo mais s'intéressa à Chiun. Il sortit de son bureau, en regardant toujours Chiun, et quand il fut à un mètre de lui il ouvrit la bouche et le sang parut refluer de sa figure.

— Non, souffla-t-il. Non.

— Je vois, Mr Kyoto, que vous avez gagné très jeune votre ceinture rouge. Votre père doit être très fier. Votre famille a toujours aimé danser. Je suis honoré d'être en votre présence et vous prie de transmettre ma cordialité la plus sincère à votre honorable père.

Chiun s'inclina légèrement. Kyoto ne bougea pas. Enfin, se rappelant sa fonction, il s'inclina très bas d'un mouvement souple et gracieux, puis, il recula vivement et se heurta à Mei Soong.

Au fond de la pièce, où le mot « vestiaire » était peint sur le mur, une porte s'ouvrit et sept hommes sortirent en file indienne, sept

hommes noirs portant tous une ceinture noire. Ils marchaient sans bruit, avec grâce, leur tenue blanche de karaté se confondant en une seule masse qui rendait l'identification difficile.

— Repartez, repartez ! cria Kyoto.

Mais ils continuèrent d'avancer et vinrent entourer Chiun et Remo.

— Ne vous inquiétez pas, Mr Kyoto, dit Chiun. Je ne suis qu'un observateur innocent. Je vous donne ma parole que je ne me mêlerai de rien.

Kyoto lui jeta un coup d'œil. Chiun hocha la tête poliment, avec un sourire.

Un des Noirs parla. Il était grand, pas loin de deux mètres, cent trente kilos et pas un gramme de graisse. Sa figure semblait sculptée dans de l'ébène. Ses dents étincelaient dans son sourire.

— Nous autres du tiers monde nous n'avons rien contre un frère du tiers monde. Nous voulons le Blanc.

Remo se tourna vers Mei Soong. Son visage était figé, ses lèvres pincées. Elle était indiscutablement en proie à une tension émotionnelle bien plus forte que celle de Remo, qui n'allait faire que ce qu'il avait été entraîné à faire. Une femme amoureuse qui trahit son amant émet plus de signaux qu'un aéroport.

— Maître érudit de tous les arts, dois-je comprendre que vous n'interviendrez pas vous-même ? demanda Kyoto.

— Je resterai à l'écart pour contempler le spectacle de tous ces hommes attaquant un pauvre Blanc tout seul. Car je vois que c'est ce qu'ils s'appêtent à faire, dit Chiun sur un ton sentencieux, puis il braqua un index tremblant vers Mei Soong. Et vous, femme sans foi, qui attirez ce jeune homme sans méfiance dans cet antre de la mort ! Quelle honte !

— Hé, le vieux. Faut pas pleurnicher sur un Blanc. C'est notre ennemi, dit l'homme à la figure d'ébène.

Remo bâilla. Les numéros de Chiun ne l'impressionnaient pas. Il avait déjà vu Chiun jouer les humbles. Et maintenant, il les lui préparait, encore qu'à leurs airs fanfarons il était visible qu'ils étaient fin prêts.

— Écartez-vous, dit leur chef à Chiun, sinon on va vous marcher dessus.

— J'implore une faveur, supplia Chiun. Je sais que ce pauvre homme va mourir. Je désire lui dire adieu.

— Le laisse pas faire, cria un des Noirs, il va lui refiler un pétard ou un truc.

— Je n'ai pas d'arme. Je suis un homme de paix et de solitude, une fleur fragile jetée sur le sol dur et rocailleux du conflit.

— Hé, dis donc, qu'est-ce qu'il déconne ? demanda un homme,

celui qui avait la coiffure afro la plus monumentale, une énorme boule crépue partant dans toutes les directions au sommet de sa tête basanée.

— Il dit qu'il n'a pas de flingue, répondit le chef.

— Il a l'air marrant pour un Chinetoque.

— Dis pas Chinetoque. Il est du tiers monde. Oui, petit vieux. Dites adieu au Blanc. La Révolution est là.

Remo les vit tous lever le poing vers le plafond aux lumières fluorescentes et se demanda combien il allait en coûter à la sécurité sociale de la ville de New York. À moins, bien sûr, qu'ils ne soient assez compétents, auquel cas il réduirait le pourcentage du crime.

Le groupe échangeait maintenant des poignées de main fantaisistes en se disant :

— Repasse le pouvoir, frère.

Remo regarda Chiun et haussa les épaules. Chiun lui fit signe de baisser la tête.

— Tu ne sais pas à quel point ceci est important. C'est très important. Je connais personnellement le père de Kyoto. Tu as de mauvaises habitudes qui gâchent la grâce quand tu t'énerves. Je ne les ai pas corrigées parce que ça s'arrangera tout seul et les changer maintenant gênerait ton attaque. Mais ce que tu dois éviter à tout prix, c'est une attaque d'énergie totale, parce que ces habitudes se verraient sûrement, et le père de Kyoto entendrait parler de ton manque de grâce. Un de mes compagnons qui manque de grâce !

— Ah mince, vous avez des problèmes, répliqua Remo.

— Ne plaisante pas. C'est important pour moi. Tu n'as peut-être pas de fierté, mais j'en ai, moi. Je ne veux pas me couvrir de honte. Ce n'est pas comme si des hommes noirs ou blancs observaient, mais un homme jaune à la ceinture rouge dont le père me connaît personnellement.

— Et ce n'est pas comme si je m'attaquais à Amos et Andy, chuchota Remo. Ces gars ont l'air de durs.

Chiun jeta un coup d'œil au groupe, par-dessus l'épaule de Remo ; certains ôtaient leur chemise pour exhiber leurs muscles, pour les beaux yeux de Mei Soong.

— Amos et Andy, ou n'importe qui. Mais je t'en prie, je te demande ce service.

— Est-ce que vous me rendrez un service en échange ?

— Très bien. D'accord. Mais rappelle-toi. Le plus important c'est de ne pas couvrir de honte mes méthodes d'enseignement.

Chiun s'inclina et feignit même d'essuyer une larme. Il recula, en faisant signe à Kyoto et à Mei Soong de le rejoindre. Un de ceux qui avaient ôté leur chemise avait de belles épaules rondes musclées et un abdomen dur semblable à une planche à laver. Un haltérophile, pensa

Remo. Rien du tout.

L'homme s'approcha de Chiun, Kyoto et Mei Soong en roulant les épaules, indiquant qu'ils ne devaient pas aller plus loin.

— C'est mon élève de quelques jours, dit Chiun à Kyoto en désignant Remo.

— Vous restez où vous êtes, tous tant que vous êtes, dit l'homme bien musclé. Je veux pas faire de mal à un frère du tiers monde.

Remo entendit le rire étouffé de Kyoto.

— Si je comprends bien, reprit Chiun, ce sont les élèves de votre honorable maison.

— Ils viennent d'arriver, répondit Kyoto.

— D'arriver ? s'exclama un des hommes derrière Remo. Ça fait des années qu'on travaille ici !

— Merci ! murmura Chiun. Maintenant nous allons voir ce que des années d'instruction de Kyoto valent à côté de quelques humbles paroles de la maison de Sinanju. Commencez quand vous voudrez.

— Pourquoi mes ancêtres sont-ils forcés d'assister à cela ? gémit Kyoto.

— Vous en faites pas, assura le grand Noir. Vous allez être fier de nous. Vraiment fier. Fier du pouvoir noir.

— Mon cœur frémit devant votre pouvoir noir, dit Chiun et mon respect pour la maison de Kyoto n'a pas de bornes. Malheur à moi et à mon ami.

Les sept hommes noirs se précipitèrent pour l'hallali. Remo se prépara à l'assaut, tout son poids équilibré pour agir instantanément dans n'importe quelle direction.

C'était drôle. Chiun qui l'avertissait de bien faire, et Remo n'avait besoin d'aucun avertissement. C'était la première fois que Chiun verrait son élève en action et Remo voulait, plus que tout autre chose, mériter les louanges de son petit père.

On ne doit jamais se soucier des apparences, uniquement des résultats. Voilà en quoi l'entraînement de Remo différait du karaté, mais maintenant il devait songer aux apparences. Et ça risquait d'être mortel.

CHAPITRE XXI

Ils étaient sept et Remo se prépara à commencer par la droite, à biaiser sur la gauche, à en descendre deux, puis à revenir pour en éliminer un et travailler à partir de là. Ce ne fut pas nécessaire.

Le plus massif, le plus grand, celui à la figure d'ébène, avança dans le cercle. Son afro était taillée comme une haie bien soignée et il se tenait les avant-bras en avant, les poignets souples. Un des Noirs derrière lui, qui ne pratiquait pas l'attaque de la mante religieuse de l'école du *kung fu*, se mit à rire.

Les grands hommes forts avaient rarement recours à la mante religieuse. C'était une attaque employée par les hommes petits, pour compenser. Si le grand à l'afro flamboyante glissait sous l'attaque de Remo, Remo serait mort d'un seul coup.

— Hé, Piggy ! s'écria le Noir qui avait ri. T'as l'air d'une pédale !

Piggy se déplaçait vite pour un homme aussi monumental ; il allongea une jambe et puis son poing visa la tête de Remo. Remo passa sous le coup, enfonça les doigts dans le plexus solaire et se redressa pour atteindre le cou de taureau d'un tranchant de la main en bas ; son genou remonta pour accueillir la figure et la préparer pour une pique des doigts raidis à la tempe. Le corps toucha le tapis presque sans bruit, la figure encore étonnée. La main gauche resta repliée.

À présent ils étaient six, six figures noires stupéfaites, les yeux ronds. Et puis quelqu'un eut l'idée correcte d'une attaque en masse. On aurait dit une émeute raciale en tenue d'arts martiaux.

— Attrapez le salaud de Blanc. Tuez Blanchet ! Tuez-le !

Leurs cris se répercutèrent dans la salle. Remo glissa un œil vers Chiun pour voir s'il approuvait. Erreur. Une main noire le frappa en plein visage et il vit la nuit et les étoiles mais comme il tombait, il aperçut le blanc du tapis, des bras, des jambes et des mains noires aux paumes pâles et sentit un pied se diriger vers son aine.

Il ramena une main derrière le genou et, utilisant sa chute, il fit passer le corps auquel le genou appartenait par-dessus sa tête. Il leva un pied contre une aine et roula sur lui-même. En même temps, il se

releva, empoigna une afro et retomba dessus, en fracturant un crâne.

Un corps sans voix alla au tapis. Un ceinture noire attaqua d'un coup de savate. Remo saisit la cheville et la ramena derrière sa tête, puis il leva brusquement le pouce dans le dos de l'homme, endommageant un rein et projetant d'un côté le Noir qui hurlait de douleur. Maintenant ils étaient quatre, et ils n'étaient plus si pressés de tuer Blanchet. L'un d'eux était carrément fraternel, tandis qu'il serrait contre lui son genou cassé. Trois ceintures noires firent un demi-cercle autour de Remo.

— Tous ensemble. Attaquez. À trois, dit raisonnablement un des trois.

Il était très noir, noir comme la nuit avec une barbe en désordre. Ses yeux n'avaient pas de blanc, ce n'était que de noirs charbons luisant de haine. Son front était couvert de sueur. En révélant aussi ouvertement sa haine, il avait perdu son sang-froid.

— C'est pas comme au cinéma, pas vrai, Bamboula ? dit Remo et il éclata de rire.

— Bon Dieu, gronda le ceinture noire à gauche de Remo.

— C'est une prière ? Ou un juron ? demanda Remo.

— Un ! cria l'homme qui haïssait. Deux ! Trois ! continua l'homme qui haïssait et il attaqua d'un pied, les deux autres de simples directs.

Remo était sous eux, et se glissait derrière l'homme qui haïssait. Il pivota, lui attrapa le pied et l'envoya valser vers la caisse aux haricots où les élèves et les moniteurs se durcissaient le bout des doigts en les enfonçant de toute leur force dans vingt centimètres de haricots secs. Remo enfonça très rapidement sa main dans la caisse mais elle n'atteignit pas le fond.

Elle n'atteignit pas le fond de la caisse parce que sous cette main il y avait la figure grimaçante de haine. Elle ne haïssait plus parce que, coincée dans cette caisse à une telle vélocité, ce n'était plus une figure mais une bouillie. Des haricots s'étaient fourrés dans les yeux. Vu du dessus, on avait l'impression que le ceinture noire affaibli par la haine sous la pression de la peur buvait profondément dans la boîte, submergée sous les haricots. Du sang suintait et les gonflait.

Remo fit un petit pas de valse vers une pile de tuiles avec les autres ceintures noires qui balançaient des poings au-dessus de sa tête et dans son dos. Il cueillit deux tuiles grises arrondies et se mit à siffler, tout en parant les coups de poing et de pied, en faisant claquer ses tuiles en mesure.

Il pivota autour d'un coup et rapprocha vivement les deux tuiles, avec une afro entre elles. Au beau milieu de l'afro, il y avait un crâne. Les deux tuiles firent de vaillants efforts pour se rejoindre. Mais elles se brisèrent. La tête aussi.

L'afro couronnant le crâne éclaté alla au tapis. Les restes des tuiles volèrent dans les airs. Le dernier Noir donna un coup de coude qui manqua son but et déclara, avec éloquence :

— Meeerde.

Il resta planté là, les bras ballants, le front ruisselant.

— Je sais pas ce que t'as, mec, mais je peux plus l'encaisser.

— Ouais, fit Remo. Désolé.

— Dans le cul, Blanchet, haleta l'homme.

— C'est le business, trésor, dit Remo et comme l'homme se lançait encore une fois dans un assaut désespéré, il lui écrasa la gorge d'un revers du tranchant de la main.

Remo dénoua la ceinture noire tandis que le cadavre passait devant lui en titubant et s'approcha de l'homme au genou fracassé qui essayait de se traîner vers la porte. Il fit danser la ceinture devant son nez.

— Tu veux en gagner une autre vite fait ?

— Non, mec, je veux rien du tout.

— Tu ne veux pas effacer Blanchet ?

— Non mec ! cria le ceinture noire.

— Allez, ah. Ne me dis pas que tu es de ces types qui réservent l'action militante aux métros déserts et aux salles de classes.

— Mec, je veux pas d'ennuis. J'ai rien fait. Tu me brutalises.

— Tu veux dire que lorsque tu assommes quelqu'un c'est la Révolution, mais quand tu te fais assommer c'est de la brutalité ?

— Non, mec.

Le Noir se recouvrit la tête de ses bras et attendit le coup. Remo haussa les épaules.

— Donne-lui la ceinture noire du dojo de Kyoto, chantonna Chiun.

Remo vit la rage convulser les traits de Kyoto, mais elle fut aussitôt maîtrisée.

— À moins, naturellement, dit suavement Chiun à Kyoto, que vous, avec vos années d'expérience, n'acceptiez d'enseigner les arts martiaux à mon humble élève de quelques instants.

— Ce n'est pas un humble élève, répliqua Kyoto. Et vous ne lui avez pas enseigné l'art, mais les méthodes de Sinanju.

— La maison de Sinanju n'avait pour travailler qu'un homme blanc. Mais à notre modeste façon, nous tentons de faire de notre mieux avec le peu qui nous est donné.

Le ceinture noire au genou brisé rampait maintenant vers un vestiaire, par une porte de côté qui claqua sur lui. Les yeux de Kyoto se tournèrent vers la source du bruit et Chiun lui dit :

— Cet homme a l'instinct d'un champion. Je dirai à votre honorable père comme vous avez bien réussi en enseignant la course à

pied. Il sera heureux d'apprendre que vous avez abandonné les sports dangereux.

Remo replia soigneusement la ceinture noire, s'approcha de Kyoto et la lui lança.

— Vous pourrez peut-être la vendre à quelqu'un d'autre.

Le dojo avait l'air de refaire surface, après le cyclone qui avait frappé en pleine classe. Chiun semblait tout heureux mais il soupira :

— Pitoyable. Ta main gauche ne sait toujours pas se raidir comme il faut.

Mei Soong était blême.

— Je croyais... Je croyais... que les Américains étaient mous.

— Ils le sont, ricana Chiun.

— Merci de m'avoir amené ici, dit Remo. Il y a d'autres endroits que vous aimeriez visiter ?

Mei Soong hésita. Puis elle se décida enfin :

— Oui. J'ai faim.

CHAPITRE XXII

Au cours de la Longue Marche, il n'y avait rien eu de pareil. Pendant les années de clandestinité dans les grottes de Yen-an, il n'y avait jamais rien eu de pareil. Et il n'y avait aucune solution dans les pensées de Mao Tse TOUNG. Même dans l'esprit de Mao, il n'y avait aucune solution.

Le général Liu se força à accepter avec politesse les nouvelles apportées par le messager. Dans les régimes monarchistes décadents du passé, le malheur de la nouvelle serait retombé sur la tête du porteur. Mais c'était une ère nouvelle, aussi le général Liu répondit-il simplement :

— Vous pouvez aller, et merci camarade.

Il n'y avait jamais rien eu de semblable. Il regarda le messager saluer et partir, en fermant la porte, laissant le général Liu dans la pièce sans fenêtre qui sentait l'huile minérale et n'avait qu'une chaise et un lit de camp et une très mauvaise aération.

D'autres généraux pouvaient vivre somptueusement, mais un général du peuple n'avait pas le droit de s'exalter. D'autres généraux vivaient peut-être dans des palais comme des seigneurs de guerre, mais pas lui. Pas un véritable général populaire qui avait enterré ses frères dans la montagne et laissé une sœur sous la neige de l'hiver, qui avait été réquisitionné à treize ans pour travailler dans les champs du mandarin tout comme sa sœur avait été réquisitionnée pour travailler dans le lit du mandarin.

Le général Liu était un grand général du peuple, par son expérience plus que par son grade. Il pouvait sentir la qualité d'une division à quinze kilomètres. Il avait vu des armées violer et piller, et il avait vu des armées construire des villes et des écoles. Il avait vu un homme seul anéantir un peloton. Mais jamais il n'avait vu ce qu'il voyait maintenant. Et, entre tous les lieux du monde, dans cette Amérique amoureuse de son confort.

Il relut le billet entre ses mains, tout comme il avait relu d'autres billets depuis trois jours qu'il se cachait.

Il y avait eu d'abord les gangsters, les tueurs à gages de Porto

Rico. Pas des révolutionnaires, mais compétents. Et ils avaient échoué.

Et puis il y avait eu Ricardo de Estrana y Montaldo y Ruiz Guerner, l'homme qui n'échouait jamais, il le savait par expérience personnelle. Et il avait échoué.

Il y avait eu la bande de voyous du Wah Ching. Et elle avait échoué.

Et quand les armes à feu et les voyous avaient échoué, il y avait eu les mains puissantes des ceintures noires de karaté.

Il regarda encore une fois le billet. Et voilà que cela aussi avait échoué. Doublement, tous avaient échoué et failli à leur mission : éliminer ceux qui essayaient de retrouver le général, et lui amener sa jeune femme, son épouse de moins d'un an.

Et si le général Liu et ses hommes continuaient d'échouer, son peuple se jetterait aux pieds des fauteurs de paix de Pékin, prêt à oublier les dures années et à mettre fin à la Révolution avant qu'elle soit totale.

Ne savaient-ils pas que Mao n'était qu'un homme ?

Un grand homme, mais un homme tout de même, et que les hommes deviennent vieux et fatigués et désireux de mourir en paix.

Ne voyaient-ils pas que ce pas en arrière, cette paix avec l'impérialisme, était une retraite, alors que la bataille allait être gagnée ? Avec la victoire à la bouche, allaient-ils maintenant succomber devant le fils du mandarin, le Premier ministre, et s'asseoir à la même table que la bête agonisante du capitalisme ?

Pas si le général Liu pouvait l'empêcher. Le général Liu ne voulait pas de la paix. Le Premier ministre avait mal jugé sa ruse, et s'était mépris sur ses mobiles.

Il avait pris soin de ne pas se laisser reconnaître en Chine comme le chef de la faction guerrière. Il n'était qu'un général du peuple, jusqu'à ce que le Premier ministre le nomme pour organiser son voyage, pour veiller à sa protection pendant sa visite officielle au cochon de président américain. Il avait discrètement provoqué les morts dans l'avion, et quand cela n'avait pas mis fin aux projets de visite du Premier ministre, il s'était porté volontaire pour aller lui-même en Amérique. Et après s'être changé, habillé à l'occidentale, il avait abattu ses propres gardes du corps et s'était glissé seul, sans être remarqué, dans le métro qui l'avait amené là.

Cela aurait dû être facile de rester caché durant les sept jours de grâce que le Premier ministre avait accordés aux Américains. Mais cet Américain impossible ne pouvait pas se laisser abattre, et en ce moment même il se rapprochait du général Liu. Quand ses partisans apprendraient la fuite du dojo de karaté, ils perdraient courage. Il fallait leur remonter le moral.

Le général Liu s'assit sur le lit de camp. Il se promit de revoir

trois fois ses plans, de réfléchir aux détails selon trois angles. Et puis il parlerait à ses hommes.

Alors, quand il serait prêt, il agirait consciencieusement, et quand le plan aurait réussi, il tiendrait de nouveau dans ses bras Mei Soong, la fleur délicate, le seul plaisir de sa vie en dehors du devoir.

Ce plan ne devait pas échouer. Pas même devant l'impossible Américain qui faisait revivre une fois de plus les anciens contes de fées de l'ancienne Chine. Oui. Il devait d'abord discréditer les contes de fées.

Le général Liu se leva et frappa sur la lourde porte d'acier. Un homme en treillis militaire l'ouvrit.

— Je veux voir immédiatement les chefs, déclara le général Liu.

Puis il claqua la porte et entendit retomber le verrou.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous réunis, debout dans la petite chambre sans aération. Les premiers haletaient déjà. Certains transpiraient et le général Liu remarqua certaines figures, grasses, flasques, pâles. Ils n'étaient pas comme les gens de la Longue Marche, ceux-là. Ils étaient comme les hommes de Tchang Kai Tchek, ses chiens courants décadents.

Allons... Le général Liu avait souvent mené au combat des hommes qui ne valaient rien. Il s'adressa à ceux-là, il leur parla de la longue lutte et des heures sombres et des victoires. Il parla de la faim et du froid, leur raconta comment cela avait été surmonté. Il parla du cœur fier de ceux qui l'écoutaient, et quand ils ne furent plus accablés par la chaleur ou le manque d'air, mais pleins d'exaltation et de ferveur révolutionnaire il alla droit au but, droit à sa cible.

— Camarades, dit-il dans le dialecte cantonais interdit en regardant chacun dans les yeux à tour de rôle, nous qui avons tant accompli, comment pouvons-nous devenir maintenant la proie d'un conte de fées d'enfant ? L'hiver dans les grottes de Yen-an n'était-il pas plus féroce qu'un conte de fées ? Les armées de Tchang et ses chiens courants plus féroces qu'un conte de fées ? Les armements des temps modernes plus féroces qu'un conte de fées ?

— Oui, oui, crièrent les voix. C'est vrai. Comme c'est vrai !

— Alors pourquoi, demanda le général Liu, devons-nous craindre les contes de fées de Sinanju ?

Un jeune homme s'exclama triomphalement :

— Ne jamais craindre la souffrance. Ne jamais craindre la mort. Ne jamais craindre, moins que tout, les contes de fées.

Mais un vieillard, portant les vêtements qui avaient été autrefois ceux du continent, dit simplement :

— Il tue comme les tigres de la nuit de Sinanju. Cela il le fait.

— Je crains cet homme, déclara le général Liu et son auditoire fut suffoqué. Mais je le crains comme un homme, pas comme un conte

de fées. C'est un homme redoutable, mais nous avons déjà vaincu des hommes redoutables. Ce n'est pas un tigre de la nuit de Sinanju, parce que ce tigre n'existe pas. Sinanju n'est qu'un village de la République populaire de Corée. Toi, camarade Chen. Tu as été à Sinanju. Parle-nous de Sinanju.

Un homme d'âge moyen, en costume de ville sombre, avec une figure d'acier et une coupe de cheveux qui ressemblait à un accident de tondeuse à haies, s'avança pour se placer à côté du général. Il fit face aux hommes entassés dans la petite pièce étouffante.

— Je suis allé à Sinanju. J'ai parlé au peuple de Sinanju. Ils étaient pauvres et exploités, avant la glorieuse Révolution. Maintenant ils commencent à savourer les fruits de la liberté et...

— La légende, interrompit le général Liu. Parle-leur de la légende.

— Oui, dit l'homme. J'ai cherché le maître de Sinanju. Quel maître ? m'ont demandé les gens. Le maître des tigres de la nuit, ai-je répondu. Cela n'existe pas, m'ont-ils dit. S'ils existaient, serions-nous si pauvres ? Et je suis parti. Et même l'Espagnol qui a travaillé une fois pour nous a dit qu'il n'a pas pu trouver le maître de Sinanju. Alors pourquoi irions-nous croire qu'il y en a un ?

— As-tu mis de l'argent dans les poches des gens de Sinanju ? demanda le vieillard qui avait déjà pris la parole.

— Jamais de la vie, protesta l'homme avec colère. Je représentais la Révolution, pas la Bourse de New York.

— Les gens de Sinanju adorent l'argent, reprit le vieux. Si tu leur avais offert de l'argent et s'ils avaient continué à nier, je serais plus tranquille.

Le général Liu intervint.

— L'Américain dont nous parlons est un homme dont la figure est pâle comme de la pâte crue. Est-ce que le maître de Sinanju ferait d'un visage pâle un tigre de la nuit ? Même dans la légende, seuls les gens de Sinanju deviennent des tigres de la nuit.

— Tu te trompes, camarade général. La légende dit qu'il y aura un jour un maître si amoureux de l'argent que pour de grandes richesses il enseignera à un visage pâle qui est mort tous les secrets de Sinanju. Il fera de lui un tigre de la nuit. Le plus effroyable de tous les tigres de la nuit. Il le rendra semblable, égal aux dieux de l'Inde, égal à Çiva, l'implacable.

Un silence tomba. Personne ne bougea.

— Et d'ici une heure, déclara le général Liu, cet Implacable, cet homme qui est mort, sera couché sur ce lit de camp. Et je vous accorderai le privilège d'exécuter son corps légendaire. À moins, naturellement, que l'on ne doive renoncer à la Révolution à cause d'un conte de fées.

Cela rompit la tension et tout le monde rit. Tout le monde sauf le vieillard.

— On a vu l'homme blanc avec un vieux Coréen, dit-il.

— Son interprète.

— Il pourrait être le maître de Sinanju.

— Ridicule, protesta le général Liu. C'est une fleur fragile prête à être enterrée.

Pour épargner au vieillard la grande douleur de perdre la face, le général Liu s'inclina devant lui à l'ancienne mode.

— Allons, camarade. Tu as trop fait pour la Révolution, pour ne pas te joindre à nous maintenant à l'heure de la gloire.

Il fit signe à l'homme de rester. Les autres partirent, en bavardant entre eux avec confiance. Ils étaient de nouveau soudés.

Le général Liu alla fermer la porte d'acier et fit signe au vieillard de s'asseoir sur le petit lit. Il prit lui-même l'unique chaise de la pièce et dit :

— Ce Sinanju. J'ai entendu la légende aussi, mais je n'y crois pas.

Le vieil homme hocha la tête. Il avait des yeux aussi vieux que les pierres, la peau comme du cuir usé.

— Mais j'ai affronté tant d'autres choses que j'ai du mal à croire, poursuivit Liu. En supposant que ce conte de fées, que Çiva l'implacable, existe. Est-ce que la légende parle d'une faiblesse ?

— Oui. Il est influencé par la lune de justice.

Liu maîtrisa sa colère, la tempête qui faisait rage en lui. Trop souvent, il avait été forcé de traiter avec délicatesse la poésie archaïque qui enchaînait son peuple à la pauvreté et à la superstition. Il se contraignit à la douceur.

— Y a-t-il d'autres faiblesses ?

— Oui.

— Comment peuvent-elles être utilisées ?

— Le poison répondit le vieil homme avec simplicité mais il ajouta prudemment : On ne doit pas se fier au poison. Son corps est étrange et il peut surmonter le poison à temps. Du poison pour l'affaiblir, et puis le couteau ou le pistolet.

— Du poison, dis-tu ?

— Oui.

— Alors, ce sera le poison.

— Tu as un moyen de faire pénétrer ce poison dans son système ?

Ils furent interrompus par un coup frappé à la porte. Un messenger entra et tendit un billet à Liu.

Il le lut et leva vers le vieillard un visage rayonnant.

— Oui, camarade. Un moyen charmant et délicat de donner ce poison. Elle vient tout juste d'arriver là-haut.

CHAPITRE XXIII

C'était le meilleur bœuf à la sauce aux huîtres que Remo avait mangé. Une sombre saveur particulière qui éveillait le palais au goût des minces tranches de bœuf baignant dans l'épais jus brun. Remo piqua du bout de sa fourchette un fin morceau, le trempa dans la sauce un moment et l'éleva encore ruisselant à sa bouche où il le laissa reposer, picotant, vibrant et délicieux.

— Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon, déclara-t-il à Mei Soong.

Elle était assise de l'autre côté de la nappe blanche, enfin silencieuse. Elle avait tout nié en bloc, naturellement. Elle n'avait pas reçu de message des ravisateurs de Liu. Elle ne savait pas d'où venait le petit livre rouge dans sa chambre. Personne ne lui avait dit d'attirer Remo à l'école de karaté.

Elle avait nié tout cela pendant qu'ils se rendaient à pied au restaurant. Elle l'avait nié en allant aux lavabos dans le restaurant, où elle reçut ses instructions d'une vieille Chinoise. Elle nia tout alors même qu'elle commandait le bœuf à la sauce aux huîtres, et elle le nia quand elle perdit soudain tout appétit et laissa Remo manger le plat tout entier.

Remo continuait de manger, attendant simplement ce qui pourrait surgir des murs. Ils avaient subi quatre assauts majeurs et maintenant ceux qui retenaient prisonnier le général Liu devraient frapper ouvertement. Pauvre vieux bougre. Dans un sombre cachot, probablement, et trahi par sa femme à présent. C'était peut-être son âge qui avait retourné la fille contre lui. Ou peut-être, comme le disait Chiun : « La trahison est à la base de la nature féminine. »

À cela, Remo avait répliqué judicieusement :

— Vous dites n'importe quoi. Et les mères ? Beaucoup de femmes ne sont pas traîtresses.

— Et il y a des cobras qui ne mordent pas. Je vais te dire pourquoi les femmes sont traîtresses. Elles sont de la même espèce que les hommes. Hé, hé.

Il avait ri tout bas, tout comme il venait de rire en quittant la

table pour la cuisine afin de s'assurer que ses aliments ne contenaient ni chien, ni chat, ni Chinois ni aucune autre vermine.

— Le bœuf à la sauce aux huîtres est particulièrement réussi, n'est-ce pas ? dit Mei Soong comme Remo achevait le dernier morceau.

Il se sentit envahi par une sensation de chaleur, puis d'un profond bien-être et d'une extrême relaxation de tous ses muscles. L'air fleurissait de fraîches senteurs et la délicate beauté de Mei Soong envoûtait tout son corps. Les sièges de faux cuir devinrent des coussins d'air, et les murs vert foncé aux gravures blanches des lumières dansantes et tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes parce que Remo venait d'être empoisonné.

Avant que la nuit ne tombe tout à fait, Remo avança la main pour dire au revoir à Mei Soong, un petit geste de l'index gauche dans son œil, pour l'emmener avec lui. Il ne fut pas certain de l'avoir atteinte, cependant, parce que soudain il pénétrait dans un lieu très profond et très sombre qui faisait tourbillonner les gens et ne les lâchait pas. Et puis la sauce aux huîtres remonta de sa gorge dans sa bouche. Cette délicieuse sauce aux huîtres. Il se dit qu'il lui faudrait demander la recette, un jour.

Le chef, naturellement, tenait tête à Chiun avec insolence. Il répliqua vertement en défendant la qualité de sa cuisine jusqu'à ce qu'il soit rendu raisonnable et poli par une marmite d'huile bouillante qui avait, par quelque force mystérieuse, projeté des gouttes brûlantes sur sa figure arrogante de cuisinier.

Mais personne ne vint s'enquérir de ce qui causait les cris abominables du chef. Chiun décida de résoudre cette énigme. Où était tout le monde ?

Il sortit de la cuisine, en essayant les gonds des portes battantes pour voir à quelle vitesse elles s'ouvraient au passage d'un garçon chargé d'un plateau. Elles s'ouvrirent avec une grande rapidité et Chiun feignit d'être encore plus âgé qu'il ne l'était quand il enjamba la pile de vaisselle cassée et passa dans la grande salle du Jardin impérial. Remo et Mei Soong n'étaient plus là.

Est-ce que Remo l'aurait quitté comme ça ?

Bien sûr, il en était capable. L'enfant aimait assez à se conduire ainsi et faisait souvent des choses inexplicables. D'un autre côté, il avait pu recevoir un message dont il savait que ce serait pour Chiun le signal de le liquider. Quels imbéciles, ces Blancs. Faire liquider par Chiun celui qui était indiscutablement le meilleur Blanc du monde. Est-ce qu'ils lui demanderaient de liquider Adrian Kantrowitz ou le cardinal Cook ou Billy Graham ou Leontyne Price ? Des gens sans la moindre valeur ?

Non. Ils allaient lui demander de liquider Remo. Les imbéciles. Mais c'était dans la nature des Blancs. Alors qu'en trente ou quarante ans seulement Remo serait probablement l'égal de Chiun et même, s'il découvrait quelque puissance encore cachée, pourrait le surpasser.

Mais l'homme blanc accepterait-il d'attendre trente ans ? Oh que non ! Trente ans, c'était l'éternité pour l'homme blanc !

Un garçon s'avança et se plaça entre Chiun et la table de Remo. Chiun ôta de sa vue le garçon en le déposant sur une banquette. Avec une épaule fracturée. Chiun vit alors la tache brunâtre sur le côté de la nappe, là où Remo avait été assis. Il demanda au garçon où Remo était allé. Le garçon assura qu'il n'en savait rien.

Dans les miroirs au-dessus de la porte d'entrée, Chiun vit un groupe d'hommes habillés en garçons de restaurant chinois surgir d'une porte de côté et se diriger vers lui.

Ils ne venaient pas proposer leurs services. Ils venaient pour rendre les gens mal à l'aise. Deux d'entre eux cessèrent immédiatement de mettre Chiun mal à l'aise parce qu'ils devaient s'occuper de leurs poumons. Leurs poumons avaient besoin de toute leur attention parce qu'ils avaient été perforés par leurs côtes.

Des clients glapirent et se pressèrent contre les murs de formica en voyant un homme se ruer sur Chiun en brandissant un hachoir. Il continua sur sa lancée. Le hachoir aussi. Et aussi sa tête. Sa tête roula par terre. Son corps jaillit et inonda le groupe qui soudain n'était plus un groupe. Le hachoir atterrit sur une table à côté d'une soupière de *won ton*. La tête finit par venir s'arrêter aux pieds du vice-président de la Hadassah de Mamaroneck.

Et dans le tumulte, couvrant toutes les voix, Chiun proclama :

— Je suis le maître de Sinanju, crétins. Comment osez-vous ?

— Non ! hurla le garçon en essayant de rentrer dans le mur.

— Où est mon enfant que vous m'avez enlevé ?

— Quel enfant, ô maître de Sinanju ? chevrota le garçon tremblant.

— L'homme blanc.

— Il est mort des essences fatales.

— Imbécile. Crois-tu que son corps les recevrait ? Où est-il ?

De son bras valide, le garçon désigna un mur décoré d'un grand bas-relief de la ville de Canton.

— Attends ici et ne parle à personne, ordonna Chiun. Tu es mon esclave.

— Oui, maître de Sinanju.

Chiun alla vers le bas-relief ; la main rapide fulgurant de toute la fureur de son art passa au travers du mécanisme complexe. Mais il ne restait dans le restaurant personne pour le voir. À part l'esclave terrifié qui sanglotait dans un coin. Lui, naturellement, il devait

attendre son maître. Le maître de Sinanju.

Le général Liu vit sa bien-aimée surgir du passage dans le sombre corridor, avec tout le reste du groupe, le vieux Chinois et deux garçons portant l'être impossible.

Il avait attendu, écoutant les rapports apportés de minute en minute, le poison servi, le poison mangé, et puis une éternité avant que l'être impossible perde connaissance.

Ce n'avait pas été peine perdue. Il était capturé et serait bientôt mort. Et elle était là. La délicate fleur odorante. L'unique joie de son amère et dure vie.

— Mei Soong, murmura-t-il et il se précipita vers elle en bousculant les garçons porteurs et le vieil homme. C'était si long, ma chérie.

Elle avait les lèvres humides de pâte à lèvres américaine, sa robe de tissu fragile se moulait sur son jeune corps vibrant. Le général Liu la serra contre son cœur et lui souffla :

— Viens avec moi. C'était si long.

Le vieux Chinois, voyant le général partir avec sa femme, lui cria :

— Que devons-nous faire de celui-là, camarade général ?

Et il se frotta nerveusement les mains. Il faisait très chaud dans le corridor. Il avait du mal à respirer.

— Il est déjà à moitié mort. Achevez-le.

Sur quoi le général disparut dans sa petite chambre en tirant Mei Soong après lui.

Le vieux Chinois était maintenant seul dans le couloir avec les deux garçons qui soutenaient l'homme blanc. Il désigna de la tête une porte voisine et tira de sa poche un gros trousseau de clefs. Il en écarta une, spéciale, et la glissa dans la serrure de la porte de bois.

Elle s'ouvrit sans bruit, révélant une petite pièce et un autel illuminé par des cierges vacillants. Un pâle bouddha de porcelaine était assis, béat, au milieu de l'autel. La pièce sentait l'encens brûlé à la mémoire d'années d'encens et de dévotions quotidiennes.

— Par terre, dit le vieil homme. Posez-le par terre. Et ne parlez à personne de cette pièce. Vous entendez ? Ne dites rien.

Les garçons partis, en fermant bien la porte, le vieux Chinois alla s'incliner devant l'autel.

Il y avait sans cesse de nouvelles philosophies en Chine, mais il y avait toujours la Chine, et si le nouveau régime considérait avec mépris les dévotions à des dieux autres que la dialectique matérialiste il finirait un jour par accepter les autres dieux, tout comme tous les nouveaux régimes finissaient par accepter les anciens dieux de la Chine.

Mao était la Chine d'aujourd'hui. Mais Bouddha aussi. Ainsi que les ancêtres du vieil homme.

De la poche de sa veste il tira une petite dague et retourna vers l'homme blanc allongé. Les tigres de la nuit de Sinanju n'étaient peut-être plus des dieux, le maître avait disparu avec eux, et Çiva, l'implacable blanc, viendrait et repartirait là où ils étaient tous allés.

C'était une bonne lame, de l'excellent acier des noires forêts d'Allemagne, vendue par un commandant allemand pour dix fois son prix en jade quand les Allemands, les Américains, les Russes, les Anglais et les Japonais avaient enterré leurs conflits pour enfoncer plus encore dans la boue la figure de la Chine.

On avait donné le couteau au commandant. Maintenant, le vieil homme le rendrait à la race blanche la lame en avant. Le manche de bois noir était humide dans sa paume quand il pressa la pointe sur la gorge blanche. Il la plongerait tout droit, puis tirerait d'un côté, de l'autre, et reculerait pour regarder le sang jaillir.

La figure semblait singulièrement forte dans le sommeil, les yeux enfoncés sous les paupières baissées, les lèvres minces et bien ciselées. Était-ce le visage de Çiva ?

Bien sûr que non. Il allait mourir.

— Père et grand-père, et pour vos pères et leurs pères avant eux, psalmodia le vieux Chinois, pour les indignités innombrables infligées par ces barbares.

Le vieillard s'agenouilla afin d'apporter à la lame plongeante toute la force de son épaule. Le sol était dur et froid. Mais la figure de l'homme blanc devenait rose, puis rouge, comme emplie de sang avant que le sang soit versé. Une ligne brune se forma entre les lèvres minces. Le vieil homme regarda de plus près. Était-ce son imagination ? Il croyait sentir la chaleur du corps qui allait mourir. La ligne devint une tache marron foncé sur la lèvre inférieure, puis une longue mare qui ruissela sur les côtés, et puis un flot et enfin une fontaine tandis que la figure rougissait encore et que le corps se soulevait, une fontaine jaillissante qui inondait le sol, qui sortait du corps, la sauce aux huîtres et le bœuf et les essences empoisonnées qui sentaient les huîtres et le vinaigre. L'homme aurait dû être mort. Il aurait dû. Mais son corps rejetait le poison.

— A-hiii ! glapit le vieil homme. C'est Çiva l'implacable !

Dans un dernier effort désespéré, il leva le couteau pour la plongée la plus violente dont il était capable. Une dernière chance valait mieux que pas de chance du tout. Mais alors que la lame était à son apogée, une voix de tonnerre emplit le sous-sol.

— Je suis le maître de Sinanju, imbéciles. Comment osez-vous ? Où est mon enfant que j'ai fait avec mon cœur et avec mon esprit et avec ma volonté ? Je viens chercher mon enfant. Comment allez-vous

mourir ? Vous allez craindre la mort parce que c'est la mort apportée par le maître de Sinanju !

Derrière la porte de la petite pièce, des serviteurs glapissaient des indications.

— Là, là. Il est là-dedans.

Le vieil homme n'attendit pas.

La dague plongea vivement, de toute sa force. Mais elle ne plongea pas tout droit. Elle décrivit un arc en direction de son propre cœur. Elle visa juste et dans la brûlure et la douleur atroce, il se dit que c'était moins pénible que la punition du maître de Sinanju. Il essaya d'enfoncer plus profondément le couteau dans son cœur et tout son corps frémit. Mais il n'y parvint pas. Ce n'était pas nécessaire, d'ailleurs. Il vit le dallage froid venir vers lui et il se prépara à saluer ses ancêtres.

Remo revint à lui avec un genou osseux au creux de ses reins. Il était à plat ventre. Quelqu'un avait vomi par terre. Quelqu'un avait aussi saigné. Une main lui giflait violemment la nuque. Il tenta de pivoter, de frapper le gifleur à l'aine pour le rendre inoffensif. Comme il n'y réussit pas, il comprit que c'était Chiun qui le giflait.

— Mange, mange. Bourre-toi comme un cochon. Tu aurais dû mourir, ça t'aurait servi de leçon.

— Où suis-je ? demanda Remo.

Clac. Clac.

— Qu'est-ce que ça peut faire à quelqu'un qui mange comme un homme blanc ?

Clac. Clac.

— Je suis un homme blanc.

Clac. Clac.

— Ne me le rappelle pas, crétin. J'ai le malheur de le savoir déjà. Ne mange pas lentement. Ne goûte pas ta nourriture. Gave-toi. Gave-toi comme un charognard. Fourre ton long bec dans la nourriture et aspire.

Clac. Clac.

— Ça va, maintenant.

Clac. Clac.

— Je te donne les meilleures années de ma vie, et qu'est-ce que tu fais ?

Remo se souleva sur les genoux. Il avait envisagé un instant, en encaissant les gifles, qu'il pourrait peut-être allonger un revers de main à la mâchoire de Chiun, mais il y renonça. Il laissa Chiun le gifler jusqu'à ce que le vieux Coréen soit certain qu'il respirait de nouveau normalement.

— Et qu'est-ce que tu fais ? Après tout ce que je t'ai si

soigneusement enseigné ? Hah ! Tu manges comme un Blanc !

— Ce bœuf à la sauce aux huîtres était vraiment formidable.

— Cochon. Cochon. Cochon, cria Chiun et chaque mot résonna comme une gifle. Mange comme un cochon, meurs comme un chien.

Remo aperçut le vieil homme gisant à plat ventre dans une mare de sang qui s'assombrissait déjà sur les bords.

— Vous avez réglé son compte au vieux ?

— Non. Il était malin.

— Il en a l'air.

— Il a compris ce qui allait se passer. Et il a choisi la voie de la sagesse.

— Personne n'est aussi malin que les Orientaux, déclara Remo.

D'une dernière gifle retentissante, Chiun acheva son travail.

— Debout, ordonna-t-il.

Remo se releva, en se faisant l'effet du circuit d'Indianapolis pendant les cinq cents milles. Il cligna des yeux, aspira profondément deux ou trois fois. Et se sentit tout à fait bien.

— Beurk, fit-il en remarquant les taches de vomi sur sa chemise. Ils ont dû coller un soporifique dans leur cuisine.

— Une chance pour toi que ce n'était pas un poison mortel, mentit Chiun. Car si tu t'imaginais que tu peux survivre au poison, tu ne renoncerais jamais à tes folles habitudes alimentaires.

— Ainsi, c'était un poison mortel, dit Remo en souriant.

— Pas du tout, insista Chiun.

Remo sourit largement, rectifia son nœud de cravate et regarda autour de lui.

— C'est le sous-sol du restaurant ?

— Pourquoi ? Tu as faim ?

— Nous devons retrouver Mei Soong. Si elle est avec le général, elle est peut-être en train d'essayer de le tuer en ce moment même. Elle fait partie de la bande, souvenez-vous. Et le général est en danger.

Chiun renifla bruyamment, ouvrit la porte et enjamba les deux cadavres gisant dans le couloir parfumé de musc. Remo remarqua que la porte de bois avait été arrachée de ses gonds.

Chiun avança comme le silence même dans l'obscurité, et Remo le suivit comme il l'avait appris, en pas glissants de côté, parfaitement en cadence avec le vieux Coréen qui le précédait.

Remo s'arrêta quand Chiun s'immobilisa. D'un mouvement rapide comme l'électricité, la main de Chiun s'abattit contre la porte qui s'ouvrit à la volée ; la lumière de la pièce aveugla un instant Remo. Sur un lit de camp, le dos jaune, dur et musclé d'un homme se soulevait. Deux jeunes jambes étaient nouées autour de sa taille. Ses cheveux noirs avaient des traînées de blanc. Remo vit la plante des pieds de Mei Soong.

— Vite, Chiun, dit-il. Pensez à quelque chose de philosophique.

La tête de l'homme pivota ; c'était le général Liu.

— Euh... Salut, marmonna Remo.

— N'avez-vous pas de honte ? dit Chiun. Habillez-vous.

Le général Liu se décolla promptement et il se précipita sur un 45 automatique posé sur une chaise de bois. Remo bondit en un éclair sur la chaise, saisit le poignet du général et le redressa pour l'empêcher de tomber.

— Nous sommes des amis, dit-il. Cette femme vous a trahi. Elle est de mèche avec ceux qui vous ont enlevé et retenu prisonnier.

Mei Soong se souleva sur les coudes, l'expression d'abord étonnée puis terrifiée.

— Pas vrai ! glapit-elle.

Remo se tourna vers elle et comme le 45 n'était pas braqué sur lui il ne réagit pas avec un mouvement automatique, mais il entendit alors la détonation et vit le sommet de la tête de Mei Soong s'écraser contre le mur de pierre dans un éclaboussement de sang et de matière grise, laissant le cerveau comme un œuf mollet dans le coquetier du crâne.

Il arracha l'arme de la main du général Liu.

— Elle m'a trahi, murmura en tremblant le général, puis il se laissa tomber sur le lit en sanglotant.

Ce serait seulement quand il se promènerait dans une rue de Pékin que Remo comprendrait que les larmes du général étaient provoquées par le soulagement et qu'il avait été lui-même, finalement, un bien triste détective. Il regarda Liu tomber à genoux et enfouir sa tête dans ses mains, les épaules secouées de sanglots.

— Pauvre bougre. Tout ça, et puis sa femme qui le trahit aussi, chuchota Remo à Chiun.

Chiun répondit par deux mots d'une signification tout à fait particulière.

— *Gonsa schmuck.*

— Quoi ? fit Remo.

— Ça veut dire très très *schmuck.*

— Pauvre bougre, répéta Remo.

— *Schmuck*, répéta Chiun.

CHAPITRE XXIV

Le président regardait le journal télévisé d'un cœur plus léger. Son plus proche conseiller la regardait aussi, en tournant autour de son index une petite mèche de cheveux blonds crêpelés.

Ils étaient assis dans de profonds fauteuils, dans le bureau. Le président avait ôté ses souliers et remuait ses doigts de pied sur le pouf. À la droite de son gros orteil gauche, il y avait la figure du conseiller sur l'écran de télévision, annonçant qu'il se rendrait à Pékin et accompagnerait le Premier ministre dans son voyage aux États-Unis.

— Le voyage a été soigneusement préparé. Tout ne sera que de la routine, dit sa voix à la télé.

— Une routine qui est un coup de chance incroyable, murmura le président.

Un journaliste posa une question à la figure du petit écran :

— Les événements actuels de Chine vont-ils influencer ce voyage ?

— La visite du Premier se déroula comme prévu, suivant l'horaire établi. Ce qui se passe en ce moment en Chine n'aura pas la moindre influence.

Le président encadra la figure de son conseiller entre ses deux gros orteils.

— Maintenant que le général Liu retourne avec vous.

Le conseiller sourit et se tourna vers le Président.

— Monsieur le président, comment avez-vous retrouvé le général Liu ? Le F.B.I., la C.I.A., le Trésor, tout le monde dit qu'il n'a rien à voir. La C.I.A. veut le protéger maintenant.

— Non. Ils vont tous être trop occupés à essayer de traquer ces deux hommes qui ont enlevé le général. Le général retourne à Pékin avec vous. Il sera accompagné de deux hommes. Ils occuperont l'arrière de votre avion.

— Si je comprends bien, vous avez des agents spéciaux dont j'ignore tout ?

— Professeur. Il fut un temps où j'aurais pu répondre à cette question. Aujourd'hui, je n'en sais plus rien. C'est tout ce que je peux

vous dire. Il est bientôt huit heures. Laissez-moi, maintenant, je vous prie.

— Bien, monsieur le président, dit le conseiller en se levant, sa serviette de cuir à la main.

Ils se serrèrent la main en souriant. La paix, une paix réaliste, allait peut-être régner. On n'y parviendrait pas en la désirant où en manifestant et en brandissant des symboles de paix. Elle ne régnerait que si l'on travaillait et complotait pour la paix tout comme on le faisait en vue de la victoire en temps de guerre.

— L'avenir paraît souriant, monsieur le président.

— En effet. Bonne nuit.

— Bonne nuit, monsieur le président.

La porte blanche se referma sur le conseiller. Le président écouta plusieurs personnes parler de la phase deux de sa politique économique. Il y avait là cinq personnes, avec cinq opinions différentes. On aurait cru, pensa-t-il, à une réunion de ses conseillers économiques. Enfin... C'était une grande nation et aucun président ne pouvait lui faire grand mal.

La grande aiguille de sa montre dépassa le six, puis le sept, le neuf, le onze et rejoignit l'autre sur le douze, et le téléphone ne sonna pas. Que Dieu vous bénisse, Smith, où que vous soyez, pensa le président.

Alors la ligne spéciale sonna, comme une symphonie de clochettes, et le président bondit de son fauteuil et alla, en chaussettes, vers son bureau. Il décrocha le téléphone particulier.

— Oui ?

— En réponse à votre question d'avant-hier, monsieur le président, dit la voix acidulée, nous continuons mais dans des circonstances différentes. Quelque chose n'a pas marché. Je ne vous dirai pas quoi, mais ça n'a pas marché. Alors, à l'avenir, ne prenez même pas la peine de demander les services de cette personne.

— Y a-t-il un moyen de lui transmettre la gratitude de la nation ?

— Non. En fait, il a une chance incroyable d'être en vie.

— J'ai vu des photos de lui prises par des agents qui suivaient Mei Soong. L'un d'eux a été tué dans une école de karaté. Votre homme a été vu.

— Aucune importance. Après son retour, il n'aura plus cette figure.

— J'aimerais vraiment beaucoup que nous puissions lui transmettre quelque reconnaissance, une récompense.

— Il est vivant, monsieur le président. Y a-t-il autre chose dont vous vouliez parler ?

— Non, non. Remerciez-le simplement de ma part. Et merci de lui permettre de conduire le général sain et sauf à sa destination.

— Au revoir, monsieur le président.

Le président raccrocha. Et il choisit de croire, parce qu'il voulait le croire, que l'Amérique avait encore des hommes comme Smith et celui qui travaillait pour lui. La nation produisait de tels hommes. Et elle survivrait.

Remo était mal à l'aise.

Pékin l'énervait. Partout où Chiun et lui allaient avec leur escorte, les gens les remarquaient et les dévisageaient. Mais son malaise ne venait pas de là, non. Leurs yeux cherchaient à lui dire quelque chose, même dans les quartiers commerciaux grouillants, dans les larges rues d'une propreté remarquable. Mais il ne savait pas quoi.

Et quelque chose d'autre l'inquiétait. Ils avaient remis le général Liu et avaient été remerciés. Deux généraux chinois de l'armée de Liu avaient examiné Remo très attentivement et s'étaient entretenus à voix basse avec Liu. Et puis l'un d'eux avait dit, de toute évidence en anglais estropié : « Implacable... Çiva », ce qui devait être le nom d'un bâtiment de guerre, sans doute.

Dans l'après-midi, on devait leur faire visiter officiellement le palais de la Culture des Travailleurs, dans la Ville interdite, par faveur spéciale.

La faveur n'impressionnait pas Chiun. Il s'était montré nettement froid depuis que Remo avait révélé combien il était sincèrement blessé à la pensée que Chiun puisse le tuer. Chiun avait été bouleversé que Remo le prenne aussi mal.

Cela s'était passé après le coup de téléphone de Remo à Smith, lui annonçant que la mission était réussie. Smith avait gardé le silence un moment, et puis il avait donné l'ordre à Remo de dire à Chiun que ses papillons bleus étaient arrivés.

— Vous ne pouvez pas trouver un meilleur signal que ça ? avait demandé Remo.

— C'est pour votre propre bien. Dites-le à Chiun.

Aussi cet après-midi-là, dans leur chambre d'hôtel,

Remo pensa que le mieux était de transmettre le message et de voir ce qui se passerait. Il se sentait assez capable de résister à Chiun, à condition bien sûr que rien de ce qu'il avait appris ne soit nouveau pour Chiun et que son attaque soit basée sur ce qu'il savait. Mais Remo avait une arme secrète, qui surprendrait peut-être le vieux monsieur. Un crochet du droit à la mâchoire, tel qu'on le lui avait enseigné dans la salle de boxe de Newark, New Jersey. Pas une arme parfaite, mais qui lui donnerait peut-être une chance.

Il se planta au milieu de la pièce, pour forcer Chiun à venir vers lui, et dit posément :

— Chiun, Smith me dit que vos papillons bleus sont arrivés.

Chiun était assis dans la position du lotus devant le poste de télévision, absorbé par le dilemme d'un jeune médecin qui se demandait s'il devait dire à la mère d'une leucémique que sa fille était atteinte de leucémie, une tâche particulièrement difficile parce que le médecin avait été l'amant de la dame et qu'il ne savait pas si la fille était sa fille ou celle de Bruce Barlow qui était pratiquement propriétaire de la ville dans laquelle ils vivaient tous, et qui venait de contracter une maladie vénérienne, peut-être de Constance Lance à qui le beau-père du médecin était fiancé et qui avait, le beau-père, un cœur malade et que la moindre émotion risquait de tuer. D'ailleurs Barlow, à ce que croyait comprendre Remo après deux jours de cette bouillie pour les chats, envisageait de faire don à l'hôpital d'un rein artificiel dont Dolores Baines Caldwell avait désespérément besoin si elle voulait vivre pour terminer son mémoire sur le cancer avant que son laboratoire soit repris par un certain Davis Marshall qui n'était pas encore entré en scène mais que la leucémique avait rencontré pendant des vacances à Duluth dans le Minnesota.

— Chiun, répéta Remo, prêt à terminer ses jours dans une chambre d'hôtel à l'air glacé et aux dessus de lit à volants blanc sale, Smith me prie de vous dire que vos papillons bleus sont arrivés.

— Oui, bon, répondit Chiun sans quitter des yeux le petit écran.

Remo attendit la fin du feuilleton, mais Chiun ne bougea pas. Entendait-il le surprendre dans son sommeil ?

— Chiun, dit Remo tandis que Vance Masterson discutait avec James Gregory, le procureur, du sort de Lucille Grey et de son père Peter Fenwick Grey, vos papillons sont arrivés.

— Oui, oui, grogna Chiun. Tu m'as dit ça trois fois. Tais-toi.

— Est-ce que ce n'est pas le signal pour que vous me liquidiez ?

— Non, c'est le signal pour que je ne te tue pas. Tais-toi.

— Ainsi, vous m'auriez tué.

— Je te tuerai maintenant avec plaisir si tu ne fermes pas ta bouche.

Remo s'approcha du poste de télévision et, du tranchant de la main, brisa l'arrière du tube cathodique et Chiun, horrifié, regarda l'image se ravalier en un point lumineux et disparaître. Remo sortit en courant de la chambre et s'élança dans le long corridor. Sur une ligne droite, il pouvait battre Chiun. Il dévala un étage, cavala dans un couloir et s'arrêta devant une fenêtre ouverte où il rit à en pleurer. Il remonta dans la soirée et trouva Chiun assis dans la même position.

— Tu es un homme sans cœur et sans âme, lui dit Chiun. Et sans intelligence. Enragé par la vérité de ce que tu sais être vrai, tu te venges stupidement sur quelqu'un qui serait contraint de faire une chose beaucoup plus douloureuse pour lui que sa propre mort. Et

négligent, parce que tu me laisses garder le général qui est dans la chambre voisine alors que tu devrais le faire.

— Vous préféreriez mourir que de me tuer ?

— Tu te sens mieux, comme ça ? Je ne te comprends pas.

Et Chiun avait été froid et distant durant tout le voyage jusqu'à Pékin.

Maintenant, dans une rue de Pékin, Remo comprenait ce qui le troublait dans les regards des gens.

— Chiun, dit-il, restez là et observez-moi. Dites aux gardes de rester avec vous.

Remo n'attendit pas. Il tira son chandail de laine bleue sur son pantalon fauve et partit d'un pas tranquille dans la large artère aux voitures rares, passant devant les vitrines, sous les affiches géantes en caractères chinois, devant les rangées de portraits de Mao, et puis revint directement vers Chiun et leurs deux guides. Un des guides était, assis par terre, les mains crispées sur son bas-ventre. L'autre souriait poliment et désespérément.

— Il a dit que tu n'avais pas le droit de te promener tout seul, expliqua Chiun en désignant l'homme à terre.

— Vous avez observé ? demanda Remo.

— Je t'ai vu.

— Vous avez observé les gens ?

— Si tu me demandes si j'ai compris que ton hypothèse sur la disparition du général Liu dans le Bronx était ridicule, c'est oui. Il n'a pas été enlevé par deux hommes. Ils auraient été vus. Il a disparu tout seul. Et comme toi, à l'instant, il n'a éveillé l'attention de personne.

— Alors s'il a disparu tout seul...

— Naturellement ! Tu ne le savais pas ? Je l'ai tout de suite compris.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Pour me mêler des affaires du grand chef Taureau assis, de Perry Mason, de Martin Luther King, de William Rogers et de Freud ?

Ainsi, pensa Remo, Liu n'avait pas été enlevé. Il avait ordonné au chauffeur et à son garde du corps de quitter le cortège à Jerome Avenue. Et puis il les avait abattus. Et il était parti, il avait pris le métro et rejoint ses complices à Chinatown. Il avait envoyé des tueurs aux troussees de Remo, parce qu'il représentait le seul obstacle à son plan de sabotage du voyage du Premier ministre. Et il avait tué Mei Soong, qui était au courant, avant qu'elle puisse raconter tout ce qu'elle savait. Et maintenant il était de retour à Pékin, plus héroïque et plus menaçant que jamais.

— La question qui se pose, Chiun, c'est qu'est-ce qu'on fait ?

— Si tu veux mon conseil, le voici : mêle toi de tes affaires et laisse le monde des imbéciles s'entretuer.

— Je n'en attendais pas moins de vous, grogna Remo.

Peut-être, se dit-il, pourrait-il en parler à quelqu'un de la mission américaine. Mais dans la mission, personne ne le connaissait. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'il avait des billets de retour pour l'aéroport Kennedy, pour deux personnes, et qu'on ne devait pas l'inquiéter.

Appeler Smith ? Comment ? Il avait déjà eu assez de mal à lui téléphoner de New York.

Laisser les Chinois régler cette affaire. Mais ça l'exaspérait, profondément, ça l'exaspérait. Le salaud avait tué sa femme, et il se fichait que des millions d'hommes risquent de mourir dans une nouvelle guerre. Il le voulait. C'était mauvais. Mais le pire, c'était qu'il avait osé le faire. Il pensait en avoir le droit, et cela bouleversait Remo jusqu'au fond de son âme.

Il contempla la large avenue propre, les gens tristement vêtus se hâtant à leurs affaires triviales. Il contempla le ciel clair de la Chine qu'aucune pollution ne voilait parce que le peuple n'était pas encore assez avancé pour polluer l'atmosphère, et songea que si on laissait faire Liu, le peuple ne connaîtrait jamais l'air crasseux.

Chiun avait raison, bien entendu. Mais le fait qu'il ait raison n'en faisait pas une bonne chose. C'était mal.

— Vous avez raison, dit Remo.

— Mais tu ne le penses pas au fond de ton cœur, n'est-ce pas ?

Remo ne répondit pas. Il regarda sa montre. Il était presque l'heure de rentrer pour leur grand tour du palais de la Culture des Travailleurs.

L'aide de camp du général Liu, un colonel, avait bien insisté sur le grand honneur qui leur était fait. Le Premier ministre en personne serait là pour accueillir les sauveteurs du général du peuple, avait dit le colonel.

Le conseil de Chiun à ce sujet avait été : « Surveille ton portefeuille. »

La Ville interdite était véritablement une splendeur. Remo, Chiun et leurs deux gardes passèrent devant le lion de pierre gardant le portail de la Paix céleste, pendant cinq cents ans l'entrée principale de la cité qui avait abrité jadis les empereurs et leur cour.

Ils traversèrent la vaste place aux pavés ronds, vers le bâtiment au toit de pagode jaune où se trouvait le principal musée mais qui avait été une salle du trône. Dans un coin de la place, sur leur gauche, Remo vit des hommes jeunes et vieux s'exerçant aux mouvements hautement disciplinés du *t'ai chi ch'uan*, la version chinoise du karaté.

Le bâtiment était admirable. Chiun lui-même, pour une fois, ne trouva rien de méchant à en dire. Mais son contenu rappela à Remo une de ces salles des ventes de New York qui semblent uniquement consacrées aux figurines de porcelaine énormes et laides. Il n'écoula

pas les longues explications des dynasties, des trônes, des vases ou des objets d'art hideux, prouvant toutes que la Chine avait découvert ceci, cela ou autre chose dans des temps lointains où Remo n'existait pas.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin dans la salle centrale où les attendaient le général Liu et le Premier ministre, Remo était sur le point de mourir d'ennui.

Debout sous le plafond de vingt mètres, le Premier ministre avait l'air d'une des porcelaines du musée. Il paraissait plus frêle que sur les photos. Il portait un costume Mao gris tout simple, boutonné jusqu'au cou mais remarquablement coupé.

Il tendit en souriant la main à Remo.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous. Je suis très honoré de faire votre connaissance.

Remo refusa la main.

— Serrer une main, dit-il, c'est montrer que l'on n'est pas armé. Par conséquent, si je vous serrais la main je mentirais.

Qu'il aille se faire foutre, pensa-t-il. Qu'ils jouent à leurs foutus jeux de guerre avec les envoyés du président ; ceux-là étaient payés pour traiter avec ses salauds tortueux.

— Un jour peut-être personne n'aura à porter d'armes, dit le premier.

— Dans ce cas, il ne sera plus nécessaire de se serrer la main pour montrer qu'on n'en a pas, répliqua Remo.

Le Premier ministre rit. Le général Liu sourit. En uniforme, il faisait plus jeune mais aussi, les uniformes étaient faits pour ça. Pour rendre le sale travail de mort impersonnel et institutionnel, en dehors des hommes, de la douleur et de toutes les autres saletés de la vie quotidienne.

— Avec la permission du Premier ministre, dit le général Liu, j'aimerais montrer à nos invités un objet des plus intéressants. J'espère que vous ne serez pas choqués, messieurs, par la présence des soldats mais le Premier doit être protégé à tout prix.

Remo remarqua sur une étroite marche non loin de lui huit soldats, qui lui parurent plutôt âgés pour l'uniforme de simple soldat qu'ils portaient. Leurs fusils étaient braqués sur Chiun et lui. Eh bien ! trésor, pensa Remo, voilà le business.

Le général Liu s'inclina avec une courtoisie raide et se dirigea vers une vitrine horizontale contenant un sabre incrusté de pierreries. Ses souliers de cuir claquaient sur le sol de marbre et l'étui de son pistolet frappait sa hanche en cadence à chacun de ses pas. La salle était froide et mal éclairée, sans soleil et sans joie.

— Messieurs, annonça le général Liu. Le sabre de Sinanju.

Remo regarda Chiun. Sa figure était totalement dépourvue d'expression et ne reflétait qu'un calme éternel cachant des puits plus

profonds que le raisonnement de Remo.

Ce devait être un sabre de cérémonie quelconque pensa-t-il, car personne, pas même un Watusi, ne pourrait brandir une lame de sept pieds de long, plus de deux mètres, qui s'élargissait pour devenir aussi large qu'une figure d'homme avant de se rétrécir en pointe. La poignée était incrustée de pierres rouges et vertes. Le sabre paraissait aussi impossible à manier qu'un matelas mouillé. Si un homme avait les mains prises par cette arme, se dit Remo, on pourrait le tuer en lui crachant dessus.

— Connaissez-vous la légende de Sinanju, messieurs ? demanda le général Liu.

Remo sentit peser sur eux le regard du Premier ministre. Il fit un geste évasif.

— C'est un village très pauvre, ça je le sais. La vie y est dure. Et vous n'avez jamais traité très justement ses habitants.

Remo savait que Chiun adorerait ça.

— La vérité, dit Chiun.

— Mais connaissez-vous la légende ? Celle du maître de Sinanju ?

— Je sais, dit Chiun, qu'il n'a pas été payé.

— Ce sabre, reprit le général Liu est le sabre du maître de Sinanju. Il fut un temps où la Chine, faible sous le régime monarchique, embauchait des mercenaires.

— Et ne les payait pas, dit Chiun.

— Il y eut un maître de Sinanju qui a laissé ce sabre après avoir massacré des esclaves puis une concubine favorite de l'empereur Chu Ti.

Du coin de la bouche, Remo chuchota à Chiun :

— Vous ne m'aviez pas parlé de la souris.

— On lui a fait tuer la concubine et il n'a pas été payé, dit Chiun bien haut.

Le général Liu poursuivit :

— L'empereur, comprenant que les mercenaires étrangers étaient un danger pour le peuple de Chine, bannit le maître de Sinanju.

— Sans le payer, dit Chiun.

— Depuis lors nous sommes fiers de n'avoir jamais réclamé les services du maître de Sinanju ou de ses tigres de la nuit. Mais les impérialistes embauchent la lie de l'humanité. Ils créent même l'implacable pour leurs desseins maléfiques.

Remo vit le sourire disparaître de la figure du ministre tandis qu'il regardait Liu d'un air interrogateur.

— Dans une société où les journaux fonctionnent comme un bras du gouvernement, la rumeur devient la vérité crédible, continua le général Liu. Beaucoup de gens croient que le maître de Sinanju est ici, amené par les Américains impérialistes. Beaucoup croient qu'il est

accompagné de Çiva l'implacable. Beaucoup de gens croient que les impérialistes américains ne recherchent pas la paix mais la guerre. C'est pourquoi ils ont envoyé le maître de Sinanju et sa créature pour tuer notre Premier ministre bien-aimé.

Remo remarqua le regard qu'adressa Chiun au Premier. Chiun secoua imperceptiblement la tête. Le ministre resta de marbre.

— Mais nous tuerons les tigres de papier de Sinanju qui ont tué notre Premier Ministre, clama le général Liu en levant une main.

Les soldats alignés sur la petite corniche braquèrent leurs fusils. Remo chercha des yeux une vitrine pour plonger dessous.

Chiun déclara, en regardant le ministre :

— Le dernier maître de Sinanju qui s'est tenu ici même dans ce palais des empereurs n'a pas été payé. Je vais encaisser pour lui. Quinze dollars U.S.

Le Premier inclina la tête. Le général Liu, la main toujours en l'air dégaina son pistolet de l'autre.

Sur ce Chiun éclata de rire, d'un grand rire perçant, strident.

— Maintenant écoutez, planteurs de riz et constructeurs de murs. Le maître de Sinanju va vous enseigner la mort.

Les mots se répercutèrent sous les hauts plafonds, ricochant contre les murs et dans les coins et revenant en écho, au point que l'on pouvait croire que la voix venait de partout.

Soudain, Chiun devint un trait flou, son kimono blanc tourbillonnant autour de lui tandis qu'il s'élançait vers le Premier ministre, puis sur la gauche dans la ligne de tir du général Liu. Soudain la vitrine vola en éclats et le sabre parut s'envoler dans les airs entraînant Chiun.

Le sabre siffla et devint aussi flou que Chiun dont la voix s'éleva follement dans un ancien chant aigu. Remo allait bondir sur la marche pour sauter sur un des soldats et travailler à partir de là, quand il remarqua que les fusils n'étaient plus braqués sur lui, ni sur Chiun, ni sur le ministre.

Deux hommes se cramponnaient vaguement à leurs armes, le premier avec une grande tache sombre sur son pantalon qui allait en s'élargissant, l'autre tremblant et de plus en plus blême. Un troisième vomissait. Quatre s'étaient enfuis. Un seul braquait encore son fusil mais la crosse était fermement pressée contre une épaule qui n'avait pas de cou, simplement une large blessure d'où montait une fontaine de sang, à la place de la tête. Remo l'aperçut, cette tête, un œil encore fermé pour viser, roulant vers la base d'un cabinet où elle s'arrêta et où l'œil cessa de viser. Et le sabre, ruisselant de sang à présent, tournoya de plus en plus vite entre les mains de Chiun.

La figure impassible, le Premier ministre restait sans bouger, les mains croisées devant lui. Le général Liu tira deux fois et ses balles

écornèrent le sol de marbre avant de ricocher contre les murs avec un bruit sourd que se renvoyèrent les échos du musée. Et puis il cessa de tirer parce que, à la place de son index sur la détente, il n'y avait plus qu'un moignon rouge.

Et puis la main elle-même et le pistolet disparurent tandis que le sabre continuait de siffler et de virevolter avec Chiun qui avait l'air de danser dessous.

Soudain, poussant un glapisement terrible, Chiun se trouva désarmé. Il resta immobile, les bras ballants et Remo entendit le sabre tournoyer au-dessus de lui, vers le plafond. Il releva la tête. L'arme semblait suspendue dans le temps à un souffle du plafond, et puis elle descendit, la lame géante tournant lentement sur elle-même jusqu'à ce que, après un dernier tour gracieux, elle s'abatte sur la tête renversée de Liu.

Avec un bruit mou, elle fendit la figure en deux et plongea tout droit à travers le corps. La pointe scintillante écorna le marbre et commença à se ternir de sang. Le général Liu avait l'air d'avoir avalé un peu trop profondément les deux mètres du sabre de Sinanju.

Dans un silence de mort il tituba, puis il tomba à la renverse, proprement embroché, en répandant autour de lui sur le marbre gris de petits lacs de sang.

La poignée ouvragée semblait le couronner.

— Quinze dollars U.S., dit le maître de Sinanju au Premier ministre de la Chine nouvelle. Et pas de chèque.

Le ministre hocha la tête. Ainsi, il ne faisait pas partie du complot. Il était un des partisans de la paix. C'est parfois dans le sang que la paix est baptisée.

— Parfois, selon Mao, dit le Premier ministre, il est nécessaire de prendre les armes pour déposer les armes.

— Je le croirai quand je le verrai, grogna Remo.

— Vous parlez de nous ? demanda le ministre.

— De n'importe qui, répliqua Remo.

Ils accompagnèrent le Premier à la voiture qui l'attendait et Chiun murmura anxieusement à Remo :

— Est-ce que mon poignet était bien droit ?

Remo, qui avait à peine vu Chiun, et moins encore son poignet, répondit :

— Pitoyable, petit père. Vous m'avez couvert de honte, et devant le Premier ministre de Chine !

Et Remo savoura sa satisfaction.

[1] Voir l'implacable n° 1. *Implacablement vôtre.*